Étienne de Greeff [1898-1961]

Criminologue et professeur à l'École des Sciences criminelles de Louvain

(1949)

ÂMES CRIMINELLES

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
[Page web](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

à partir de :

Étienne de Greeff (1898-1961)

ÂMES CRIMINELLES. (1949)

Tournai—Paris : Casterman, 1949, 2560 pp. Collection “Lovanium”.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 8 mars 2013 à Chicoutimi, Ville
de Saguenay, Québec,.

Étienne de Greeff [1898-1961]

Criminologue et professeur à l'École des Sciences criminelles de Louvain

ÂMES CRIMINELLES

Tournai—Paris : Casterman, 1949, 2560 pp. Collection “Lovanium”.

REMARQUE

Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

Table des matières

Chapitre I. [L'honnête homme et le problème criminel](#) [7]

Chapitre II. [L'étude de la personnalité criminelle](#) [33]

1. [Le service anthropologique dans les prisons.](#)
2. [L'examen des criminels](#)
3. [Un tueur de vieilles personnes amies.](#)

Chapitre III. [Criminalité par libération de tendances inconscientes](#) [79]

Chapitre IV. [Criminalité et vie instinctive](#) [141]

1. [Rapports secrets et énigmatiques de certaines formes de criminalité avec la vie instinctive.](#)
2. [Attentats au moyen d'acides.](#)
3. [Un pochard à inconscient lucide.](#)
4. [Un récidiviste du vol.](#)

Chapitre V. [Pathologie et criminalité](#) [184]

1. [Sens et limites de l'expertise mentale. Illusions courantes.](#)
2. [Le facteur pathologique dans la personnalité.](#)
3. [Pathologie et Criminalité.](#)
4. [Le niveau intellectuel et la criminalité.](#)
5. [Condamnés d'assises pour affaires de mœurs.](#)

Chapitre VI. [Réflexions finales](#) [253]

[7]

ÂMES CRIMINELLES

Chapitre I

L'honnête homme et le problème criminel

[Retour à la table des matières](#)

L'honnête homme, trop souvent, se croit infiniment éloigné du problème criminel. De formation purement livresque, et sans rapport suffisant avec la biologie, il habite un monde idéal dans lequel la criminalité foncière de l'humanité et la sienne propre s'appellent l'Histoire et dans lequel toutes ses activités douteuses se dissimulent facilement sous des dehors socialisés. La manière même dont cet honnête homme décide qu'il faut punir le coupable n'est le plus souvent qu'une forme d'agressivité homicide, mais il ne serait pas facile de le lui démontrer. L'honnête homme, comme l'homme de la rue, possède ses fonctions d'aveuglement ; il ne pourrait pas vivre sans elles ; bien des Juges s'imaginent toute leur vie que leur destinée était de rendre la Justice. Chose plus inquiétante encore, l'honnête homme d'une société donnée vit avec la certitude que la forme de justice de son époque est la meilleure qui soit. Il n'est sans doute pas cent personnes dans le pays, à même de se dire avec conviction que chaque fois qu'on enferme un homme en prison, réduisant une femme et des enfants à l'abandon, à la misère, à l'insociabilité, on [8] commet envers des innocents une injustice qui sera rarement moins grande que celle dont le délin-

quant aurait pu se rendre coupable. Et s'il règne quelque part une justice avec un J, ces sacrifices doivent lui procurer de bien ambivalentes satisfactions.

Non seulement l'honnête homme s'abuse sur la valeur et la signification des Institutions qui le servent et le protègent, mais il possède une technique compliquée et inconsciente qui l'empêche de se juger lui-même, le force à refouler certains aspects décisifs de son âme, le sensibilise à certains préjugés utiles, voire utilitaires, et déguisés, trop souvent, en « Principes ».

C'est pourquoi, parmi d'autres choses, l'homme acquiert avec l'âge des idées de plus en plus arrêtées concernant la criminalité. Il est à craindre qu'à l'affermissement de ces idées ne corresponde un accroissement de la conviction qu'il n'y a rien de commun entre le délinquant et lui.

*

* *

Le problème criminologique n'est, en réalité, pas de ceux que l'honnête homme d'aujourd'hui puisse aborder facilement. Dans ce domaine immense de l'homme criminel, nous rencontrons, en effet, tout autre chose que le problème social ou même que le problème de la volonté coupable ; nous rencontrons le domaine dans lequel les idées biologiques qui s'immiscent de plus en plus dans la psyché contemporaine, rencontrent le concret, placent l'homme face à face avec le problème biologique du destin, veulent prendre leur part d'importance dans l'ensemble des coordonnées. C'est un domaine où le problème moral [9] rencontre l'aspect déterminé du comportement et le cas du criminel symbolise finalement tout le drame humain.

L'homme qui devient criminel ne le devient généralement qu'après une période de pré-criminalité, au cours de laquelle le processus qui l'amena à l'acte se précisait en sa pensée, opérait dans toutes les régions de l'âme. Une sorte de singulière anesthésie, déformait les valeurs, transformait les principes, établissait sa légitimité. Cette préparation criminelle se rencontre aussi bien chez les êtres pathologiques

que chez les normaux ; mais lorsqu'elle n'existe pas on peut dire, presque à coup sûr, qu'on a affaire à une personnalité morbide. Un crime commis au cours d'un paroxysme émotif brusque et sans qu'au préalable il existât un de ces processus criminogènes, un tel crime, si souvent décrit au prétoire, n'existe pas. Sans doute, le crime « gratuit, immotivé » décrit çà et là, se rencontre quelquefois ; c'est toujours chez une personnalité nettement pathologique.

Quoiqu'en disent les bien-pensants, ils ne sont pas « libres » de tuer ou de ne pas tuer leur prochain. Ils peuvent se dire : je le tue si je veux ; cette liberté qu'ils invoquent n'est que théorique.

L'expérience prouve, toutefois, que des êtres normaux, à la suite d'une longue déchéance morale, peuvent arriver à tuer sans motif appréciable, à commettre un acte aussi grave que l'homicide aussi simplement que s'il s'agissait d'un acte banal. Il faut alors que le sens moral ait été au préalable déformé et cela suppose un laisser-aller durable et une atmosphère dissolvante et corruptrice, amenant un sujet à se refuser, pour chacun de ses actes, à tout contrôle moral. Et peut-être, faut-il, tout de même, pour en arriver là, une composante psychique morbide, [10] quelque chose qui sensibilise le coupable à une telle évolution.

*

* *

L'idée selon laquelle l'honnête homme est celui, qui, pouvant choisir de devenir criminel, choisit de rester honnête et selon laquelle le criminel est celui qui, devant la même alternative, choisit de devenir criminel est une de ces idées simplistes que l'expérience dément tous les jours. Nous ne sommes réellement libres que dans une zone restreinte qui varie d'un peuple à l'autre, d'une génération à l'autre, d'une région à l'autre. L'homme moralement parfait est une abstraction ; un honnête homme est un sujet qui se trouve constamment en équilibre instable ; il est toujours en train de perdre son honnêteté, il est toujours en train de la retrouver. L'existence de ces oscillations est normale ; l'homme perçoit son balancement vers l'acte répréhensible et s'il se juge sincèrement et objectivement il imagine en lui des propen-

sions criminelles bien plus grandes qu'elles ne le sont réellement. Le juré s'imagine facilement à la place de l'accusé et le comprend assez pour éprouver le besoin de s'absoudre en l'acquittant ; ce n'est que dans le cas où il possède assez de sens moral pour s'être rendu compte de sa propre honnêteté qu'il peut conserver assez d'objectivité. Il y a aussi le juré qui se défend contre des tentations si puissantes qu'elles réclament de sa part une sorte d'acharnement dans la résistance ; aux prises avec Asmodée, le juré se défend dans un état de transe aveugle sous le signe du tremblement anxieux et condamne atrocement la faute à laquelle il ne peut accorder la moindre [11] marque de faveur sans s'exposer à un vertige mortel. Les fautes les plus réprouvées correspondent aux tendances les plus puissantes et les plus précairement refoulées. À l'exaltation avec laquelle un homme s'insurge contre un péché, vous mesurez l'étendue de ses difficultés ; il est le seul à ne pas savoir ce que tout le monde lit en lui. Même le cinéma américain connaît ce vieux thème ; c'est dire qu'il est éternel.

À vrai dire l'étude réelle du crime ne suscite guère de travaux. Beaucoup de gens s'en occupent, mais avec les idées du profane ; et si les livres relatant les causes célèbres sont les ouvrages de criminologie les plus vendus, c'est beaucoup moins par ce qu'ils apportent de nouveau au lecteur que par la fascination qu'exerce sur lui, cette image de son propre inconscient, qu'il reconnaît dans les autres, sans se reconnaître lui-même.

Aussi les études de criminologie paraissent-elles particulièrement inutiles.

Tout le monde s'imagine savoir ce qu'est un crime, comment on y arrive et comment on évite d'y arriver, comment on doit traiter celui qui s'en est rendu coupable. J'ai rarement rencontré quelqu'un qui n'eût à ce sujet les idées les plus claires ; même les gens qui ont l'obsession de l'homicide sont formels sur la nécessité d'une répression dure. La société leur paraît trop indulgente.

Un criminel est évidemment quelqu'un qui ne s'est pas soumis à la loi commune, qui s'est laissé aller à l'une ou l'autre passion ou qui, au contraire, n'a pas eu les passions qu'il fallait au moment où [12] elles étaient sociales ; c'est en un mot quelqu'un dont la volonté est coupable et qui doit être puni. On le condamnera aux travaux forcés à perpétuité ; on le mettra en prison, dans une cellule qui ne saurait être trop obscure. On lui referra une éducation par le travail, c'est-à-dire, qu'en fonction de la centralisation extrême des services, il passera à ne rien faire les deux tiers de son temps d'emprisonnement ; et, lorsqu'il sortira, ayant eu le temps de méditer et d'apprécier l'amertume de son destin, il se sera rendu compte qu'il avait mal agi et aura pris la résolution de ne plus recommencer. Si la vie en prison était assez dure, le temps d'incarcération assez long, l'isolement du détenu assez prononcé, l'amendement du coupable serait obtenu dans tous les cas.

Telles sont les idées des gens bien intentionnés ; ce sont des raisonnements particulièrement démonstratifs et l'on comprend que bien des intellectuels soient friands de les formuler ; peu de choses sont aussi évidentes et aussi indiscutables et en même temps aussi fausses. Et si malgré tout, la criminalité ne diminue pas et progresse dans certains secteurs c'est, disent les gens, parce que les lois se laissent fléchir, parce que le personnel pénitentiaire n'est pas à la hauteur de sa tâche, parce que le gouvernement n'est pas bon, parce que la moralité est en baisse.

*

*

*

Chose fort curieuse, la conviction que le criminel l'est devenu par suite d'un consentement délibéré pour lequel il doit désormais expier, s'allie fort bien à l'idée que le condamné constitue une humanité à part, une sorte de curiosité botanique ou de veau à [13] deux têtes. Je me suis demandé pendant longtemps comment expliquer cette contradiction apparente ; j'imagine, depuis quelque temps déjà, que c'est un phénomène admiratif. Admiratif dans le sens banal du mot de la part du simple citoyen qui voit en lui une sorte de privilégié, de Prométhée en effigie, qui a osé braver les lois et les convenances. Admiratif, dans

le sens étymologique, de la part du médecin et du psychologue lesquels voient en lui un inadapté qui pourrait être aussi bien supérieur qu'inférieur et qui, justes dieux, tel Verlaine, est parfois les deux. Si bien que, à la base de toute attitude vis-à-vis du délinquant, il y a chez beaucoup de gens une sorte d'envie. Non pas celle, précisément, d'avoir commis le délit, mais celle d'avoir osé le commettre, de s'être mis au-dessus des lois. Il y a aussi la peur, celle en vertu de laquelle nous n'aimons pas voir le maître d'un chien fort méchant lui ôter sa muselière en notre présence ou celle en vertu de laquelle les fauves nous intéressent derrière les barreaux.

Admiration ou peur ne constituent pas des conditions heureuses pour discuter et il importe de reléguer ces sentiments au loin avant d'aborder la question. Nous supposons que le lecteur ne fait pas partie des amoureux ou surtout des amoureuses de criminels. On s'imaginerait à tort, en effet, que seuls les vedettes de cinéma, les boxeurs et les honnêtes gens célèbres sont l'objet de propositions flatteuses ; si les criminels ordinaires semblent rapidement oubliés, il n'en est pas de même pour ceux dont l'acte répréhensible aurait sollicité l'attention de Thomas de Quincey. Une Violette Nozières a reçu, dans sa cellule, plus de demandes en mariage qu'une duchesse n'en rêverait ; Malou Guérin, sortie de prison, a pu choisir parmi un parterre d'intellectuels et épousa [14] finalement un magistrat, passant en première page de Match, un peu avant la guerre. Le célèbre dérailleur de trains hongrois, Matouchka, fut invité à lier sa vie à celle d'une grande dame, laquelle lui promettait, en guise d'appâts, un immense jardin, avec un chemin de fer dans le fond, où « tu pourras faire dérailler tous les trains que tu voudras »...

Mais ici nous nous trouvons naturellement fort loin de ces réactions saines indispensables à l'ordre public et nous n'insistons pas. Demander à une jeune parricide de pouvoir l'épouser, sa peine une fois terminée, dépasse les bornes du banal et vouloir devenir la femme d'un sadique ou d'un vampire nous en dit long sur la fascination que purent exercer un Landru ou un Petiot.

Cette envie inconsciente, cette peur inavouée font que, la première fois qu'un profane pénètre dans une prison et se trouve en présence d'un criminel authentique, ce qu'il éprouve, c'est une déception. Comment ? un criminel cet être paternel, poli, malheureux au fond, tellement soumis qu'il a l'air d'avoir été fait sur mesure ? Il raconte

comment il a été victime des circonstances, comment il est victime de l'hérédité, comment il se fait qu'il n'a pas été bien élevé et peu à peu le visiteur comprend, se laisse, convaincre : le criminel est ailleurs, dehors, en liberté. Ce criminel, c'est cette femme qui n'a pas voulu continuer à vivre avec lui, c'est ce patron qui a exigé un travail régulier, c'est ce juge qui n'a pas eu l'humanité de s'informer du pour et du contre, et d'arrêter finalement ceux-là mêmes à qui on n'a pas touché ¹. Ce criminel, c'est la société tout entière, avec son [15] masque ricanant de civilisation et qui se prend au sérieux, ce sont les circonstances économiques, c'est la pauvreté, c'est le paupérisme, c'est le syndicat ou l'absence de syndicat et, mais cela quelques-uns seulement parviennent à en convaincre l'interlocuteur, c'est le casier judiciaire lui-même. Le criminel, c'est ce libéral hypocrite, ce franc-maçon au regard oblique, ce clérical sombre et refoulé, ces êtres qui ne comprennent rien au problème de l'homme. Car, si les honnêtes gens possèdent tous, comme nous l'avons vu, des idées absolument claires et précises sur le problème de la criminalité, les délinquants, eux, presque à l'unanimité, ont des idées cohérentes et tenaces au sujet de l'ordre et des habitudes qui devraient régner dans la société ; ils savent eux comment il faudrait rendre la justice, comment on apprécie le bien et le mal et comment il faudrait traiter un coupable. Non seulement ils savent comment la société devrait agir, mais ils savent également comment le personnel pénitentiaire devrait se comporter. Ils lui donnent des conseils soit directement soit par l'intermédiaire des comités de patronage, soit, ce qui est plus élégant encore, par la voie ministérielle. Il n'est pas une classe de citoyens mieux protégés que les délinquants, pour autant qu'ils soient en prison ; une fois dehors ils obéissent au sort commun ; mais aussi longtemps qu'ils se trouvent sous la protection directe de l'administration le moindre de leurs souhaits devient un événement administratif. Un citoyen libre, s'il veut faire marcher l'appareil de la justice se voit forcé d'écrire une lettre, mais une lettre anonyme, sinon on lui demande des comptes avant de procéder à la moindre investigation. Un prisonnier, lui, peut se plaindre de qui il veut et accuser qui lui plaît ; seulement il doit [16] signer sa lettre ; moyennant cette formalité, l'administration, par un réflexe séculaire, demande aux accusés et à leurs supérieurs hiérarchiques toutes les explications désirables ; et si par hasard l'accusation portée a quelque

¹ Inutile de dire que ces réflexions sont rigoureusement authentiques.

fond de vérité et devient une délation, cette mouchardise devient un témoignage d'amendement.

*

*

*

Si l'on voulait continuer de la sorte et traiter le problème sous l'angle du bon sens et sous le signe de Courteline on pourrait écrire des pages délicieuses conformes à l'esprit d'observation, à la défense de la société, à la bêtise de l'administration, à l'échec des bonnes intentions, aux complexes des dames patronnesses. Presque toutes les caricatures qui passent dans la grande presse sur la vie en prison correspondent à des réalités ; mais les pages cinglantes que certains détenus vous passent concernant la psychologie et les mœurs des bourgeois ne manquent pas toujours d'objectivité.

En réalité, le problème est fort compliqué. Le public ne le connaît et ne l'aborde que sous le signe des lieux communs et des illusions puériles et se nourrit des quelques idées générales résumées au début ; il fait la part beaucoup trop grande à la responsabilité individuelle et le détenu, dans sa détresse, subit la même déformation. Il en arrive à cette conception : on appelle criminels ceux que la société met en prison pour se protéger ; ils ne sont criminels que parce qu'ils sont les moins nombreux ; s'ils étaient le nombre, ce seraient les autres qui seraient les coupables. Notons que, pour les délits [17] politiques, ce serait vrai. Quant aux honnêtes gens ils se disent : ces délinquants ont une philosophie à eux, il est assez naturel qu'ils en subissent les conséquences.

Que la délinquance soit un problème sociologique et un problème biologique dépasse l'entendement de la plupart des gens ; cela dépasse même la conviction de la plupart des sociologues et de la plupart des biologistes.

*

*

*

Un des phénomènes les plus curieux que j'ai constaté est précisément celui-là; un homme peut être un parfait scientifique, être féru de sociologie, défendre dans des revues et des journaux la thèse que le crime et le délit sont en grande partie le produit de la vie économique et sociale, voire de la désorganisation sociale et familiale ; lorsqu'il se trouve devant le délinquant réel, il ne sait quelle contenance prendre et toutes ses certitudes l'abandonnent ; immédiatement on le voit mettre en doute ses propres convictions et considérer que, dans ce cas-ci naturellement, c'est la volonté du sujet qui joue le grand rôle. Que s'est-il passé ? Cet homme s'était fait ses convictions sans avoir été en contact réel avec des hommes ; ses calculs savamment étayés, le conduisirent, comme Leverrier, devant une certitude abstraite, la connaissance d'un phénomène abstrait. Leverrier, dit la légende, ne regarda jamais la planète que son génie avait repérée dans le ciel ; la plupart des sociologues, eux non plus, ne se penchent jamais sur les phénomènes qu'ils ont découverts : car, il s'agit là d'un autre aspect des choses. Le sociologue [18] s'est imaginé, sans en être conscient, que les phénomènes qu'il a décrits, doivent se voir, se deviner, se marquer durement dans la personnalité de ce coupable, qu'ils existent comme tels chez lui, comme tels c'est-à-dire comme entités isolables. À y réfléchir il sait bien que ce n'est pas vrai et que ce n'est pas possible, mais il se rend compte alors qu'il faut toute une connaissance de l'homme, de la psychologie humaine, et la plupart du temps, il renonce à toute compréhension avant d'avoir saisi ce qui se passe. Cette curieuse régression, visible chez le savant, dans certains cas du moins, dès qu'il se trouve aux prises avec la réalité, on la constate régulièrement chez l'étudiant, chez le docteur en droit, chez le jeune magistrat, chez la plupart de ceux qui s'occupent des hommes. Au premier délinquant rencontré, tous les systèmes s'écroulent, paraissent faux, naïfs, sans pertinence. Rien n'est plus désespérant pour le professeur que de rencontrer l'étudiant deux ou trois ans après la fin de ses études : tout a disparu. Le théoricien diplômé n'a pas retrouvé le fil de sa pensée à travers les dédales d'une personnalité humaine ; il s' imagine qu'on lui a demandé un effort trop grand et, dans bien des cas, hélas, surtout s'il a l'esprit quelque peu primaire, en arrive à affirmer que tout est inexact ou même faux dans ce qu'on lui a appris.

La déformation professionnelle du magistrat est parmi les plus instructives. Je ne parle naturellement pas de l'homme dur, aux composantes sadiques, souvent masquées de vertus, et qui profite de sa [19] situation privilégiée pour exercer aux dépens d'autrui ses tendances morbides, sans savoir lui-même, la plupart du temps, à quel dieu il sacrifie. La joie étrange qu'il éprouve à défendre la société et à protéger la vertu, il la prend facilement pour une forme de satisfaction morale supérieure et la plupart de ses collègues le fixent dans cette idée en ne lui témoignant qu'une craintive admiration ; il est implacable et pour cause ; là où il sévit, le bien n'est jamais récompensé, ce qui est normal, mais le mal est toujours puni ; quand il meurt les amis de l'ordre établi sont dans la désolation car rien ne ressemble plus à la vertu irremplaçable que la satisfaction d'un instinct inextinguible. C'est le privilège du sadique moral d'avoir toujours la perfection de son côté. Et on peut imaginer ce qu'un tel homme est devenu à la fin de sa vie. Non, je parle de l'homme normal devenu magistrat par accident ou attiré par la noblesse de cette profession. Mais si la profession est noble il est bien difficile d'y conserver son âme intacte. C'est que le magistrat est souvent obligé de sévir là où précisément son cœur et son humanité l'inciteraient à la clémence. On voit d'ici ce que deviendraient la justice et la défense des lois dans un pays où les magistrats écouterait leurs sentiments. Aussi ils ne les écoutent généralement pas. Le public s' imagine que c'est fort simple, ne pas écouter ses sentiments ; il s' imagine cela, lui le bon public, qui ne fait que suivre aveuglément ses impulsions instinctives. En fait, dans l'exercice de ses fonctions le magistrat se voit forcé, par la nature même des choses, à négliger l'humaine nature du prévenu : il s'efforce de ne voir que les faits, de rester objectif comme il dit, et il supprime tout le reste. Supprimer, nier, faire disparaître, refuser [20] d'accueillir, faire rentrer dans le néant, c'est-à-dire en dernière analyse nier l'homme qu'il juge.

Ceux qui s'étonnent du caractère inhumain de la machine de Thémis, ceux qui se demandent si la façon cruelle dont nous rendons la justice est bien ce qu'il y a de mieux à faire, oublient ce simple fait : une société donnée, si elle charge certains de ses membres d'adminis-

trer la justice, en vue d'échapper aux vindictes personnelles, ne peut empêcher ces membres d'élite qu'elle charge du lourd fardeau, d'exercer dans leur esprit, aux dépens des prévenus, symboliquement mais effectivement, la dévalorisation et la destruction de l'homme à juger. Cet homme, avant de le juger, on le supprime simplement. Rien n'est plus odieux à lire qu'un acte d'accusation, rien n'est plus terrible à écrire. Car si un seul instant le magistrat qui rédige ce pensum se laisse prendre à son propre jeu, se met à croire que l'homme dont il parle est bien tel qu'il le dépeint, il devient par le fait même l'équivalent de ce sauvage qui lapidait le coupable, de ce Corse sanguinaire en proie à la vendetta. S'il prend son rôle au sérieux d'attirer la malédiction des hommes sur celui qu'il accuse, c'est lui qui devient le bouc émissaire, c'est lui-même qui se charge de toutes les dégradations qu'entraîne l'exercice réflexe de la vengeance et de la haine, c'est lui qui se réduit, presque volontairement, à l'état de danseur du scalp. Ce danger, le magistrat le sent si bien qu'il se rattache automatiquement à toutes les valeurs humaines, art, littérature, histoire, sciences parfois ; c'est ce qui rend le commerce de ces hommes si agréable, en dehors des questions criminelles. Car précisément, c'est dans le domaine psychologique et biologique de leur profession qu'ils refusent aveuglément de se former. De toutes leurs forces, [21] ils se cramponnent aux horreurs du bon sens, et aux habitudes invétérées : l'homme réel, au prétoire, ils ne peuvent pas le rencontrer, sinon ils sont perdus comme magistrats. Dès qu'un magistrat se trouve devant un prévenu trop vivant, d'une humanité trop transparente ou trop attachante, il lui fait une piqûre de morale, lui dissout son squelette, lui neutralise l'âme, lui éteint le regard, lui enlève la matière et la forme, l'embaume aux essences de principes. Il le réduit à l'état de problème, sous forme d'une momie sans bandelettes. En vous asseyant devant un juge d'instruction, vous prenez place dans l'éternité. Si votre défense présente la moindre fissure, le code s'empare de vous et désormais vous n'aurez plus affaire qu'à des robots.

Malgré tous les efforts qu'il fait pour échapper à cette déshumanisation, il est rare qu'un magistrat y échappe complètement ; dès que vous abordez avec lui les problèmes de l'homme vivant, les questions qui mettent en jeu les potentialités réelles de l'homme, vous percevez immédiatement le simplisme de ses idées, l'incroyable verneur de ses lieux communs. Il rejoint la psychologie populaire, se laisse réduire

aux explications d'un agent de police. « C'est pour ceci qu'il a agi, ce criminel ; c'est cela qu'il craignait ; c'est à cette éventualité qu'il a voulu se soustraire ». On ne peut peut-être pas appliquer un code sans le justifier de la sorte, C'est pourquoi rien n'est plus désespérant que de servir la justice. La plupart des magistrats, parvenus à mi-route, s'interrogent sur le sens de leur destinée. Et s'ils n'acceptent pas le dégoût de l'homme, ils sont amenés à un certain dégoût de leur profession.

Au bout, tout au bout, il y a le bourreau ; mais le bourreau ne fait que transformer en un acte visible, [22] la série de guillotinages consentis et ordonnés, exécutés avant lui dans la pensée et dans les muscles de ceux qui le paient avec mépris. Aussi, dès qu'un magistrat a entrevu la possibilité de sortir de l'impasse sombre où il s'est engagé et peut entrevoir une justice dans laquelle il pourrait tenir compte de la personnalité même du coupable, il devient passionné et met autant d'acharnement à sauver la personnalité du criminel qu'il n'eut été forcé d'en mettre à la détruire s'il s'était rangé sous l'étendard de la pure répression. Le magistrat qui défend des conceptions nouvelles n'est pas seulement au service d'une cause fort noble en soi, il se sauve lui-même, il se protège, il échappe au déluge des pro-justitia, il s'immunise contre la mort.

*

* *

Mais, si le magistrat se défend, parce qu'il est intellectuellement mieux doué, si quelques êtres privilégiés parmi les subalternes se réfugient dans quelque étude ou quelque passion salvatrice, la plupart de ceux qui forment le personnel secondaire de Thémis constituent une sorte de garde sinistre portant, moralement, l'espèce de hallebarde en fer blanc que les suisses présentent dans nos églises. Monde à la James Ensor, qui verbalise, imperturbable et impavide. « Brigadier, vous avez raison ». C'est l'immense poème de la bêtise que nous rejoignons ainsi. Il plonge dans l'âme tertiaire et nous l'emporterons dans le « Meilleur des Mondes ».

Ainsi, la Justice purement répressive n'est possible que si, durant toute sa vie, l'homme qui rend cette Justice, qui sert de truchement

entre quelques instincts élémentaires et l'individu, refuse de [23] rencontrer l'homme qu'il condamne, refuse d'accepter son regard, d'entrer en contact avec lui, l'anéantit, le tient en respect, même mort, même immobilisé derrière les murs d'une cellule. Et rien ne pourrait plus facilement être remplacé par une machine que la Justice telle que l'entendent les braves gens. Il existe en Amérique, la machine à corriger les examens ; nous avons depuis longtemps l'appareil à appliquer des peines.

*

*

*

Tout le monde, avant la guerre, entendait chaque année de nombreux discours de Prix. Parmi ceux-là, il y avait les refrains sur l'évolution du sentiment de Justice. Il va de soi qu'on célébrait à l'envi l'adoucissement des peines comme une preuve de l'abandon par l'homme moderne de l'esprit de vengeance personnelle et de la haine. Il a fallu les justices sommaires de la guerre et de l'après-guerre, il a fallu entendre et voir à l'œuvre les juridictions militaires pour nous rendre compte que nous sommes toujours au même point et que les Érinyes sont toujours en liberté. Je n'attendais pas que quelque chose eût changé ; pourtant ce déferlement de réactions protoplasmiques et animales sur tout le pays, sous le couvert de valeurs morales et sous le masque de devoir patriotique m'a démontré une nouvelle fois à quel point il est vain de s'occuper scientifiquement de ces questions. Les vingt ans que j'ai passés à m'occuper de problèmes criminels me paraissent quelquefois aussi irrémédiablement perdus que si je les avais passés à m'occuper de philatélie.

L'espoir que peut avoir un homme raisonnable, c'est de voir une administration pénitentiaire et [24] des organismes de prophylaxie prendre en main le problème criminel ; cela se fait déjà ; peut-être que, pour ces hommes aux prises avec des difficultés techniques, loin du code, la personnalité du criminel compte encore ; ils la rencontrent en tout cas et ils ne peuvent éliminer sans les résoudre toutes les difficultés. Mais s'imaginer que la justice de demain sera plus intelligente et plus adaptée à l'homme réel, ce serait s'imaginer le retour de l'âge

d'or. Ce vers quoi on petit tendre, c'est à instaurer des organismes susceptibles de prévoir le crime, d'empêcher son retour, d'améliorer le criminel, d'exercer une certaine prophylaxie criminelle, d'assurer une certaine défense sociale. Sans doute, de tels organismes peuvent devenir singulièrement opprimants et aveugles. L'expérience a montré dans toute l'Europe que la Justice n'est qu'une immense fonction sociale que l'autorité prend à son service plus facilement qu'on ne le croit et que les lieux communs les plus éprouvés sur la protection de l'individu n'aident pas plus à sauvegarder réellement la personnalité humaine que les autres formes de discours.

L'évidence avec laquelle un observateur un peu compétent constate à quel point la criminalité est affaire de déficiences mentales, et, d'autre part, l'échec pratiquement absolu de l'emprisonnement pur et simple comme méthode de guérison et de prévention du crime ont, à un moment donné, influencé l'opinion publique. On s'était rendu compte que non seulement il existait des criminels aliénés, mais aussi qu'un nombre très élevé de criminels, [25] sans être aliénés, présentaient des troubles assez graves pour leur être assimilés. La loi dite de Défense sociale votée chez nous en 1930, devait parer à deux inconvénients majeurs, le premier celui d'emprisonner des gens qu'il faudrait traiter ; le second celui d'acquitter et de remettre en société, du fait de leur irresponsabilité, des êtres par ailleurs nuisibles à surveiller étroitement.

Cette loi, à peine votée, suscita de grandes réactions. D'une part, la magistrature, du moins la partie non formée à la doctrine scientifique, vit avec effroi un certain nombre de délinquants lui échapper et être confiée à une commission psychiatrique où le médecin avait quelque chose à dire. Il allait de soi qu'une commission psychiatrique, douée de pouvoirs étendus, devait constituer un danger grave pour le pays. En réalité, même en fonctionnant assez mal comme elles l'ont fait au début, les commissions psychiatriques, ayant affaire cependant aux éléments les plus indésirables du pays, eurent un taux de récidive, variable d'après les commissions, mais infiniment plus bas que celui ja-

mais atteint dans les prisons. Il fut démontré qu'en agissant un peu intelligemment, on pouvait remettre en circulation, sans danger, de grands déséquilibrés et même certains aliénés. Agir intelligemment signifie ici agir cliniquement, étudier le cas, *voir l'homme plutôt que l'abstraction* et agir en fonction de cet homme déterminé. Pour cela, il faut naturellement quelques connaissances chez le magistrat et c'est *parce qu'il ne les possède pas* que l'influence du médecin est assez marquée.

D'un autre côté, les avocats ne manquèrent pas de réagir. C'est que, avant la loi de 1930, il suffisait d'invoquer l'existence de vagues troubles psychiques, [26] pour provoquer une atténuation des peines ou faciliter l'acquittement. Désormais, il n'en était plus ainsi et l'anomalie attirait sur le délinquant la surveillance psychiatrique voire le mécanisme de la loi de défense sociale. On fit grand cas de cette histoire du bonhomme qui, ayant dit : « smeerlap ! » à un gendarme, fut interné pendant quatre ans et demi. Il s'agissait, en réalité, d'un aliéné et le grand coupable dans l'affaire, était le magistrat qui ne l'avait pas remarqué. Toutefois, la loi de défense sociale, devenue instrument clinique, repérait tous les processus pathologiques, identifiait tous les individus dangereux, amenait des mesures qui ne plaisent pas à un certain nombre de plaideurs fort indifférents à ces problèmes sociaux. La loi de défense sociale, devenue un instrument d'autoprotection, est infiniment plus efficace que la prison, et de ce chef, est en butte à tous ceux qui remplacent un comportement raisonné et basé sur le principe de réalité par des flots d'éloquence où ils noient le problème.

La loi n'est évidemment pas parfaite, mais elle fonctionne et elle sauve ; elle a un rendement. Seuls ne le voient pas les aveugles professionnels.

Prenons l'exemple d'un déséquilibré qui a commis un léger attentat à la pudeur, un exhibitionniste timide. Le tribunal ordinaire peut le punir très peu, voire conditionnellement et le remettre en liberté soit tout de suite, soit après quelques mois, sans la moindre surveillance. S'il tombe sous le coup de la loi de défense sociale, il est interné pour cinq ans. C'est cela qui fait crier les ignorants. Mais en réalité, l'internement peut prendre fin après six mois et le sujet est remis en liberté tout en restant sous le contrôle de la commission psychiatrique qui lui a imposé et le tuteur et les conditions de sa libération. [27] C'est précisément cela qui rend les récidives si rares ; le sujet dont la volonté dé-

faillante a besoin d'être soutenue, se sent toujours exposé à la sanction et du coup sa résistance au délit en est sérieusement renforcée. Une commission intelligente et avisée peut même, si le délit est minime ou s'il est posé dans des conditions fort exceptionnelles, proposer une libération immédiate, et cela dans le cas où il est visible que l'internement ne peut rien donner mais que la surveillance aussi étroite que possible est la condition du reclassement. La commission d'Anvers le fit fort souvent, avec d'admirables résultats. Malheureusement, les juristes ne sourient pas à des histoires de ce genre.

Ils ne savent pas que nous, médecins, nous sommes constamment occupés à soigner des êtres qui, tout en liberté qu'ils soient, ont des idées et des obsessions homicides, se livrent à des activités sexuelles délictueuses ou morbides, se débattent contre des tendances antisociales graves. Le délinquant ne représente qu'une infime partie de tout ce monde et, aux yeux du spécialiste, il n'apparaît naturellement pas différent des autres. Ce qui réussit avec les uns doit réussir avec les autres et c'est ce que la loi a démontré brillamment. Mais de même que les magistrats n'ont pas saisi le sens et la portée de cette loi, conçue par un médecin que l'étranger nous envia, le Dr Louis Vervaeck, de même ils ne saisissent pas comment elle est devenue une sorte d'instrument clinique social, ni dans quelle éclatante mesure elle a réussi.

Ce qui frappe singulièrement, lorsqu'on est parvenu soi-même à percevoir l'étendue de son ignorance, ce qui demande quelques années d'expérience assidue, c'est l'assurance avec laquelle juristes, sociologues et [28] criminologues livresques parlent du problème criminel et du criminel. Ils semblent avoir une connaissance de ce dont ils parlent, s'imaginent l'avoir en effet, et ce n'est que s'ils sont amenés à traiter l'homme concret qu'on mesure à quelle distance ils se trouvent de cet homme. Cette distance infinie qui les sépare de l'homme réel, des problèmes criminels authentiques, on peut s'en rendre compte par l'enthousiasme avec lequel ils accueillent les amoncellements de lieux communs et la défiance invincible qu'ils présentent pour tout ce qui soulève une question, découvre une explication non entérinée par les habitudes de pensée. On peut se réjouir de voir qu'un magistrat d'aujourd'hui, devant une mère qui a noyé ses enfants, sans motif plausible, songe immédiatement à un état d'aliénation. C'est devenu un lieu commun : un mélancolique tue ses enfants parce qu'il leur veut du bien. Mais il y a là un problème général, lequel si on prend soin de

s'en informer peut éclairer d'un jour particulier toute la criminalité de l'homme, peut révéler combien est immense le nombre de personnes qui se débattent contre des idées homicides et des obsessions agressives, et peut apprendre à celui qui s'efforcerait de comprendre ces questions, combien reste obscur cet aspect destructif de l'âme humaine. Ce qui serait intéressant, ce n'est pas qu'un magistrat sache qu'un mélancolique tue ses enfants sans être criminel, ce qu'aujourd'hui tout le monde sait, mais abordât le problème criminel sous cet angle pathologique, et, se voyant dans l'obligation de trouver une réponse, pût entrevoir brusquement combien, alors qu'il s'imaginait régner dans la clarté, il patauge dans les ténèbres. Or, précisément les seuls qui s'intéressent à ces questions ce sont les médecins, lesquels sont sans pouvoir direct dans cet ordre de choses. Bref, [29] les lois, de nos jours, sont encore faites, dans le domaine de la criminalité, par des personnes qui n'ont pas les connaissances indispensables dans le domaine de la personnalité humaine, normale et pathologique. S'ils nous demandent si nous possédons, nous, cette connaissance, nous sommes forcés de répondre que non ; mais notre ignorance n'est pas de même qualité. Nous nous trouvons devant des problèmes sans solution définitive ; eux trop souvent, s'imaginent que ce qu'ils ignorent n'a pas beaucoup d'importance et ne saurait avoir d'influence sur ce qu'ils connaissent déjà. Nulle part, comme ici, l'insuffisance de formation biologique du docteur en droit, n'éclate aussi cruellement.

Je me souviens d'un auteur qui, peu de temps avant la guerre, écrivit un ouvrage solidement pensé sur le crime passionnel. Quand son livre fut terminé, il songea fort intelligemment à voir tout de même quelques criminels ; il se rendit donc à la prison centrale de Louvain là où il pouvait être sûr de trouver du « matériel » ; mais il s'étonna de l'importance des dossiers qu'on avait dressés pour chaque détenu à étudier. Il n'était pas venu pour cela. Il trouva ces études fort longues et se contenta d'en lire quelques résumés ; ces résumés étaient clairs, c'était ce qu'il lui fallait. On fit venir un détenu de manière que le savant spécialiste put prendre réellement contact avec la question. Mais après quelques minutes le savant renvoya le détenu ; c'était beaucoup moins intéressant que le papier. Son enquête dura de neuf heures du matin à midi. Et son livre eut un réel succès.

Cette histoire, hélas ! est quotidienne. La plupart des gens qui parlent des criminels n'en ont jamais vu réellement, face à face dans

l'abandon et la sympathie nécessaires. La majorité des fonctionnaires [30] du Ministère de la Justice savent à peine ce qu'est une prison et les gens qui décident des libérations conditionnelles ne semblent pas toujours savoir que les hommes au sujet desquels ils prennent des décisions graves ont été suivis, étudiés et soignés pendant des années par un personnel appliqué, dévoué et compétent.

Rien n'est plus décourageant pour celui qui s'est vraiment penché sur ces âmes et sur ces problèmes que cette ignorance stupide des bureaux, plus épaisse que la croûte terrestre... Depuis que je fonctionne comme médecin anthropologue dans les prisons, c'est-à-dire depuis 1926 j'ai connu les raisons majeures en vertu desquelles un père qui abusait d'une de ses filles devait être condamné à vingt ans de travaux forcés, et les raisons d'opportunité en vertu desquelles il convient aujourd'hui de ne plus leur infliger qu'au maximum cinq ans. Bien entendu ceux qui ne sont condamnés qu'à deux ou cinq ans peuvent sortir à la moitié et à la rigueur au tiers de leur peine et vous avez donc dans la même prison des gens qui sortent après quelques mois pour avoir violé leur enfant tandis que d'autres, condamnés à vingt ans pour des faits semblables, mais quelques années plus tôt s'y trouvent encore après huit ou dix ans. Et c'est avec le même sérieux imperturbable, le même flegme inconscient que se déroulent devant vos yeux émerveillés les phrases qui justifient chacune de ces situations sans les confronter jamais. Et à ceux qui s'effraieraient de voir des préoccupations scientifiques s'immiscer dans les problèmes de la répression et de la criminalité et qui se demanderaient où nous allons si l'on touche aux bases mêmes de la morale et aux vérités éternelles dont elles s'inspirent, je répondrais qu'il ne faut pas mêler exagérément la [31] morale à la justice des hommes ni associer les vérités éternelles à la psychologie de la répression. Il suffit d'avoir été mêlé aux mécanismes sociaux du châtimement des fautes pour savoir à quoi s'en tenir et perdre toute illusion.

Ce qui manque aux pontifes c'est de connaître les hommes, c'est pourquoi l'administration pénitentiaire, qui deviendra peu à peu l'organe de la Défense Sociale remplacera progressivement le formidable et de plus en plus inutile appareil de la Justice. À mesure que l'aspect humain, voire biologique du problème criminel deviendra plus important, les abstractions devront faire place aux faits concrets. La plupart des gens ne se sont jamais demandé sur quelle méthode la mo-

rale sociale se basait pour savoir que tel vol méritait six mois de prison ; ils s'imaginent qu'il y a une sorte d'équivalence entre les mille francs volés et les nonante jours à passer en cellule. Et si la peine est appliquée avec sursis, ils s'imaginent que ces nonante jours sont indûment prélevés sur la morale éternelle. Ils font de l'esprit sur ces nonante jours pendant lesquels le coupable sera chauffé et nourri aux frais du contribuable sans se demander jamais ce que deviennent, pendant ce temps, la femme et les enfants...

J'ignore si beaucoup de gens réfléchissent parfois au caractère absurde de la répression telle qu'elle sévit depuis longtemps dans nos pays civilisés. J'imagine que, parmi ceux qui ont la charge d'assurer la protection du citoyen, il en est fort peu qui réalisent à quel point cette répression a échoué. En fait, les seuls individus que j'aie jamais vu s'améliorer en prison sont ceux qui se seraient amendés s'ils n'y étaient pas entrés, si leur crime n'avait pas été dénoncé, soit par eux-mêmes, soit par une lettre [32] anonyme. Car, hélas, bien que cela n'apparaisse pas à travers les films policiers, le guide le plus sûr de Thémis, c'est la lettre anonyme. Ces criminels-là, qui ont pu apprécier, après l'avoir commise, la gravité et l'énormité de leur faute, s'amendent évidemment en prison, malgré la prison, exactement comme ils l'eussent fait dehors s'ils n'avaient pas été connus. Mais quant aux autres, ceux qui constituent la vraie pègre et la véritable population folklorique de nos établissements pénitentiaires, ceux-là subissent la prison et ne s'y modifient pas. Il faut espérer que de temps à autre, cette loi est en défaut et qu'une fois sur vingt ou sur cinquante un homme s'améliore en prison, alors qu'au dehors sa criminalité n'eut fait qu'augmenter. Mais d'une manière générale l'échec de la répression par privation de liberté et relégation dans une promiscuité terrible ou dans une solitude cellulaire est tellement évident que, malgré les protestations on en est arrivé à la rééducation, à l'effort de relèvement personnel, dans la dignité, dans la responsabilité de soi, et par la reconstitution, au sein même de l'établissement pénitentiaire, d'un milieu se rapprochant de plus en plus d'un milieu social normal ; bien plus on en arrive à surseoir le plus possible à l'incarcération et à remplacer l'emprisonnement par une sorte d'emprisonnement en liberté, le système *dit de probation*, où l'on laisse au sujet la possibilité de se relever, par ses propres moyens, dans son propre milieu. Et, ainsi, le délinquant *connu*, rejoint, dans le

milieu normal, le groupe infiniment nombreux des délinquants *inconnus* qui se relèvent d'eux-mêmes, ou discrètement aidés, tout en continuant leur vie.

[33]

ÂMES CRIMINELLES

Chapitre II

L'étude de la personnalité criminelle

1. Le service anthropologique dans les prisons.

[Retour à la table des matières](#)

Au début de ma carrière dans l'administration pénitentiaire comme médecin anthropologue, un directeur de prison, aux vues tout à fait modernes et signalé comme partisan des vues nouvelles, me confia son truc pour empêcher les détenus de crier la nuit. C'était une vieille méthode, d'efficacité reconnue et utilisée partout, disait-il, bien que fort simple : faire boire au détenu récalcitrant, désespéré ou aliéné, de l'eau salée. S'il en buvait assez, la raucité de la voix, survenant peu de temps après, ne l'empêchait pas de crier, sans doute, mais empêchait qu'on l'entendît. Pourtant le service anthropologique fonctionnait déjà dans tout le pays depuis cinq à six ans. Et ce conseil d'un directeur expérimenté en dit plus long que tout un volume sur les misères des prisons.

L'instauration d'un service psychiatrique dans les grandes prisons du pays et la mise en activité de l'anthropologie pénitentiaire sous l'impulsion du [34] Ministre de la Justice Vandervelde et du Dr Louis

Vervaeck, décédés tous deux avant d'avoir pu mener leur œuvre commune jusqu'à son épanouissement, amena un changement considérable dans le traitement des détenus difficiles ou troublés dans leurs fonctions mentales. A partir de ce moment, il ne fut plus donné de grandes punitions sans avoir pris l'avis du médecin anthropologue, ce qui peu à peu, dans les prisons où le service anthropologique put prendre pied, conféra au personnel une sorte d'esprit clinique, remplaça la simple coercition et l'esprit de schlague, par une attitude thérapeutique, un souci de guérir plutôt que de dompter. Loin d'aggraver la situation comme le prédisaient les partisans du système fort, on vit diminuer rapidement les cas de graves rébellions, les refus dramatiques, les sombres périodes de désespoir. Bien plus les grandes prisons ont pratiquement supprimé le cachot et s'il reste çà et là une cellule d'isolement, capitonnée, et éclairée en bleu, car le bleu est sensé calmer les nerfs, on ne l'utilise plus guère. Et lorsque, soit faiblesse constitutionnelle, soit psychose pénitentiaire, soit période de dépression ou de désespoir, un détenu traverse une phase pendant laquelle il n'est plus maître de ses actes ou de ses réflexes, le procédé le plus simple et le plus employé consiste à le placer à l'annexe pendant quelques jours ; là, le malade, car c'est un malade, vit en commun, communique avec ses semblables, jouit d'une compagnie normale et, après quelques jours, retrouve généralement la paix et le calme. Mais il peut se faire également que les troubles présentés par le détenu ne soient que le début d'une affection plus grave qui se développe pour elle-même et se serait développée au dehors comme elle le fait en prison. Dans ces conditions-là, [35] une longue observation porte ses fruits et empêche, en même temps, que la période d'incubation caractérisée par des troubles de l'adaptation et du caractère, ne soit aggravée par des punitions et des vexations inutiles. C'est l'existence de ces troubles du caractère, liés à des anomalies mentales qui justifie l'intervention du médecin à propos des grandes punitions et des insubordinations persistantes. De plus, l'intervention du médecin diminue la peur que le personnel éprouve et, du même coup, adoucit son attitude. Car il ne faut pas chercher midi à quatorze heures ; ce qui explique la brutalité d'un personnel incompetent, c'est généralement la peur. En effet, un comportement peu approprié exaspère le détenu, lui donne une apparence plus redoutable et c'est devant ce tableau que le personnel réagit par des manœuvres d'intimidation ou même de violence, de manière à renforcer sa propre sécurité. D'un autre côté, si le personnel subalterne a

vu avec plaisir la possibilité de se soustraire aux misères du domptage, peu à peu le personnel supérieur trouvait commode de se voir couvrir par le médecin anthropologue. Si un détenu fait du chantage au suicide, il est clair qu'un directeur de prison, en vue de ne pas s'attirer de désagrément, aura tendance à prendre un maximum de précautions ou même à satisfaire exagérément les exigences du détenu, dont quelques-uns ont parfois fait marcher l'administration d'une manière invraisemblable. Si, comme cela se présente souvent, le chantage au suicide n'est que du chantage, il est fort important que le médecin anthropologue puisse affirmer que cette affaire de suicide n'est pas liée à un trouble mental ou à une psychose, qu'il ressortit à la psychologie normale et qu'éventuellement la responsabilité dit suicide ne peut retomber sur personne. Bref, la [36] présence du médecin anthropologue rend possible pour un directeur digne de ce nom d'aller de l'avant, dans son œuvre de rééducation, sans se voir constamment retenti par les malades, les indisciplinés, les insoumis de tout acabit.

Mais il est clair que le service anthropologique ne se borne pas à ce rôle négatif et qu'il a avant tout pour but d'améliorer le traitement du délinquant et de faire bénéficier la société des acquisitions scientifiques, d'introduire dans la rééducation du criminel les notions psychopathologiques, les préoccupations d'hygiène sociale, bref d'introduire dans ce domaine régi jusqu'alors par des vues purement abstraites, la personnalité même du délinquant, sa réalité biologique.

Nous venons de parler des annexes psychiatriques. La plupart des lecteurs se demanderont ce que c'est. Ils en sont bien excusables. Il est probable que, à part le Ministre feu Vandervelde qui les fonda, aucun Ministre de la Justice ne l'a su. La plupart des hauts fonctionnaires du département n'ont jamais en à ce sujet que des idées fort vagues ; et il est certain que la presque totalité des avocats l'ignorent.

Ce qu'on appelle l'annexe psychiatrique consistait primitivement en ceci : à chaque grande prison du pays est « annexée » une sorte d'infirmerie psychiatrique, comparable à l'infirmerie pour malades ordinaires. Cette infirmerie psychiatrique, placée sous la direction d'un médecin psychiatre qui, dans le jargon administratif prend le titre de médecin anthropologue, recueille les détenus qui sont momentanément incapables de suivre la discipline habituelle de la prison ou qui momentanément ou chroniquement ne supportent pas la cellule. Ces détenus [37] y séjournent pendant le temps qu'il faut pour s'améliorer.

S'ils ne s'améliorent pas on les envoie soit dans une prison en commun, soit dans un établissement dit de défense sociale, comme Tournai ou Reckheim. Le régime à l'annexe est naturellement différent du régime cellulaire. Les hommes y vivent en commun, y travaillent en commun. Mais théoriquement ne peuvent jamais se parler et ne peuvent pas fumer. Depuis vingt ans, je fais semblant de ne pas entendre qu'ils causent et de ne pas savoir qu'ils fument à certaines heures. Il a fallu mettre ces réserves absurdes dans la loi, sinon le législateur ne l'eut pas votée.

À côté des détenus momentanément soustraits à la cellule, l'annexe contient encore les prévenus dont l'examen mental est demandé. Enfin, depuis la loi dite de Défense Sociale d'avril 1930, l'annexe recueille les internés qui viennent comparaître tous les six mois devant leur « Commission psychiatrique ».

Ce sont les annexes psychiatriques qui ont modifié totalement la vie des prisons, car, débarrassée des impédimenta, la prison a pu accorder plus de liberté, plus de responsabilité aux prisonniers. Le personnel n'a plus à faire face à ceux qui font la grève de la faim, aux tentatives de chantage au suicide, aux accès de désespoir, aux crises d'agitation et de fureur. Tous ces malheureux sont envoyés à l'annexe et une atmosphère appropriée met généralement tout en ordre en quelques semaines. À vrai dire, j'ai connu quelques individus véritablement récalcitrants et qu'on est obligé de garder en cellule, sous surveillance spéciale, depuis des années. Mais ce nombre est tellement infime qu'il ne gêne plus la marche de la prison.

On pourrait se demander ce qu'est l'atmosphère [38] d'une de ces annexes où cohabitent des malades, des déprimés, des simulateurs, des caractères insoumis. Cette atmosphère n'est pas mauvaise, si la population n'est pas trop dense, et si on élimine d'urgence les cas d'aliénation vraie ou les cas de grande agitation. Et par contre, une fois l'équilibre retrouvé, les hommes ne tiennent pas à y séjourner trop longtemps. Certains avantages leur manquent. Par exemple, l'annexe de Louvain, qui se trouve à la prison secondaire ou maison d'arrêt, est sous le régime alimentaire d'une prison secondaire, c'est-à-dire d'un régime bien moins agréable et moins abondant que celui de la grande prison réservée aux longues peines et d'où nous viennent le grand nombre des détenus. Une fois guéris, ces détenus ont hâte de retrouver leur régime. Ils ont hâte aussi de retrouver leur T.S.F., car, à la Cen-

trale, chaque détenu peut avoir un écouteur dans sa cellule. Et puis, surtout, ils ont hâte de retrouver leur cellule. Ils s'y trouvent chez eux, échappent à une promiscuité qui, pour des êtres bien portants et suffisamment équilibrés, ne laisse pas d'avoir des côtés bien désagréables. Ils ont hâte aussi de retrouver leurs habitudes, leurs connaissances. Il n'y a pas d'endroit au monde où les nouvelles circulent plus vite que dans une prison cellulaire, là où le silence le plus strict est de rigueur.

Néanmoins l'annexe peut avoir des inconvénients, si elle est desservie par un médecin inexpérimenté - et on commence toujours par là - qui commet quelques gaffes notamment vis-à-vis de récidivistes. Cette sorte de détenus, dont la vie se passe en prison, essayent naturellement d'y vivre le plus agréablement possible et simulent délires, dépressions, suicides avec un acharnement méritoire. Une fois à l'annexe, [39] ils s'y installent. Il faut quelques connaissances pour les empêcher d'y rentrer et pour distinguer ces tentatives des affections réelles. Il faut quelque expérience pour oser dire à un détenu :

- Tu veux mourir, c'est bien. Mais tu n'embêteras personne. On ne te fera même pas la respiration artificielle.

Il va sans dire qu'après avoir affirmé qu'un tel ne se suicidera pas, les faits peuvent vous contredire. Songeons par exemple au cas de celui qui se pend à la minute précise où arrive le surveillant qu'une urgence détourne de sa ronde. Quand il reprend son tour, le simulateur est déjà plus loin qu'il ne l'eut désiré. Mais, en prison, heureusement, on a le temps de faire la respiration artificielle pendant des heures et, grâce à cette persévérance, la vie de l'imprudent sera souvent sauvée. On peut imaginer les situations auxquelles on se trouve forcé de faire face. Un jour, un détenu qui avait coupé sa femme en morceaux et ne se résignait pas à accepter sa peine, avala son crucifix. Il attirait ainsi l'attention de l'administration, lui démontrant que par un comportement inhumain, les tribunaux avaient condamné injustement un malheureux déséquilibré ; il lui démontrait en même temps qu'elle pouvait adoucir ce sort en l'envoyant finir sa peine dans un établissement de Défense Sociale, d'où, pensait-il, il se serait facilement évadé. La chirurgie lui enleva le crucifix de l'estomac. Mais, comme on ne lui donnait pas satisfaction, il avala un gros crampon, un gros clou, son porte-

plume réservoir. Le médecin décida alors, malgré les sollicitations de l'administration apeurée, qu'il n'y avait pas lieu d'intervenir. Les objets s'évacuèrent par les voies prévues, mais l'heureux suicidé s'obstina : il ingurgita, Dieu sait comment, des morceaux de verre, [40] des cail-loux, sa gamelle au préalable aplatie et enroulée sur elle-même ; et, finalement, la poignée de sa table de nuit. Il était certain, ce jour-là, d'avoir obtenu gain de cause. Mais comme cet avaleur prodige, tout candidat à la mort qu'il fût, ne présentait pas le moindre signe de dépression et de mélancolie, mais uniquement un état de revendication et qu'il jouait un jeu d'une audace totale, je lui dis froidement qu'il pouvait désormais avaler tout ce qu'il voulait et que non seulement on ne l'opérerait plus, mais que je prenais sur moi, devant l'administration, la responsabilité de son suicide. Étant sain d'esprit, lui répétai-je, s'il se suicidait c'était son affaire et non celle des autres.

Ses tentatives cessèrent, mais ses menaces et les simulacres de se briser la tête contre le mur de sa cellule durèrent encore un moment. Comme c'était la guerre et que tous les prisonniers avaient faim, il se tira de la ligne où il s'était engagé en écrivant une longue lettre de protestation dans laquelle il proclamait qu'il était évident que la direction voulait le faire mourir de faim, mais qu'il protesterait jusqu'à son dernier soupir contre un tel état de choses. Sans doute, était-il vrai qu'il était décidé à mourir, mais sa mort il entendait en décider lui-même pour l'heure et le moyen et, en aucun cas, il n'admettrait de mourir de faim, disait-il.

Il est, depuis, devenu un excellent détenu. Un jour ou l'autre il sera désigné pour la libération conditionnelle.

Mais le service anthropologique ne joue pas seulement un rôle de soignage. Il intervient dans l'observation et le traitement des prisonniers et participe, d'une manière importante et souvent décisive, à l'œuvre de réadaptation.

[41]

Nous ne pouvons mieux faire que d'expliquer comment nous comprenons l'observation et de donner par après, un type d'observation complète.

2. - L'examen des criminels.

[Retour à la table des matières](#)

L'examen anthropologique des criminels doit avoir pour effet de recueillir à leur sujet le maximum de renseignements utiles les concernant. Parmi ces renseignements, il en est d'immédiatement utilisables et ce sont les moins nombreux : il en est qui serviront à la science de demain. Il en est que l'on continue à recueillir par la force de l'habitude et parce qu'on n'a pas encore le courage de se dire qu'ils sont inutiles.

Les renseignements qui nous paraissent surtout utiles dans le dossier anthropologique sont ceux qui concernent le tronc familial auquel appartient le sujet ; son évolution sociale, son hérédité, son passé criminologique, ses caractéristiques physiques et organiques dans la mesure où elles différencient le sujet des autres individus, de sa famille, de son milieu, éventuellement de sa race. Le mot étant pris ici dans son sens le plus ethnique (et non purement biologique).

D'une part l'anthropométrie a échoué en criminologie comme en anthropologie générale ; d'autre part, l'anthropologie criminelle, à elle seule s'avère incapable de faire face, étant prise dans son sens strict, aux difficultés du traitement du criminel. Voici pourquoi :

Le dossier anthropologique recueille des données, des données indispensables, et sans lesquelles on ne peut rien faire de sérieux ; mais ces données, aussi [42] longtemps qu'elles ne constituent qu'un ensemble de données, n'ont pas un grand pouvoir éclairant. Et cela parce que l'histoire de l'individu lui-même n'est pas transcrite dans des données recueillies de la sorte : ce dossier anthropologique en recueillant les renseignements si divers n'a pas reconstruit la personnalité du délinquant ; elle a simplement constitué, un schéma général qui doit servir à reconstituer l'histoire de l'individu.

En vue de compléter cet examen nous utilisons, en plus de nos examens, une histoire écrite par le détenu lui-même, une histoire reconstituée par un pédagogue, une histoire présentée par un service d'assistance sociale.

Toutes ces reconstitutions partielles ne donnent naturellement que des aspects parcellaires, plus flatteurs à la vue, plus suggestifs que le dossier anthropologique, mais, à elles seules, assez pauvres.

Nous nous sommes efforcés - mais nous ne sommes pas encore pleinement satisfaits - de concilier les différents points de vue, dans notre observation.

D'une part, nous prenons comme base scientifique et solide, le dossier anthropologique ; d'autre part au moyen de ce dossier anthropologique et d'une étude psychologique et psychopathologique, au moyen d'une enquête sociale extrêmement sérieuse faite sur place, nous nous efforçons de reconstituer l'histoire du sujet :

- 1° telle qu'elle a été vécue par lui,
- 2° telle qu'elle a été vécue par l'entourage,
- 3° telle qu'elle a été vécue par la société, et de tout cela, éclairés par les données anthropologiques, psychopathologiques, médicales, nous essayons de savoir ce qui s'est passé en réalité.

Ces trois aspects différents du même individu, [43] nous ne les considérons pas comme complets en soi, mais nous ne nous estimons satisfaits que lorsqu'ils cadrent avec ce que nous apprend la psychologie normale, la psychopathologie, la psychologie criminelle. Nous finissons ainsi par avoir une histoire humaine et palpitante, histoire où sont inscrits toutes les qualités, tous les défauts, toutes les tares aussi ; l'histoire qui nous montre la continuité, l'évolution ou la régression d'un type donné à travers la vie.

Or cette histoire de l'individu est conditionnée d'une part par son niveau intellectuel ; par le degré de développement de sa personnalité ; par le milieu où il a vécu ; par l'image que le milieu avait de lui-même et par l'image qu'il s'est faite de son milieu ; par certains types de réactions créés en lui à la longue par les circonstances et son individualité organique et physiologique, par son hérédité et par certains événements qui ont joué, parfois à l'insu de tous, un rôle prépondérant dans sa vie.

Cette histoire n'a pas pour but d'expliquer le délit ou le crime, mais a uniquement pour but de reconstituer la vie dans laquelle, à un moment donné, un crime s'est passé. Le crime étant regardé comme un aboutissement et non comme un acte isolé.

Une telle histoire est extrêmement difficile à faire ; car chaque événement de la vie du sujet doit être traduit en termes psychologiques ou psychopathologiques, sous peine de perdre toute valeur. En voici un exemple caractéristique :

Un homme de 22 ans est condamné pour avoir tué un garde-chasse. Il est condamné à 10 ans. Il reconnaît avoir tiré. Mais tout de suite après il s'est occupé de la victime, a voulu la soigner et ne l'a quittée qu'après sa mort. L'enquête révèle que c'est un garçon assez bien vu dans le village. On l'aime. [44] Notamment on l'aimait, parce que, étant très fort musculairement, il ne se servait de sa force que pour rendre la justice. Dans les cafés, il prenait toujours le parti du « juste », même contre son meilleur ami, et réglait ainsi d'une manière indiscutable, tous les différends. Il était braconnier et très grand braconnier, mais surtout pour aller distribuer ses lapins et ses lièvres à la population sur la place. Sans doute trouvait-il juste et légitime de tuer les lapins et de les distribuer. Il n'a pas de condamnations à son actif. Il fut bon soldat. Il semble bien, dans le fait qui nous occupe, que nous puissions parler de délinquant occasionnel, d'autant plus qu'il paraît évident qu'il a été entraîné à aggraver son braconnage par l'influence d'un autre : le meunier, et que c'est même à l'instigation de celui-ci qu'il aurait tiré sur le garde-chasse. Il semble bien aussi que dans un tel cas, tout ce que nous amèneront les recherches d'anthropologie criminelle sera de peu d'utilité. Or, précisément dans un tel cas, c'est seulement par le truchement de l'anthropologie criminelle que nous pourrions passer des descriptions subjectives aux éléments objectifs fondamentaux nécessaires à l'observation utile.

Nos deux principes fondamentaux sont ceux-ci :

1. Tout ce qui est trouble organique, tout ce qui est patrimoine héréditaire morbide dans le domaine dégénératif et mental, présente une certaine probabilité d'exister sous une forme

psychologique ou d'avoir des effets psychologiques et d'influencer un comportement ; nous ne pouvons espérer que notre sujet a échappé à cela que si, après avoir positivement recherché les traces de ces états, nous ne parvenons à les retrouver.

2. Second principe : En dehors des choses inspirées [45] par les événements, il n'y a pas chez un individu de décisions ou d'actes vraiment occasionnels. Aucune décision n'est prise, aucun acte n'est posé qui n'ait existé, sous une certaine forme, dans la personnalité du sujet, avant que l'occasion se soit présentée. Le crime, comme tout autre acte est l'occasion par laquelle peut se révéler une personnalité qu'on ne connaissait pas jusque là, sous un certain jour particulier : l'occasion du crime est surtout une occasion de révélation d'un certain état. Par conséquent un acte exceptionnel bon ou mauvais, ne s'explique pas par l'occasion dans laquelle l'auteur a été de le commettre - l'occasion n'a été qu'une condition - mais possède un sens propre : il faut donner à cet acte bon ou mauvais son sens complet.

Comme corollaire à ceci : le comportement d'une collectivité envers un individu, n'est pas non plus quelque chose d'occasionnel, mais la traduction de certaines habitudes de cette collectivité d'une part et d'autre part d'une certaine représentation qu'elle se fait de telle personnalité déterminée.

Si nous étudions notre jeune criminel, nous observons d'abord que la mère a été aliénée. Ceci nous incite à croire que quelque chose de pathologique s'est transmis aux enfants. Nous explorons systématiquement les différents domaines. Nous trouvons que l'intelligence est assez développée. Nous explorons la vie émotive : ici nous trouvons que ses émotions de tristesse et de douleur morale, quoique ne se déclenchant que pour des motifs normaux, indiquant une affectivité suffisante, sont extrêmement prononcées, très violentes, très intenses, très longues. Nous ne constatons pas d'émotions de colère, ni de violence, mais un ensemble de réactions émotives très nettes à propos des injustices qu'il a subies (réelles ou supposées). [46] La haine n'est pas développée chez lui, mais le ressentiment joue un assez grand rôle. Ses facultés affectives paraissent normales : il a besoin de l'approbation et de l'affection des siens et des autres. Son besoin d'approbation est

marqué et peut-être même trop marqué. Les descriptions qu'on en fait le montrent plutôt esclave de cette approbation, de sorte qu'il s'agit plutôt d'une persistance infantile. Ce que nous remarquons qui pourrait provenir de l'aliénation de la mère, c'est : une certaine hyperémotivité, un certain infantilisme mental.

De plus, il existe chez lui, physiquement, une tendance au gigantisme. Ceci est donné non pas par sa taille, qui est encore normale, mais par le fait que le développement de sa mâchoire a le type hypophysaire très marqué. Nous avons des raisons de croire qu'il existe chez lui un certain déséquilibre endocrinien qui entraîne un développement gigantoïde et surtout une grande force physique.

Donc ce jeune homme « délinquant occasionnel », présente dans sa personnalité, deux aspects au moins tenant de la pathologie : son émotivité et son infantilisme, et d'autre part, son gigantisme. Ces éléments dont on comprend immédiatement l'importance, on ne peut y arriver ni par le rapport d'assistance sociale, ni par les descriptions des éducateurs, mais comprenons-le aussi, l'interprétation scientifique du cas ne peut fonctionner sans ces rapports-là, matière de la discussion.

Si nous continuons l'examen nous constatons :

- 1) La défense de la justice qu'il assume constamment peut procéder d'une grande vertu, mais nous constatons que sa défense de la justice consiste uniquement à suivre chaque fois son impulsion à intervenir lorsqu'il voit quelque chose d'injuste [47] (cette réaction devant l'injustice se retrouve chez tous les êtres normaux ou anormaux, même chez le singe). Sa force ici l'a servi, l'a en quelque sorte autorisé à suivre ses impulsions. Cette qualité sociale traduit en réalité son insuffisance.
- 2) Son besoin infantile d'approbation l'expose finalement à « jouer un rôle » social pour rester fidèle à l'image que le milieu social lui renvoyait de lui-même : d'une part il légitime son braconnage en distribuant ses lapins (accession au titre de héros local) ; d'autre part, obligation pour lui de rester maître de la situation. Cet infantilisme, sans qu'il s'en doute, est exploité par le meunier.

- 3) Tous les éléments d'un acte antisocial sont réunis. Le conflit est préparé dans ses éléments, l'hyperémotivité et sa suggestibilité, lors d'une rencontre, feront le reste.

L'examen n'est complet et utile que lorsque nous avons retrouvé tous ces éléments. Bref, ce criminel « occasionnel » de braconnage n'en est pas un. Il est conditionné par un certain déséquilibre endocrinien, émotif et affectif, par une mauvaise adaptation sociale qui ne s'est manifestée jusqu'ici que par des apparences « favorables » : défense du droit, bon usage de la force, garçon sympathique, tendance à être aimé. C'est ainsi qu'il est très favorablement jugé par la population.

Mais son crime n'est cependant pas son premier acte antisocial, la première révélation de son inadaptation à la vie. Étant écolier, il avait été un jour giflé par son instituteur. Or, malgré son tempérament bon enfant, il n'a jamais pardonné et pendant plusieurs années, devenu fort, lorsqu'il rencontrait [48] l'instituteur, il se prosternait à genoux, les bras en croix devant lui, pour se moquer.

Dans les « jugements » il frappait devant tout le monde, même son meilleur ami, s'il jugeait qu'il avait tort : sans doute Dieu est incorruptible, mais ce n'est pas là le type de réactions humaines normales.

Enfin, il avait quitté la maison paternelle et s'était installé seul dans une maison isolée à la lisière d'un bois et si délabrée que personne ne la voulait. Ceci suffit à montrer qu'en dehors de l'approbation dont il avait besoin pour sa gloire personnelle, le besoin réel de la vie auprès d'autrui n'avait que peu d'influence sur lui. Et cette déchéance du logis, volontairement acceptée et recherchée, contrastant avec son niveau intellectuel donne peut-être la mesure réelle de son peu d'adaptation à la réalité.

Ce détenu n'est pas un simple occasionnel. C'est un déséquilibré dont nous ne savons pas encore s'il n'évolue pas vers le pire. Il n'a que 22 ans. Évidemment la rééducation, l'instruction, le self-contrôle seront particulièrement indiqués pour lui ; mais on prévoira l'évolution possible vers la démence précoce ou le délire. S'il reste déséquilibré, l'âge venant, un certain espoir est permis.

Ce cas un peu long nous explique comment nous entendons l'observation :

La période pendant laquelle nous traduisons en termes de la psychologie normale ou pathologique tout ce que nous apprend l'observation scientifique dans le sens anthropologique, tout ce que nous apprend l'histoire personnelle, familiale et sociale du sujet ; ce que nous apprend son délit ; tout cela doit finir par ne faire qu'un, une histoire réelle, différente de la représentation que le sujet en a et qui ne doit être connue que par les éducateurs.

[49]

C'est en fonction de cette représentation sérieuse et solide qu'ils se seront faite de ce sujet, qu'ils prendront leur décision, leurs arrangements.

Ceci étant dit, l'observation se fait comme suit :

1) L'homme est maintenu en cellule pendant environ trois mois, l'isolement est quasi complet, et le régime cellulaire pèse lourdement sur lui. Le chef de pavillon s'occupe de suivre ses réactions émotives et affectives, afin de répondre à l'examen final d'une façon complète.

Nous ne pouvons pas détailler ici cet examen ; il recherche le niveau intellectuel ; les réactions émotives et affectives ; le mécanisme de ses sentiments principaux.

À côté de cet examen psychologique, est pratiqué un examen psychopathologique, fait par le médecin anthropologue en même temps que l'examen anthropologique.

Pendant ce temps, et après avoir pris connaissance des divers éléments de l'observation déjà faite, l'assistante sociale prépare son enquête. Elle se rend elle-même, dans chaque cas, ou presque, dans la région du criminel et fait alors son enquête : comment il était connu, la valeur de la famille, l'hérédité, les événements principaux et les étapes de sa vie sociale. Les jugements des siens, de l'entourage et de la collectivité. L'enquête faite dans de telles conditions est beaucoup plus complète que la somme de renseignements parcellaires difficilement obtenus par correspondance. De plus l'assistante sociale voit sur place la situation de la famille et s'efforce de faire secourir la maisonnée par

les pouvoirs publics quand c'est nécessaire - elle parle en somme au nom du Ministère de la Justice - et veille aussi à la conservation du foyer, [50] si c'est possible. Et du coup on s'occupe du détenu à la fois de l'intérieur et de l'extérieur.

Tout cela étant terminé, un travail de synthèse est opéré qui envisage l'histoire réelle du détenu en vue de son avenir immédiat et lointain, signalant les diverses éventualités à envisager, y compris le dénouement éventuel dans le pathologique.

Car c'est le propre d'une observation bien faite, de ne pas arriver à des conclusions trop fermes, mais de parvenir à une hypothèse générale, et des hypothèses secondaires, hypothèses qui servent de direction dans le travail de rééducation, mais si le traitement échoue, nous n'en imputons pas uniquement la faute au criminel, mais à l'inexactitude de notre hypothèse conductrice, ou à l'insuffisance de nos méthodes, ou à notre insuffisance.

3. - Un tueur de vieilles personnes amies.

LE CAS FRABERT

I. Les faits.

Le 10 décembre 1934, vers 9h. du matin, un jeune homme passant à proximité de la demeure un peu isolée occupée par sa voisine qui y exploite un petit commerce d'épicerie, aperçut celle-ci sans vie sur le sol, dans la serre.

Il prévint la police. Le Parquet, averti, se transporta sur les lieux. Le cadavre de B., femme âgée de 61 ans, gisait face contre terre. Les mains étaient solidement liées sur le dos à l'aide d'une serviette. Un torchon avait été enfoncé dans la bouche. Ce bâillon était maintenu par un essuie-mains noué derrière la tête. L'autopsie qui fut pratiquée démontra que le dentier [51] de la victime avait été enfoncé dans la gorge. Les os du nez étaient fracturés, les tempes, les bras, la cuisse gauche portaient des ecchymoses, la poitrine était défoncée par suite

de la fracture de 5 côtes. Tout démontrait que l'auteur du crime avait agi avec une cruelle et froide brutalité. La mort était due, aux dires des médecins à l'asphyxie par suffocation amenée par introduction du bâillon dans la gorge.

Bien que rien ne révélât que quelque chose eût été soustrait, il paraissait cependant évident que le mobile du crime était le vol. La police judiciaire ne possédait pour identifier le criminel que des indices extrêmement ténus. En interrogeant toits ceux qui avaient été les familiers de la victime et tous ceux qui avaient été aperçus à proximité de la maison de B. avant le crime, elle fut amenée à entendre Frabert dont la mère avait été au service de la victime. L'interrogatoire de Frabert révélant certaines contradictions, fut poussé à fond. Il ne tarda pas à faire des aveux complets qu'il réitéra par la suite, différentes fois, devant le magistrat instructeur.

L'accusé savait que le commerce de B. était florissant. Désirant se procurer de l'argent pour effectuer son service militaire, il avait, huit jours avant le crime, décidé de commettre le crime chez B., même si, pour exécuter le vol ou s'assurer l'impunité, un meurtre était nécessaire.

Déjà le 7 décembre 1934, il s'était rendu vers la maison de la victime dans l'intention de « faire le coup ». Il n'avait point insisté ce jour-là, ayant été reconnu aux abords de la demeure de B. par deux jeunes filles. Il se présenta le lendemain vers 6 h. du soir chez B., mais se borna à reconnaître les lieux. Il prit une tasse de café avec la femme qu'il quitta vers 19 h. pour se rendre au cinéma.

[52]

Le jeudi 9 décembre dans la soirée, il se représenta chez l'épicière. Sa décision était bien arrêtée. Il prit soin, avant d'entrer, de s'assurer par un subterfuge que B. était bien seule. A peine entré, prenant, dit-il, un air menaçant, il réclama de l'argent. Sur le refus de B., il ferma la porte à clef. C'est à ce moment qu'il doit avoir porté à la figure le violent coup de poing qui lui fractura le nez. La victime, qui s'était enfuie vers la véranda, tomba.

Le criminel se précipita sur elle, dans l'intention de la tuer pour faciliter le vol. Enfonçant « méthodiquement », ainsi s'exprime Frabert, un torchon dans la bouche de la victime, il lui porta de nombreux et

violents coups de poing pour l'assommer. Lorsque le torchon fut enfoncé à fond, ce qui prit un temps assez long, Frabert enfonça ses pouces dans les yeux de la victime pour l'aveugler et diminuer sa résistance. Retournant ensuite vers le corps, il fixa le bâillon au moyen d'une serviette qu'il noua solidement à l'aide d'un double nœud. Comme B. remuait encore, il lui lia les mains à l'aide d'un second essuie-mains s'arc-boutant de toutes ses forces sur le torse, pour bien serrer les liens.

Son crime accompli, Frabert visita le salon, la salle à manger et le magasin. Il s'empara dans le tiroir du magasin, d'une somme de 240 frs environ. Ses recherches ne lui permirent point de découvrir la cachette où B. dissimulait sa petite fortune, environ 20.000 frs en titres.

Il quitta alors la maison, sa victime à ce moment remuait encore faiblement. Il s'abstint cependant de desserrer ses liens car, dit-il, sa volonté était qu'elle meure.

Rentré chez lui, Frabert brûla les gants dont il avait eu soin de se munir, pour ne point laisser [53] d'empreintes, puis, alla jouer une partie de cartes. Rien dans son attitude, ni ce jour ni les jours suivants, ne trahit une émotion. Il fait des achats, va au café, au bal, s'entretient même du crime avec un calme stupéfiant. Il fut arrêté le 13 décembre 1934.

L'intention de donner la mort et la préméditation furent mises en lumière par les éléments de l'enquête rappelée ci-dessus. Frabert ne conteste ni l'une ni l'autre.

L'accusé a été soumis à un examen médico-mental. L'expert-psychiatre constate qu'il n'était point au moment des faits, et ne se trouve pas actuellement en état de démence ni dans un état grave de débilité mentale ou de déséquilibre mental le rendant incapable du contrôle de ses actions. Sa responsabilité pénale est entière.

II. Le récit de vie, rédigé par le détenu.

[Retour à la table des matières](#)

Né à C... le 10 avril 1915, d'une famille honorable, mon père étant un bon travailleur qui n'a jamais perdus ² un jour durant toute sa carrière comme ouvrier mineur, ma mère étant une bonne femme de ménage qui a toujours travaillé pour arriver à faire de ces enfants tout ce que l'on peut souhaiter. Dès l'âge de 6 ans je fus envoyé en pension à ... d'où je sortis vers l'âge de 8 ans, comme je ne pouvais rester à la maison, mes parents me conduisirent à l'école libre de M... d'où je sortis à l'âge de 11 ans. Après ma première communion, comme je grandissais je profitai de mes loisirs pour me livrer à toute sorte de vice, car à ce moment je commençai à faire un peu de ma [54] tête, c'est à ce moment que je commençai à aller au cinéma, là je connus des gamins de mon âge.

Il vint un jour à la récréation un gamin qui me proposa d'aller avec lui à ..., ce lieu est situé à gauche de A ... ; pour aller c'était vers le mois de juin, il faisait un temps superbe et je profitai pour aller avec lui. Mais en passant près d'une roulotte, un peu avant d'y arriver au lieu où nous devions prendre notre bain, il lui vint à l'idée de pénétrer dans la roulotte pour y dérober quelque chose tel que cigare, allumette, bonbon et tout ce qui aurait à la portée, il me demanda pour y aller, mais je lui ai répondu que je n'avais rien à faire là-dedans et il vint si fort à échauffer mes oreilles que j'y consentis et que si on nous attrapait que je le dénoncerais mais tout se passa comme si nous n'avions rien fait, et nous rentrâmes chez nous, après avoir mangé, et fumer, ce que nous avions pris. Quelques jours plus tard comme je rentrai chez moi, il se trouva un homme qui discutait avec mes parents, je demandai ce qu'il y avait, et le bonhomme me répondit que c'était moi qui avais été volé chez lui, au fait c'était bien moi, mais je n'étais pas seul puisque c'était mon compagnon qui m'avait commandé, et dans la suite je dus passer devant le Juge des enfants à C... et après j'étais mis sous sa protection.

² Orthographe respectée.

C'est depuis ce moment la que j'ai été entraîné à faire le mal, dès lors j'allais au cinéma tout les dimanches sans manquer une seule fois, ayant fait plusieurs écoles et fréquenté de mauvaises compagnies, je suis devenu un des plus mauvais garnement.

Ayant quitté l'école dès l'âge de 14 ans, je fus employé à une verrerie de M... ou je travailler quelques mois, après je fus obligé de travailler avec mon père au fond de la mine. Quelques mois [55] plus tard mon père du prendre sa pension puis ayant quitter le charbonnage, je travailler encore quelques semaines ensuite je quitter à mon tour le charbonnage, ensuite mon père ayant fait la demande au Directeur pour travailler au jour, je fus accepter, je travailler encore quelques mois et après je parti.

Le travail étant maintenant devenu difficile à en trouver je dus me contenté de resté chez moi pendant au moins 2 ans. Quand j'eus retrouver du travail, j'ai commencé à aller m'amuser dans des bals, des cafés, etc. ou l'on ne voit que de sale propos et des affaire malpropre, j'ai fini par prendre plaisir à toutes ces choses, ce qui a fait que j'ai devenu insoumis. Vers le mois de juin 1934 alors que j'étais occupé au charbonnage de M... comme manœuvres au fond de la mine, je travaillai 4 ou 5 jours par semaine. J'avais un ami que je sortais presque tous les jours, il vint un beau jour lorsque je rentré chez moi après ma journée terminée, mon ami était là discutant avec mon père, il fut saisi quand je lui ai dit que je travaillais, quand j'eus finit mon souper, il me demanda d'aller avec lui chez des parents, j'y consentis de suite, c'est alors que je fis connaissance de sa cousine et que je trouvai charmante. Enfin lorsqu'il y allais il ne manquait jamais de venir me chercher, car il savait où j'en était. Un beau jour comme il était de passage de ce côté il ne manquant pas d'y entré ainsi que moi-même, on vint à parler de bal, mais comme c'était mon affaire je ne manquer point de parler de ce que je savais danser et d'en parler avec plaisir.

Quelque jour avant le 8 novembre, j'avais proposer avec mon compagnon d'y aller danser afin de voir ce qui se passais et en même temps j'y allais pour la jeune fille. Comme il est célibataire et qu'il a de l'argent il fallait m'en en procurer, car je n'en avais [56] que peu pour moi. C'est ainsi que je suis arriver à aller tué une femme pour avoir de l'argent pour aller m'amuser et mener la vie comme un fou.

III. Enquête sociale concernant Frabert par l'assistante sociale attachée à la Prison.

HÉRÉDITÉ

La famille maternelle est socialement inférieure à la famille paternelle.

Père : 61 ans, BP, jadis o/mineur, pensionné depuis 6 ans, il est d'aspect apathique, la femme dirige visiblement le ménage. Il est connu comme un brave homme, parle peu, mais il est sympathique.

Mère : 47 ans, BP. s'est placée en service.

Grand-père P. + à 59 ans de « maladie des mineurs ».

Grand-mère P. + à 58 ans d'un refroidissement, elle présentait une grande usure.

Grand-père M. 80 ans, en vie. A fait de grands excès de boissons. Encourut 5 ans P. vers 1920 pour viol de sa fille légitime de 17 ans (il était veuf). Déchu de la puissance paternelle.

Grand-mère M. + à 48 ans (1917) colloquée à l'asile... après y avoir séjourné 1 an 1/2.

Arrière-Grand-père M. grand alcoolique.

Oncles et tantes P.

1) Z..., + à 58 ans de rhumatismes qui la gardèrent 5 ans au lit. Mariée. 2 enfants.

2) J..., 56 ans, bouclier prospère à P... Marié. 2 enfants.

3) E..., 50 ans, veuve pour la seconde fois, 2 enfants.

[57]

4) A..., + vers quarantaine. Elle s'était plainte de maux de tête continus depuis son mariage.

- 5) A.... 45 ans BP. o/houilleur. Séparé de sa femme et vivant en concubinage. 1 enfant.
- 6) V..., 48 ans, marié, 2 enfants ; ancien houilleur, invalide pensionné à la suite de l'asthme qu'il a contracté à la mine.

Oncles et tantes M.

- 1) L..., 40 ans, BP, bouilleur, divorcé, vit en concubinage à A.
- 2) G..., 38 ans, BP, veuf remarié, à A...
- 3) A..., 36 ans, concierge, séparé de sa femme, concubinage.
- 4) J..., + à 7 mois, pied bot congénital, chétif.
- 5) G..., 33 ans BP, mariée, 1 fille. À 17 ans, elle était la victime des attentats de son père.
- 6) M.... 31 ans, BP, conducteur d'auto, marié, 3 enfants.
- 7) L..., 26 ans, BP, mariée avec o/ébéniste ; habite à B... Étant jeune, elle fut placée à...

Sœurs.

- 1) G..., enfant naturelle légitimée, 26 ans. Marche à 2 ans 1/2, incontinence d'urine jusqu'à 11 ans, épousa T... en 1921, sans enfants. Elle a subi des interventions chirurgicales pour appendicite, ulcère d'estomac et enfin 2 interventions aux pieds (?). Depuis l'âge de 17 ans, présente des crises d'épilepsie très graves et de longue durée. [58] Les crises sont devenues moins fréquentes. Elle est peu intelligente, donne difficilement les renseignements qu'on lui demande. Elle a l'air hébété. Semble de mauvaise santé.
- 2) Enfant de 8 mois, mort-né.
- 3) R..., née à 8 mois, + à 12 jours « devenue toute bleue (?) ».

Passé médical.

3^{me} de 3 enfants. Toujours bien portant mais nerveux.

Dès 17 ans, excès de boisson.

Vie sociale.

L'entourage de ce détenu est quelconque. La famille maternelle est inférieure à la famille paternelle, notamment par des tares sociales qui furent signalées au chapitre de l'hérédité.

La mère a 15 ans de moins que son mari, mais elle est visiblement le chef de la famille. En se mariant, elle avait une enfant naturelle de 2 ans, que son mari légítima. De leur union naquirent encore 3 enfants dont le détenu seul survécut. Le père travailla jusque 55 ans dans la mine, il est pensionné depuis 1930, il fut toujours un bon travailleur et un honnête homme, tranquille et un peu apathique. Il est trop faible et sans autorité chez lui. La mère chérit Frabert particulièrement et lui donne raison en toutes circonstances et cela dès son jeune âge.

Elle travaille comme femme de charge dans plusieurs maisons, c'est pour cette raison qu'elle plaça l'enfant de 6 à 8 ans à... Je ne possède pas de renseignements sur cette période. Mais dès son jeune âge, il révéla un caractère difficile, capricieux, [59] récalcitrant et cruel, il était querelleur et enclin à la colère. Il est renvoyé de l'école libre de M... Dans ce village même, il fréquenta d'abord l'école officielle au hameau des T ... ; l'instituteur n'arriva pas à bout de lui et fit tout pour s'en débarrasser.

Enfin, sur recommandation du bourgmestre, la mère amena l'enfant chez M. L., instituteur en chef de l'école du Centre. Celui-ci, instruit sur la réputation de l'enfant, le domina par la force et les coups. Dans les autres écoles, Frabert s'était montré indiscipliné, paresseux, non seulement taquin, mais méchant et cruel et aussi voleur.

M. L. y alla de main forte ; à la première incartade en classe, Frabert est puni vertement ; « ce n'est qu'un avant-goût, un apéritif » dit l'instituteur qui lui promet une punition plus grave la prochaine fois. Frabert avait senti un maître en l'instituteur, et il fut mâté en classe.

Mais à la récréation, il distribuait des coups et des méchancetés au point que de grands gamins du 4^{me} degré vinrent pleurer chez l'instituteur. Ce dernier les autorisa à se liguier tous contre lui. Ici encore, il se soumit devant la force. Il respecta toutefois M. L. et aussi la discipline que celui-ci lui imposa.

Mais dehors, il resta le voleur, le mauvais sujet. A un match de football un monsieur ayant laissé tomber son portefeuille, Frabert posa les deux pieds dessus et au fur et à mesure en retira ce qu'il put. Un camarade s'aperçut du jeu et l'obligea à le rendre. En remettant le portefeuille, Frabert reçut des félicitations. À l'instituteur, il avoua dans la suite qu'il s'était vu obligé de restituer le portefeuille et qu'il n'avait pu en retirer que 70 frs...

Il posait sciemment un acte mauvais, et acceptait ensuite la punition encourue. L'instituteur l'a vu [60] retourner à son banc tout blême après la punition infligée, mais ne s'extériorisant pas.

Il manifestait peu de goût pour l'étude. Il possède une intelligence moyenne. Quelquefois il semblait avoir bon cœur et aurait tout donné aux autres.

À 14 ans, il travailla dans une verrerie et dès l'année suivante successivement dans divers charbonnages. Travailleur instable, donnant parfois satisfaction, d'autres fois n'allant pas à la besogne. Il est insoumis, rouspéteur et récalcitrant, de caractère difficile. Il est souvent renvoyé de son travail.

La mère dit qu'il lui remettait son salaire, et elle lui donnait de l'argent de poche. À 14 ans, il comparut devant le juge des enfants pour vol et recel de vélo, et il reçut une réprimande. L'année suivante, nouvelle comparution pour vol avec effraction (des bonbons, du sucre et des cigarettes chez un vieux qui vivait dans une roulotte au bord d'un bois). Il fut mis conditionnellement à la disposition du Gouvernement.

Le délégué de la Protection de l'Enfance, chargé de sa surveillance, le suit régulièrement, mais plutôt inefficacement ; Frabert est abandonné à lui-même. L'enfant vole, non seulement chez lui, mais aussi chez les autres ; les parents restituent pour étouffer le scandale. Au foyer, tous les tiroirs sont munis d'un crochet intérieur, comme j'ai pu m'en rendre compte. Dix-huit mois avant le crime, il vola à ses parents une somme de cent francs ; cette fois la mère porta plainte au délégué

du Juge des Enfants. Il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent, il était grand fumeur de cigarettes et très friand de bonbons, il fréquentait très assidûment les cinémas : trois et jusqu'à quatre fois par semaine ; il se rendit même à B... pour voir un film. Il passait aussi des soirées au bal. Toutefois on ne lui connaît pas de liaison avec une jeune fille. Il est profondément [61] immoral, d'ailleurs son milieu familial ne fut pas une sauvegarde pour lui, quand on songe qu'il partagea la chambre de ses parents jusqu'à ses 17 ans.

Il était vaniteux, se montrait difficile pour la toilette. Il mettait un soin particulier à avoir de belles mains. Avec les bons-primés des paquets de cigarettes St-Michel, il se choisit un nécessaire de manucure. Aussi, il n'a pas des mains de houilleur. Ce soin excessif de son extérieur attire l'attention.

Sa sœur se maria vers 1930 et resta près de ses parents durant les neuf mois qui suivirent son mariage. Frabert présumait qu'étant mariée, elle avait de l'argent en mains ; il la harcelait donc de ses demandes d'argent, la maltraitait, la frappa même un jour au point qu'elle dut s'aliter. Il usa de menaces au couteau : « Je vais te faire un mauvais quart d'heure ». Le beau-frère intervint trop énergiquement au gré des parents, à propos de la mauvaise conduite du détenu. Au bout de 9 mois, le jeune ménage alla s'installer ailleurs.

Au village on n'ignore pas les scènes fréquentes qui se passèrent dans la suite chez les Frabert, notamment entre la mère et le gendre, toujours à propos du détenu. Ce même beau-frère a parlé dans un sens défavorable au cours de l'instruction et les parents lui en gardent rancune.

La mère travaillait depuis 15 ans chez la victime, Mme B., et la considérait comme une amie de la famille, « comme une sœur », dit-elle, un peu familièrement.

On relève trois étapes très distinctes dans l'exécution du crime :

- 1) Le 7 décembre 1934, première tentative ; il fut reconnu par deux jeunes filles aux abords de la demeure de B. et n'insista pas. A son arrestation, [62] il adressa des menaces à ces jeunes filles, et on le croit capable de les exécuter s'il en a l'occasion.

- 2) Le lendemain, vers 6 h. du soir ; il se présenta chez B. en reconnaissance des lieux. Il prit une tasse de café avec sa future victime, la quitta vers 19 h. pour aller au cinéma. En parlant du crime, il dit que ce jour « il n'avait pas le temps pour cela ».
- 3) Enfin, dans la soirée du vendredi 10 décembre 1934, il commit le crime froidement calculé... et il en raconte cyniquement et volontiers les détails.

Avec le produit du vol (quelque 200 frs) il acheta une chemise, une ceinture, un porte-monnaie. Il rentra chez lui, se rendit à son travail, alla au bal, etc... sous des dehors parfaitement calmes, et cela jusqu'à son arrestation, qui eut lieu le 13 suivant.

Relations de famille.

La mère dit qu'elle ne peut pardonner ce crime, mais en réalité Frabert n'a jamais demandé pardon à ses parents. Ceux-ci ont quitté C... et occupent deux chambres au 2^{me} étage d'une maison sise à 1... La mère est en service chez la propriétaire de la maison. Le père est pensionné et ne travaille plus.

La mère qui a tant gâté son fils dans le passé, ne veut le voir ni correspondre avec lui parce que cela renouvellerait trop sa peine, dit-elle. Mais je vois bien qu'elle souffre moralement et, à en juger par ses questions timides, mais pressantes, elle est préoccupée de son sort.

Je ne puis obtenir d'elle la promesse qu'elle lui écrive, mais elle est visiblement émue ; en tous cas, le père écrira et ira voir son fils prochainement, afin de reprendre ses vêtements. La mère ne s'y [63] oppose nullement, elle a rangé soigneusement tous les objets personnels de son fils.

Quant à la sœur, le détenu ne désire pas reprendre les relations avec elle ni avec son beau-frère. Ce dernier étant absent lors de ma visite, j'ignore ses sentiments, mais j'ai des raisons de croire qu'ils ne sont pas favorables au détenu.

La sœur me dit qu'elle pense beaucoup à son frère et qu'elle l'aime malgré tout.

IV. Observation du détenu au début de sa détention à la Prison.

a) Renseignements généraux.

Age au moment de la présente enquête : 20 ans.

Age au premier délit avoué : 8 ou 9 ans.

Age au moment du dernier délit : 19 ans 1/2.

Tares sociales du côté maternel (alcoolisme, concubinage).

Nerveux, excès de boisson dès 17 ans. Fumait beaucoup.

Dos voûté, teint pâle, figure maigre.

A toujours été gâté par la mère, le père n'ayant rien à dire.

On le traite de bossu ; il ne l'est pas, mais il se tient courbé. Ses camarades connaissent son caractère peureux. On voit en lui un gamin mal élevé et grossier.

Niveau intellectuel aux tests de jugement : 11 ans.

[64]

b) Émotivité.

Éclats de rire ; attitude puérile ; raconte son crime dans tous les détails sans émotion ; rit parfois des circonstances les plus dramatiques.

Dit qu'il était timide et peureux.

Paraît parfois anxieux.

Les mouvements sont gauches et désordonnés ; il tremble nerveusement de tout son corps.

Il est totalement indifférent à la joie et à la souffrance des autres.

Peur de l'orage : la nuit, il se cache sous les couvertures ; le jour, il s'enfuit et se cache.

Il pleurait facilement au cinéma et aussi quand on le frappait.

Il n'osait regarder personne dans les yeux, il avait l'impression que cela faisait mal.

Pendant que je lui parle, il se prend la tête entre les mains disant qu'il a des bourdonnements d'oreille et qu'il devient tout drôle.

c) Affectivité.

L'accrochage affectif ne se fait pas en conversation, par indifférence totale du condamné.

Il n'est pas capable de fusion affective ; il est insensible à l'amour qu'on pourrait avoir eu pour lui ; il n'éprouve rien au sujet du chagrin qu'il a causé à ses parents. Il ne comprend pas pourquoi sa mère qui a toujours été si bonne pour lui ne veut pas lui écrire maintenant.

Ici, en prison, il est indifférent et passif, il se conduira bien, dit-il, parce qu'ici il n'y a rien d'autre à faire, on l'y forcerait quand même. Il ne semble avoir jamais éprouvé un besoin d'affection humaine. Il ne s'est jamais donné à aucune communauté [65] humaine, depuis son enfance il s'est montré hostile à toute réduction, insensible à toute affection, indifférent à l'entourage il s'amusait à faire souffrir les plus faibles que lui et il maltraitait les animaux. Il n'avait pas d'ami, ne parlait pas à table et très peu au dehors ; quand il dansait, il ne disait jamais rien à sa partenaire, il ne parvenait pas à entretenir des relations avec une jeune fille, elles l'abandonnaient après deux ou trois rendez-vous, il sentait en cela son infériorité vis-à-vis de camarades plus entreprenants que lui, il en cherchait l'explication dans une éruption qu'il avait à la figure et dont on lui disait que c'était laid ; parfois aussi on lui disait qu'il était bossu, ce qui le peinait beaucoup (il en fait l'aveu en rougissant). Par contre, il était toujours bien habillé, il était fier et propre : linge, cravate, casquette, costume devaient être bien soignés, mais il n'aimait pas les demoiselles bien habillées qui, par leur belle allure, avaient une certaine supériorité sur lui ; timide, il éprouvait le besoin de se donner une supériorité artificielle et extérieure en compensation d'un sentiment d'infériorité très marqué ; manquant d'éducation, il compensait sa timidité par la brutalité ; pour éviter l'affront

d'un refus, il invitait à danser, de loin, sans parler, par un signe de la tête ou un clin d'œil.

Au travail, il était paresseux et instable, il avoue qu'il travaillait mal et qu'il changeait souvent de poste. L'argent qu'il recevait de ses parents, il le dépensait à s'amuser, boire et danser et à fréquenter le cinéma. Il est sensible à tout ce qui le touche directement, mais il n'est pas sensible aux autres et le jugement de la communauté humaine ne l'intéresse que faiblement. Il n'y a pas trace de fusion dans ce cas, le condamné est incapable de sacrifice et la [66] beauté morale n'a pratiquement aucun sens pour lui.

Il essaie puérilement de se rendre intéressant. Il n'a aucune préoccupation au sujet du problème de la vie et il a abandonné toute pratique religieuse par simple indifférence.

Au point de vue sexuel, il n'a pas dépassé le stade autoérotique, prisonnier de l'onanisme il est devenu occasionnellement homosexuel ; mais il était préoccupé d'avoir des relations sexuelles avec une femme, il avait espéré que sa victime, âgée de 62 ans, lui aurait fait des propositions. Il aurait essayé d'avoir des relations sexuelles avec sa tante qui dormait dans le même lit ; il regrette maintenant de ne pas avoir profité de l'occasion que sa sœur lui aurait offerte, dit-il, mais il était trop jeune alors, il n'avait que onze ou douze ans et n'osait pas ; il s'excitait même à la vue de sa mère. Quand, à la vue d'une femme, il s'était excité mais n'avait pas osé faire des propositions, il recherchait la solitude et se masturbait avec frénésie. Il s'imagine que d'avoir des rapports avec une femme ça le changerait beaucoup et c'est la première chose qu'il se cherchera lorsqu'il sera libéré. S'il n'avait pas eu peur d'être surpris sur le lieu du crime il aurait bien abusé de sa victime mais il avait trop peur d'être surpris ; il a fouillé fiévreusement les tiroirs pour trouver l'argent et il est rentré chez lui pâle et fiévreux, il a jeté ses gants au feu et ce n'est qu'après avoir bu une tasse de café qu'il s'est calmé sans s'inquiéter de la victime.

Au point de vue de son comportement social, il a vécu en réaction à un sentiment d'infériorité sociale sentie comme telle. Il avait l'impression de ne pas être comme un autre, ses camarades étaient plus entreprenants que lui. Il vivait comme un enfant [67] sous la dépendance affective de ses parents et ne savait pas se libérer. Il était jaloux de sa sœur et de son beau-frère, les scènes étaient fréquentes et le jeu-

ne ménage a dû quitter l'habitation des parents après neuf mois de mariage.

Il est dépourvu de normes morales et il est incapable de prendre une responsabilité vis-à-vis de lui-même, livré à ses tendances primitives et son impulsivité sexuelle, incapable aussi de participer à la vie affective des autres.

d) Raisonnement.

L'accrochage intellectuel est difficile et limité, le raisonnement banal indifférent du condamné est inférieur à celui des gens de sa condition et de son âge, il ne cause quasi pas et répond péniblement aux questions qu'on lui pose. Il s'embrouille dans ses explications, n'achève pas ses phrases, le langage est monotone et morcelé, le regard vague et fuyant. Son jugement abstrait dans le domaine moral est inférieur à ce qu'on pourrait attendre de son niveau intellectuel.

L'égocentrisme de sa pensée est absolu, il n'y a aucun effort de compréhension des autres, cela ne l'effleure même pas, dirait-on. Il me promet d'écrire à ses parents pour leur demander pardon du chagrin qu'il leur a causé et du déshonneur qu'il a jeté sur la famille ; il écrit effectivement mais uniquement pour leur dire qu'il s'étonne de ne pas recevoir de leurs nouvelles, qu'il se conduit pourtant bien en prison et qu'il sera un autre homme quand il sortira d'ici. Il tient copie dans un carnet de toutes les lettres qu'il expédie, s'excuse d'avoir mal écrit parce qu'il est trop nerveux et veut aller trop vite.

Il explique tout son comportement social et le [68] crime même comme réaction du sentiment qu'il avait d'être différent des autres et inférieur, il se sentait plus faible ; c'est pourquoi il était beaucoup plus violent quand il se battait.

Il raconte avec une certaine fierté comment il volait des bonbons à l'âge de huit ou neuf ans, puis des cigarettes, puis en vient à ses histoires de mœurs. Sa notion de la justice est rudimentaire : le mal doit être puni. Sa notion pratique est faite de ressentiment pur. Il a eu des disputes avec son beau-frère, s'il devait accompagner maintenant ses parents à la visite il refuserait de les voir à moins qu'il ne s'en aille et quand il rentrera chez lui son beau-frère ne pourra pas y mettre les

pieds quand il sera à la maison. Sa notion d'honneur est vague et superficielle, mais il est vaniteux, aime poser à l'homme redoutable, batailleur, tenace, n'avant pas peur de plus fort que lui ; en réalité, il était cruel vis-à-vis de plus faibles que lui. Il est peureux et faible, mais il a conservé une forme infantile de vantardise et de vanité.

e) Arriération affective.

Il y a arriération affective certainement, peut-être régression. Survivance de formes affectives infantiles ; il se rend compte de son infériorité et toute sa conduite sociale semble avoir été une réaction à un sentiment réel d'infériorité. L'entourage s'en est rendu compte, les jeunes filles de sa condition sociale se détournaient de lui, il n'avait pas de camarade. Cette situation s'aggravait avec l'âge et le crime semble avoir été une tentative de libération.

[69]

f) Le crime.

La rapidité avec laquelle il s'est décidé à commettre un assassinat démontre qu'il n'existe pas pour lui de différence entre un acte grave et un acte banal.

L'idée de se procurer de l'argent en commettant un vol important lui était venue le mercredi, dit-il, la victime avait été choisie immédiatement : une femme de soixante-deux ans chez laquelle il allait assez souvent, qui était très gentille pour lui et qui habitait seule ; il savait qu'elle avait beaucoup d'argent. Il s'est rendu le jour même chez elle pour voir comment il pourrait faire le coup, décidé à le réaliser immédiatement si l'occasion était favorable. Il est retourné le vendredi soir à six heures et demie, a demandé de l'argent à la femme et comme elle le refusait, l'a assommée à coups de poing la refoulant à l'intérieur de la maison. Comme elle criait au secours, il lui a fourré un torchon dans la bouche en lui poussant les deux pouces dans les yeux. Pour qu'elle ne puisse pas arracher le torchon, il lui a lié un essuie-main autour du cou et, comme elle bougeait encore, il lui a lié les mains sur

le dos. Puis, fiévreusement il a fouillé les tiroirs et ne trouvant que la somme minime de 240 frs, il s'est sauvé, pris de peur. Rentré chez lui, il a immédiatement brûlé ses gants, pris une tasse de café et est reparti. Ce n'est que dans la rue qu'il s'est calmé, espérant qu'on ne saurait jamais rien.

Jusqu'à l'arrestation, il s'est amusé, s'achetant du produit du vol, de menus objets, entre autres une chemise de 60 frs, allant au dancing et n'éprouvant aucun regret. Il a révélé dans cette attitude son insensibilité totale, nue méchanceté animale, nu puérilisme [70] marqué. À l'instruction encore il a fait preuve de vantardise.

Actuellement, il demeure parfaitement indifférent au crime qu'il a commis et fait des projets d'avenir puérils ne tenant aucun compte de sa situation réelle.

Résumé des observations.

- Par quoi se distingue-t-il d'un honnête homme moyen ?

Par une arriération affective très marquée quoiqu'il soit doué de facultés intellectuelles assez normales, il est puéril, mythomane, vantard, vaniteux.

- Que faut-il penser au point de vue devenir ?

S'il y avait uniquement retard d'évolution avec l'âge une certaine amélioration pourrait se faire, mais il est à craindre qu'il y ait régression.

- Crainte d'évolution pathologique ?

Schizoïde infantile, froid, impotent, incapable de réaliser sa personnalité, voué à une évolution morbide.

- Incidents principaux à envisager comme possibles ?

Il est probable qu'il ne supportera pas la vie en prison et que des conflits avec l'entourage surviendront.

- Attitude pratique à adopter envers lui ?

Ce condamné est très jeune, il faut le traiter avec l'espoir d'une évolution favorable, tenir compte de son arriération affective et de l'éducation fruste qu'il a reçue.

Il s'agit ici d'un tempérament pathologique schizoïde, le détenu a eu le sentiment de son infériorité. Il faudrait pouvoir lui donner confiance et lui faire comprendre qu'il est semblable aux autres, tâcher [71] de lui créer une vision exacte du monde et de la possibilité qu'il y a pour lui de s'y adapter comme les autres. Si c'est possible, il serait intéressant de l'initier à l'apprentissage d'un métier, tel que menuisier, cela lui ferait acquérir davantage le sentiment qu'il est l'égal des autres.

Comme il y a crainte d'évolution pathologique, il y aurait lieu de réétudier ce cas dans quelques années.

Telle est l'histoire de Frabert. La lecture de cette observation reproduite à peu près textuellement nous montre une personnalité redoutable. En prison, il s'est rapidement fait considérer comme un « fou ». On n'a pu le laisser à l'atelier, comme on l'avait finalement proposé, pour vaincre son penchant de plus en plus marqué à la solitude et sa misanthropie croissante. Car il y troublait l'ordre, provoquait des conflits sans fin, se montrait dangereusement agaçant. Mais en cellule, il travaille bien. On l'a placé à un travail stéréotypé, à la fabrication des cannes à pêche. Il est fier d'être considéré comme celui qui a le meilleur rendement et, par là, il dénote une certaine vie morale. Mais, à vrai dire, il ne s'agit que d'une ébauche. Son comportement verbal est toujours aussi cynique et malgré les efforts qu'il a accomplis pour arriver à parler décemment de son crime, il ne peut en entretenir quel-

qu'un pendant quelques instants sans laisser reparaître la cécité affective qui le caractérise depuis si longtemps.

Son cas soulève celui des tueurs de vieilles personnes amies, pour les voler. Il s'agit presque toujours d'individus assez jeunes, présentant des tares morales et affectives graves, les apparentant à ce que Kretschmer appelle les schizoïdes froids et qui, ayant un certain besoin d'argent, généralement pour [72] s'amuser, choisissent le moyen le plus simple et le moins dangereux, croient-ils. Ils ne parviennent pas, après des années, à sentir ce qu'a d'inhumain, ce meurtre d'une vieille personne amie et regrettent leur acte comme une bêtise. La plupart du temps, du reste, le crime est une boucherie, car ils s'imaginent qu'une vieille personne est facile à tuer et se trouvent tout surpris de la résistance qu'ils rencontrent. Le manque de courage dont ils ont fait preuve en choisissant leur victime, les suit dans l'exécution de l'acte. Ils mettent beaucoup plus de temps pour enlever la vie à leur victime et font beaucoup plus de bruit qu'ils ne l'ont prévu et, dans ces conditions-là, ils n'ont plus l'acharnement de poursuivre leur dessein ; ils furetent un peu, çà et là, prennent peur, et, dans le plus grand nombre de cas, se sauvent sans avoir trouvé le magot convoité, emportant un peu de monnaie. Ils n'arrivent même pas à tirer de leur crime l'avantage escompté.

Ces criminels me paraissent être les plus typiques dans leur genre ; ils réunissent, autour du petit groupe qu'ils forment dans la prison, toutes les tares et toutes les lacunes. Un bon nombre deviennent fous, sont colloqués comme éléments précoces.

On a pu voir, au cours de cette observation que nous ne nous efforçons pas de cataloguer le détenu, de le ranger dans une typologie ou l'autre. Nous faisons une observation aussi complète que possible et le lecteur éventuel peut, s'il le veut, ranger l'individu dans une de ces catégories habituelles. Ces catégories passent de mode, mais l'observation, elle, peut continuer à servir.

Il est vraisemblable qu'un lecteur quelque peu au [73] courant des théories criminologiques et notamment des idées de Lombroso prendrait Frabert pour un criminel-né. Nous ne savons pas s'il existe des criminels-nés, mais nous savons qu'on trouve un certain nombre de gens, même non-criminels, qui répondent à cette description : insensibilité, égoïsme, incapacité d'éprouver un sentiment d'amour ou d'af-

fection réelle, ce qui les rend étrangers dans le milieu, ininfluçables, dangereux, indifférents à toute morale et inamendables. Si l'on se borne à prendre d'eux un instantané psychologique, on peut dire que ce sont des criminels-nés. Mais, en fait, ce terme ne recouvre qu'une abstraction. Ce criminel-né, c'est en réalité un individu héréditairement taré, né, avec des lacunes importantes ; c'est un enfant qui fut pris au forceps et subit dès sa naissance un traumatisme grave ; c'est un enfant qui fit, dès avant la naissance, ou dès les premières années une encéphalite qui mit hors d'usage une partie de son cerveau ; c'est un enfant qui subit une méningite, qui présenta une période de chorée, qui souffrit de convulsions graves. Ce criminel-né, ce peut fort bien être quelqu'un qui fut parfaitement normal et moralement sain jusqu'au moment où il fit son atteinte d'encéphalite léthargique, quelques années avant, jusqu'au moment où il fit une poussée de schizophrénie, jusqu'au moment où il présenta ses premières crises d'épilepsie. Chaque fois, il s'agit d'un diagnostic à poser ; il s'agit de trouver la cause qui a déterminé cette déchéance morale, cette altération de la personnalité. Parce que cet homme est lucide et sait ce qu'il fait, ou imagine qu'il pourrait être autre qu'il n'est ; qu'il pourrait, s'il le voulait, redevenir comme avant. Quelque chose est intervenu qui a modifié toutes ses structures affectives et [74] morales et, même si sa faculté de raisonner est restée intacte, l'homme a perdu une partie de son humanité. Et précisément, l'encéphalite léthargique, qui a sévi chez nous dans les années qui suivirent la guerre 1914-1918, réalisa expérimentalement sous nos yeux, comme séquelles de la maladie, la transformation totale de la personnalité morale, dans le sens péjoratif et pervers, tout en respectant relativement l'intelligence. Cette transformation fait aujourd'hui partie du bagage scientifique de tout médecin, mais la loi l'ignore toujours.

L'observation qu'on vient de lire n'offre rien de bien particulier. Elle représente un effort vers la connaissance du sujet, mais un effort qui tend plutôt à mettre l'administration pénitentiaire en possession d'un document utilisable concernant le détenu qu'à approfondir le problème criminel lui-même. Il paraît certain que si, avant de condamner quelqu'un, le magistrat pouvait avoir en main une observation comme celle qu'on vient de lire, il pourrait agir en meilleure connaissance de cause. Il pourrait s'efforcer d'adapter davantage la mesure à prendre à

la personnalité même du condamné et serait à même, éventuellement, de prendre à peu près chaque fois une mesure intelligente. Nous disons : éventuellement. On ne peut en effet caresser l'espoir de voir jamais la justice agir d'une manière vraiment appropriée, parce qu'il y a lieu pour elle de tenir compte de trop de facteurs et notamment du facteur intimidation sociale, qui est un facteur en soi non susceptible de progrès. Si bien que, dans les meilleures conditions, c'est-à-dire en admettant que le magistrat dispose d'une observation convenable concernant un cas et qu'il soit à même d'en tirer tout l'enseignement, il se trouvera [75] coincé d'une manière pénible entre ce qu'il verra être son devoir et ce qui lui est imposé par les circonstances. En réalité, si les problèmes criminels sont susceptibles d'être étudiés d'une manière relativement scientifique, ils ne peuvent en aucun cas mener à une solution scientifiquement soutenable. La solution scientifique serait, dans certains cas assez rares, de guérir ; dans d'autres cas, elle eut été de prévenir ; elle ne pourrait être, dans aucun cas, de punir et c'est ce qu'on fait habituellement. Lorsque, comme on l'a fait dans notre pays, on vote une loi basée sur des considérations scientifiques, comme la loi de Défense sociale de 1930, on se hâte de lui donner une forme punitive et nos amis hollandais, en faisant à leur tour une décoction de Défense Sociale estiment *inimaginable* qu'elle pût être appliquée à un irresponsable sans l'avoir tout de même puni au préalable, ne fût-ce que quelques mois. On imagine rêver lorsqu'on lit cette littérature hybride à prétentions scientifiques, alors qu'elle ne fait qu'habiller ou mieux travestir en formes « modernes » de véritables conceptions de primitifs.

Disons-le nettement : la répression ne saurait prétendre à être scientifique, précisément parce qu'elle constitue, en elle-même, un acte de défense sauvage et absurde, antiscientifique au plus haut point. Les avis les plus sages, et les justifications les plus subtiles ne changeront rien à la réalité : la *criminologie s'occupe scientifiquement de problèmes qui ne sont pas susceptibles d'être conçus scientifiquement par l'organisme auquel la société a délégué ses pouvoirs*.

On me dira que tout contredit une telle affirmation et que la répression se modernise. Il est fort facile de répondre. La *répression se modernise dans la mesure où la société s'en désintéresse*, dans la mesure, précisément [76] ou cette répression n'a plus rien de social. La société se préoccupe encore de certains assassins. Elle a cessé de se préoccu-

per des voleurs, des escrocs, des attentats à la pudeur, sauf des crimes sadiques, etc. La société abandonne à la justice et à la rééducation tous ces individus qui ne l'intéressent pas. Aussi des systèmes comme la « probation » jouissent-ils d'une immunité à peu près totale, vis-à-vis des critiques de l'homme de la rue qui se borne à sourire. Il trouve cela ridicule car il connaît des dizaines de voleurs qui ne sont pas repérés et qui s'améliorent aussi ; il ne croit pas en l'honnêteté de l'État, et se sait rançonné régulièrement lui-même, par des pouvoirs organisés. Il sourit et s'amuse, le brave citoyen. Jadis un père de famille qui abusait de ses enfants était, condamné à dix ou vingt ans de prison ; aujourd'hui, il encourt quelques années. Je ne dis pas que l'une des deux punitions est moins juste que l'autre ; je dis simplement que les longues peines étaient inutiles, et par conséquent criminelle, si les petites suffisaient. Mais si les petites peines ne suffisent pas et que les pouvoirs publics sont quand même forcés de les appliquer telles quelles, alors c'est une sinistre farce qu'on accepte encore par habitude, mais qu'aucun homme raisonnable ne saurait prendre au sérieux.

De toutes façons, avec tous ces individus dont la société se désintéresse parce qu'elle se désintéresse du problème moral lié à cette forme de criminalité, l'administration pénitentiaire et la justice font ce qu'elles veulent ; au contraire, si « on estime qu'il faut punir ces êtres, qu'au moins, ils soient bien traités », raisonnent les gens. Et l'on peut fort bien prévoir une ère de modernisation totale de la répression criminelle : l'ère *de l'indifférence du public*. À ce [77] moment-là, la répression pourra être aussi scientifique qu'il le faudra ; il n'y aura qu'un inconvénient à ce système, c'est qu'il sera d'une pure Défense. Tout cela est un peu cruel et un peu décevant ; mais à quoi bon se faire des illusions ? Dans un pays comme le nôtre qui se croyait parvenu à un âge de répression scientifique, nous avons vit à quoi ont pu descendre les tribunaux militaires, avec l'assentiment du public ou même sous la pression de l'opinion publique, qu'on baptisait, pour la circonstance, dit nom de « morale saine » ou de la « partie saine de l'opinion publique ».

Il ne vaudrait donc pas la peine de continuer à s'occuper de ces choses si on n'espérait pas l'ère de l'indifférence du public. Et c'est en vue de cette période que le lecteur pourrait trouver un intérêt à ce qui suit.

En effet, le problème de l'observation, ne représente qu'un aspect des choses. Il y a celui des motifs profonds de la criminalité, celui de la liaison subconsciente de l'activité criminelle avec un des instincts puissants de l'homme. Et cet instinct, alors non reconnu par le sujet, le tyrannise, le subjugue, l'amène à subordonner toute sa vie à une sorte de jeu étrange, une certaine forme de criminalité. Poser ce problème est une des choses les plus difficiles qui soient. C'est ce qu'on s'efforcera de faire dans les chapitres suivants.

De toute manière si l'on peut facilement ébahir un visiteur intelligent en lui présentant une « observation » on ne saurait se dissimuler qu'il ne s'agit que d'une observation psychologique, et que la compréhension « *biologique* » de l'acte en est totalement, ou presque totalement absente. C'est elle seule, pourtant, qui peut nous apprendre quelque [78] chose et nous faire entrevoir quelque progrès. Mais c'est là la besogne de l'avenir. Si, actuellement, on possédait déjà une observation psychologique bien faite, la situation devrait être considérée comme favorable.

[79]

ÂMES CRIMINELLES

Chapitre III

Criminalité par libération de tendances inconscientes

[Retour à la table des matières](#)

Nous ne pouvons songer à envisager ici tous les problèmes liés à la question de la criminalité par libération de tendances inconscientes. On sait que pour Freud un grand nombre d'accidents qui surviennent à des personnes ou à des objets et qui portent tous les caractères externes de l'accident involontaire, de la distraction, de la méprise, de l'erreur ou de la maladresse, sont en réalité des actes manqués. Vous perdez aujourd'hui la bague d'un fiancé qui a cessé de vous plaire et demain, par un surcroît de malchance, vous brisez le beau cristal que vous avait offert votre future belle-mère ; en réalité, dit le psychanalyste, vous posez, involontairement, un acte agressif contre un personnage désormais encombrant.

De telles choses sont, en fait, évidentes et sont couramment utilisées par les littérateurs. On en trouvera un bel exemple dans le dénouement du *Désert de Gobi* de Pierre Benoit.

Nous renvoyons le lecteur à la *Psychopathologie de la Vie quotidienne* de Freud ou à son *Introduction à la psychanalyse*. L'Alcool venant troubler les inhibitions et venant lever, artificiellement, les [80] défenses, sera par définition, (tenu) pour libérateur de criminalité latente et, en fait, c'est un jeu que de montrer le rôle de l'alcool dans la genèse de bien des actes délictueux. Nous ne donnerons pas de crimes d'alcoolique proprement dit. Mais dans un premier cas nous donnerons une observation du Dr Jean Delay montrant comment, *un* toxique libère les tendances inconscientes. Dans un second cas, nous montrerons comment, chez un malade, l'alcool a rendu possible un meurtre engendré par la personnalité tout entière du coupable. Dans un troisième cas, nous montrerons comment un acte manqué, mais qui réalise une intention subconsciente, peut engendrer un remords comparable à celui qu'eut engendré l'exécution réelle de l'acte. Dans un quatrième, nous mettrons en évidence, comment un crime mélancolique peut réaliser des tendances profondes de la malade.

Oedipe.

LES MÉSAVENTURES D'UN HACHISCHIN

« M. Sylvestre de Sacv a démontré, en s'appuyant sur différents textes arabes, que le mot *assassin* était la corruption du mot *hachischin* et qu'il avait été donné aux ismaéliens parce qu'ils faisaient usage d'une liqueur enivrante appelée *hachisch*. »

(MOREAU DE TOURS : *Du hachisch et de l'aliénation mentale* [Masson], Paris, 1845, 11.)

I

Louis Le G... est un garçon de 20 ans qui vit seul à Paris. Il y a quelques années, sa mère s'étant remariée, Louis qui ne s'entendait pas avec son [81] beau-père quitta la maison. Sans ressources, il vécut à Paris d'expédients, dans une condition misérable, mais il y a quelques mois il découvrit un commerce fructueux : il se mit à revendre des harengs, clandestinement, dans les couloirs du Métropolitain, ce qui lui rapporta en moyenne - signe des temps - la somme coquette de quinze cents francs par jour. Il en profita pour s'initier à divers plaisirs. Un soir, au restaurant, des amis de rencontre lui proposèrent des cigarettes extraordinaires, faites avec une herbe magique. Louis les acheta et rentré dans sa chambre d'hôtel, boulevard Ornano, se coucha et commença à fumer une, puis deux, trois, quatre, cinq cigarettes. Il était dix heures du soir. Au bout d'un moment, il se sentit envahi par une profonde béatitude.

Le lendemain 18 avril, à 13 h. 10. Louis Le G... se présentait au commissariat de police du « arrondissement, dans un état d'agitation

extrême : « Arrêtez-moi, je suis un assassin, je viens de tuer mon beau-père. » Il fut immédiatement arrêté ³.

*

* *

Que s'était-il donc passé entre l'euphorie des premières cigarettes et l'entrée tumultueuse au commissariat ?

Tout d'abord Louis avait ressenti un état extraordinaire de béatitude. Il s'était cru transporté en paradis, mais ce paradis était celui de Mahomet. Assis sur un divan, il était entouré de jeunes femmes, peu vêtues et familières. Il n'éprouvait nul besoin d'en user comme un garçon de son âge ; à les contempler, [82] à les écouter - car certaines chantaient - il découvrait un plaisir platonique jusqu'alors inconnu. Les musiques, les parfums composaient une si heureuse alliance, qu'il s'entendait rire de bonheur. De nouvelles et non moins belles créatures défilèrent qui portaient sur des plats d'argent des mets somptueux et rares, l'une d'elles en particulier passait et repassait sans cesse, tenant à bout de bras une corbeille d'énormes raisins rouges. Puis les musiques se turent, ses compagnes s'évanouirent et Louis se retrouva dans sa chambre solitaire, agité et désorienté.

Il s'habilla et sortit. Longuement il déambula dans un Paris nocturne, silencieux et désert. Au coût d'une rue, une prostituée l'entraîna dans une maison de passe : Louis se rappelle seulement la couleur du papier de la chambre, la difficulté qu'il éprouva pour la première fois de sa vie à réaliser ses désirs et le temps infini que dura cette brève rencontre qui, d'après le prix modique qu'il eut à payer en sortant, n'avait dû pourtant retenir sur l'horloge qu'un peu de temps compté. Dehors, il se sentit affreusement las, ses jambes ne le portaient plus et ne pouvant regagner son domicile, il s'arrêta en route, dans un hôtel de la rue Saint-Denis. Une enquête policière démontra en effet qu'il y était entré vers 1 heure du matin, avait rempli sa fiche, pavé d'avance le prix de la nuit et occupé la chambre n° 19.

³ Repris textuellement à Jean Delay, Presse Médicale, Décembre 1944.

C'est alors que le drame commence. De nouveau Louis est sorti. Une force impérieuse le guide : il n'agit plus, il est agi. Il traverse quartier après quartier, allant toujours droit devant lui, au long de rues interminables, sans ralentir le pas, sans plus sentir de fatigue. Il va et tout à coup, dans l'aube livide du petit jour, il se trouve en face de la maison qu'occupent sa mère et son beau-père, dans la [83] banlieue parisienne. Fait remarquable, toutes les portes en sont ouvertes. Louis monte l'escalier, arrive au premier étage. Il entend un pas trainant... C'est son beau-père qui a déjà revêtu son « bleu » de travail. Louis se tapit dans un coin d'ombre, se ramasse, bondit et, sautant sur l'homme par derrière, le fait tomber à terre. Puis, avec une rage forcenée, il serre entre ses mains le cou de sa victime et ne s'arrête que lorsqu'elle agonise. Louis repousse le cadavre dans une chambre « dont la porte est ouverte » et la ferme à clef. Il descend l'escalier, jette la clef n'importe où, et court, court sans savoir où il va.

Quelques heures plus tard, il se retrouve assis tout habillé sur le lit de la chambre n° 19 de l'hôtel de la rue Saint-Denis. Le désordre de ses vêtements, la poussière de ses chaussures témoignent de sa randonnée nocturne. Il revit tous les détails de la scène de l'assassinat avec une hallucinante précision. Affolé, il va se constituer prisonnier. À 13 h. 10, il fait sa déposition au commissariat.

*

*

*

Devant la précision des détails donnés par le jeune assassin, le commissaire ordonna une enquête immédiate. La police se rendit sur les lieux du crime non sans avoir réquisitionné un serrurier. Mais les services de celui-ci devaient se révéler inutiles : le beau-père de Louis, en parfaite santé, était dans sa salle à manger en train de finir paisiblement son déjeuner ; très étonné de ce qu'on lui apprit, il déclara n'avoir pas revu son beau-fils depuis plusieurs années.

À 18 heures on procéda au poste à un nouvel interrogatoire de Louis qui s'était endormi d'un [84] sommeil pesant. Le rapport de police note une énorme *dilatation pupillaire*. La nuit du 17 au 18 Avril fut marquée pour les Parisiens par un bombardement violent. Louis

déclara n'avoir rien entendu, ni sirènes ni bombes. Ce fait joint à la fausse déclaration partirent suffisants pour motiver soit envoi à l'Infirmierie spéciale d'où il fut interné à la Clinique psychiatrique de Sainte-Anne.

1° *Le diagnostic du syndrome* ne présente pas de difficultés. Louis a vécu une nuit *d'onirisme*. On peut la reconstituer en trois phases : la première se situe boulevard Ornano, elle est caractérisée par les visions béatifiques, la seconde par l'automatisme ambulatoire qui mène le jeune homme de son domicile à la rue Saint-Denis, la troisième se passe dans la chambre n° 19 de l'hôtel de la rue Saint-Denis, elle est centrée sur le thème de l'assassinat.

Ces différentes phases répondent à divers degrés de *dissolution de la conscience*. Comme dans tout état second, on peut distinguer ici deux aspects : l'un négatif correspond à la *dissolution* des synthèses mentales qui assurent l'adaptation au réel, l'orientation temporo-spatiale, les activités volontaires, l'autre positif traduit la *libération* d'automatismes imaginatifs et d'automatismes moteurs. La comparaison s'impose avec le sommeil et le rêve, le sommeil ou la confusion représentant l'aspect négatif d'une dissolution, dont le rêve ou l'onirisme représentent l'aspect positif.

Différents degrés *d'amnésie* répondent aux différents degrés de dissolution. Comme il n'y a pas eu dissolution totale mais oscillations dans l'échelle des [85] niveaux de conscience, l'amnésie de Louis n'est pas lacunaire, découpant à l'emporte-pièce une tranche du passé, mais *parcellaire*, grignotant la trame du passé sur un mode pointilliste, sans qu'on puisse d'ailleurs distinguer le détail vécu du détail rêvé. Louis a vu en réalité la couleur du papier de la chambre de passe, il n'a vu que dans son imagination les portes de la maison familiale grandes ouvertes - admirable trait onirique - mais imaginations et souvenirs ont pour lui le même coefficient de réalité. Et c'est ce qui explique

l'auto-dénonciation d'assassinat qui présente un intérêt *médico-légal* sur lequel nous avons insisté ailleurs ⁴.

2° *Le diagnostic étiologique* est également facile, car l'analyse des cigarettes a montré qu'elles contenaient du *hachisch* ou chanvre indien dont les propriétés enivrantes sont connues depuis l'antiquité.

La première étude clinique est due à Moreau de Tours qui publia en 1845 le *Hachisch et l'aliénation mentale*. On retrouve chez notre malade la plupart des traits si bien observés par le médecin de Bicêtre, puis par d'autres expérimentateurs : l'extraordinaire félicité des débuts de l'ivresse, son caractère voluptueux et pourtant platonique, les modifications du temps qui s'allonge, de l'espace qui s'illimite, l'abolition de la volonté, l'émancipation de l'imagination, les illusions et les hallucinations de tous les sens, l'exaltation affective, l'augmentation de la sensibilité musicale, les impulsions irrésistibles.

Le hachisch est passé de mode, mais à l'époque où parut le livre de Moreau de Tours on était en [86] plein romantisme et l'herbe aux rêves devait connaître la vogue parmi les « contempteurs du réel ». De leurs ivresses respectives, Gautier et Baudelaire ont donné de précieuses relations moins caractéristiques du génie du hachisch que de leur génie propre.

3° On peut se demander, en effet, dans la *psychopathologie* du délire hachischin quelle est la part du toxique, quelle est la part du sujet, et ceci en particulier chez notre malade quant au thème de l'assassinat.

Est-il dû au *toxique* ? Les récits de Marco Polo et des chroniqueurs des croisades ont fait connaître l'histoire du Cheik-el-Djebel (le vieux de la Montagne) qui avait appris de la secte des Ismaéliens à assurer, grâce au hachisch, sa domination sur des jeunes gens dont il faisait à volonté des assassins, les hachischins, en leur suggérant au moment de l'ivresse le désir du meurtre. Les crimes de la secte des hachischins sont sans doute à mettre sur l'effet *indirect* du hachisch qui crée une suggestibilité mettant à la merci de toute directive. On ne saurait pré-

⁴ Jean DELAY, J. MAILLARD et GENDROT : Onérisme hachischin avec auto-dénonciation d'assassinat, fictif. *Soc. médico-psychol.*, 8 mai 1944.

tendre en effet que le hachisch à lui seul soit un philtre d'assassinat, d'innombrables délires en témoignent dont l'idée de meurtre est absente, aussi bien ne croyons-nous pas plus à l'étroite spécificité des thèmes psychologiques du chanvre qu'à celle des autres toxiques : ils ne donnent guère que ce qu'on leur apporte.

Chez notre *sujet* le fantasme de l'assassinat est venu non d'une influence extérieure, mais des profondeurs mêmes de son subconscient. On connaît la thèse freudienne qui voit dans le contenu des rêves et des délires la réalisation d'un désir refoulé. Point n'est besoin ici d'interpréter un travestissement, symbolique on de faire jouer la clef des songes : [87] les faits parlent d'eux-mêmes. C'est droit à la maison natale que Louis se rend pour l'assassinat du « père », ou du moins de celui qui joue auprès de la mère ce rôle. A la faveur de la dissolution des censures morales que réalise la troisième phase du délire hachischin, la libération affective qui se produisit extériorisa la haine mortelle du beau-père. C'est ici le type même du *crime œdipien*, la vertigineuse assomption de l'« imago » brutalement remontée des abîmes. Peut-être serait-il utile d'expérimenter le hachisch à l'égal du scopochloralose parmi les méthodes d'exploration pharmacodynamique du subconscient destinées à l'extériorisation des complexes affectifs.

*

* *

Louis est maintenant complètement sorti de son onirisme. Il jure volontiers qu'il ne touchera plus à l'herbe maudite, mais que ne jurerait-il pas ? Il lui tarde d'être libre et de retrouver avec le climat du Métropolitain le fructueux commerce des harengs. Il *sait* qu'il a rêvé, mais il a peine à le *croire* tant son expérience délirante fut « vécue ». Sans doute bien des convictions délirantes ne sont-elles que le reliquat de semblables expériences « vécues » en état d'onirisme, spontané ou provoqué, moments féconds générateurs de la psychose. Moreau de Tours l'avait déjà pensé qui voyait dans l'ivresse onirique le « fait primordial » des délires chroniques.

Ainsi l'étude de l'ivresse du hachischin a-t-elle une réelle importance pour celle de l'aliénation mentale, et c'est pourquoi il ne nous a

pas semblé sans intérêt de relater cette brève histoire, un peu trop [88] archaïque par certains aspects, un peu trop moderne par d'autres : les mésaventures d'un hachischin ou des suites imprévues du marché noir.

II

Un crime gratuit.

Le rôle de la psychopathologie, en affaires criminelles, n'est pas terminé lorsque l'expert a parlé. On ne demande à celui-ci que de rechercher l'existence de grosses perturbations. Si, après l'examen, l'expert psychiatre n'a rien trouvé de nettement caractérisé, il conclut prudemment à la responsabilité du patient, réservant pour ses propres méditations, ses doutes et les questions sans réponses. C'est un de ces cas « incompréhensibles », un de ces crimes gratuits que nous nous proposons d'étudier ici et de poursuivre jusqu'à la limite d'appréhension. Nous le présenterons tel qu'il s'est révélé à notre observation, selon les différents stades de notre compréhension, estimant que c'est peut-être encore le meilleur moyen de l'envisager dans son ensemble.

A.

François est né en 1900. Il fut condamné par la cour d'assises de X aux travaux forcés à perpétuité, en 1925. Au moment des faits, François était âgé de 24 ans, marié, sans enfants. Son existence, dans une ville de la partie flamande du pays, ne révèle apparemment rien de particulier. Il n'est atteint d'aucune tare héréditaire marquée et n'a souffert d'aucune maladie grave. Les médecins aliénistes [89] concluent à sa responsabilité, lui accordant un bénéfice d'une très légère diminution de responsabilité, en raison d'une certaine nervosité. Voici un résumé des faits, version du Parquet.

Depuis quelques mois François, âgé de 25 ans, se livre à la boisson le samedi après-midi. La semaine anglaise lui laissant des loisirs ce jour.

C'est ainsi que le samedi 5 juillet 1924 après avoir parcouru quantités de cafés dans le courant de l'après-midi et à la soirée il a surpris à 11 h. du soir une jeune fille qui revenait d'avoir été exercer son métier de coiffeuse à domicile, l'a suivie, importunée de propositions malhonnêtes, puis frappée de deux coups de poing, après quoi profitant du désarroi dans lequel se trouvait cette jeune fille à la suite de ces violences, il a passé la main sous les jupes et a touché les cuisses à nu. Il a ensuite frappé d'un coup de poing le fiancé de la jeune fille qui passant par hasard était intervenu après la scène.

François n'avait pas été identifié à ce moment par sa victime. Huit jours après, exactement le 12 juillet François se remet à boire avec la même intempérance.

Le 12 à 1 h. du matin il ramasse dans une rigole un fer et dit-il, aussitôt il a le désir de frapper quelqu'un à l'aide de celui-ci. Il se dirige vers le quai de la Lys où il rencontre une jeune fille qui regagnait paisiblement son domicile, il se précipite sur elle et lui fracasse littéralement la tête, à coups de barre de fer.

Surpris par des passants il feint d'être étranger à ce crime et n'avoue que lorsqu'il est trouvé en possession d'objets appartenant à sa victime. Pour toute défense François se borne à dire qu'il a bu et que quand il est sous l'influence de la boisson il est comme un fou.

Depuis le verdict la femme de François dans une [90] confidence faite par elle a révélé que loin d'avoir trouvé le fer dont il s'est servi pour assommer sa victime peu d'instants avant de commettre le crime, il l'a en réalité volé dans une automobile en stationnement et a suivi sa victime pour la tuer dans un endroit désert.

Il semble que François ait agi sous l'empire d'une passion érotique. Cet individu est excessivement dangereux.

Résumé de l'expertise mentale. François était incontestablement ivre au moment des faits ; mais ce n'était pas une ivresse pathologique. Le critérium clinique de l'ivresse pathologique est le caractère épileptiforme de la décharge motrice qui cause le crime ou délit et qui est en général suivie d'un sommeil léthargique après lequel, ii ne reste aucun souvenir des faits. Ici, François se souvient de l'itinéraire suivi, de l'arrivée d'une femme, de son geste criminel ; il se rappelle avoir

prévenu les S..., avoir contourné le coin pour s. laver à la Lys, être revenu sur les lieux pour s'enquérir de l'état de la victime, se disant qu'il avait commis une chose horrible. Il y a vu un grand agent. Mme S... l'a désigné tout de suite. Il s'est penché sur le corps de la victime chez le médecin dans le cabinet duquel on l'avait transportée ; elle bredouillait sans répondre (les experts ne signalent pas qu'il lui caressait les cheveux et le visage). Il se souvient aussi avoir remarqué que son attitude paraissait extraordinaire aux personnes présentes, et que le commissaire l'a interpellé et a dit : « Mettez-lui les menottes ! » Bref, les experts concluent à une ivresse normale, n'ayant pas à entraîner de suites médico-légales. Toutefois, ils relèvent chez lui une certaine « névropathie » qu'ils ne décrivent d'ailleurs pas. [91] Pour les faits qui se sont passés huit jours auparavant, même raisonnement.

L'expertise ne soulève aucun autre problème ; ce serait de la dernière imprudence ; et il paraît évident que, pendant les actes criminels commis par lui, François n'était pas en état d'inconscience au point d'être livré à ses réactions purement automatiques. Quant à l'effet de l'alcool sur la libération de processus normalement refoulés, question qui, dans ce cas particulier, pouvait être posée, ce n'est pas un problème à traiter actuellement en assises. L'expert a donc fini.

Mais il ne paraît pas douteux cependant qu'il s'agit d'un crime bien étrange, totalement inattendu chez cet homme, et il semble que ses motifs réels soient bien obscurs. La préoccupation érotique est certainement indiquée, mais elle n'explique quasi rien, en soi, quant à l'assassinat. Ou bien, il faut admettre que le coupable se disposait à violer un cadavre ou un demi-cadavre, et cette dernière hypothèse doit être sérieusement envisagée, car elle expliquerait l'agression, ou bien il faut se dire qu'on n'y voit pas grand-chose : il y a, en effet, intention préconçue de tuer et affirmation concomitante de s'être décidé à tuer sans autre raison que de tuer... Pour le moment, mettons de côté les motifs qui ont pu faire agir cet homme et constatons le fait : pris de boisson, il s'est livré à des actes extrêmement violents, lesquels, jugés sommairement et du dehors, apparaissent comme des exécutions impulsives. L'idée lui vient, il accepte sans raison consciente précise.

Or, des impulsions de cette importance ne peuvent se rencontrer, à l'état de phénomène pathologique pur, que chez les individus porteurs d'insuffisances mentales graves, déments, épileptiques ou débiles, ou [92] atteints de processus mentaux caractérisés en évolution. Serait-ce

le cas ? On pourrait les rencontrer également chez des personnes considérées comme saines, au cours d'un paroxysme toxique grave, ce qui semble, devoir être écarté.

Chez des personnes équilibrées, on peut voir apparaître, au cours d'un état d'ébriété, des manifestations déplacées et en quelque sorte impulsives, mais elles ne sont jamais bien graves.

Songeons aussi qu'une ivresse marquée peut aggraver, cela va de soi, des troubles à peine visibles, en l'absence d'intoxication.

Il s'agit donc de nous faire une idée aussi précise que possible de la personnalité du délinquant.

Le condamné. - Pas de condamnations antérieures. Pas de maladies antérieures mentionnées, Parents et famille normaux. Père nerveux. Mère froide. Milieu ouvrier. École de 6 à 15 ans. Élève moyen. Divers postes de commissionnaire de 15 à 18 ans. Cordonnier avec son père pendant deux ans ; ouvrier médiocre, conflits constants. Service militaire assez bon. Devient caporal. Rentre chez lui ; conflits avec le père ; va habiter chez une belle-sœur, puis se marie ; travailla alors dans une usine mécanique. S'est marié en 1923. Bon accord avec sa femme ; il s'était imaginé, la vie conjugale tout autrement. Femme assez froide. N'avait, dit-il, envisagé que le côté poétique du mariage. Il avait besoin d'affection ; son père était trop dur, et il avait cru trouver de la tendresse auprès de sa femme, mais ce fut encore pire. S'occupait de boxe et de sport. Lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Marié, il suivait l'école du soir : langue anglaise et commerce. Il sentait, dit-il, qu'il valait plus que d'être un simple ouvrier de fabrique ; [93] voulait s'instruire, mais on ne le secondait pas.

À l'âge de 14 ans, une fugue du foyer paternel. Auteur préféré : Dumas.

L'examen intellectuel aux tests de Vermeylen le donne comme nettement supérieur à la moyenne. Ce qui frappe le plus, en somme, c'est l'idée qu'il a de lui-même (il dit qu'il déposait, aux élections, un bulletin blanc, par mépris pour les hommes) et ses velléités d'élévation morale contrastent avec son instabilité relative et sa médiocrité. Ce qui frappe aussi, c'est le besoin, avoué du moins, de tendresse. Un type à la Dostoïewski.

Avouons-le, on ne voit pas là l'explication de ses actes. On eût compris, à la rigueur, qu'il dévalisât un caissier ou même qu'il commit un crime d'amour. Au plus, on parviendrait à admettre un attentat à la pudeur dans le genre dit premier de ces deux crimes.

Mais, à en juger par l'ensemble, on ne parvient pas à intégrer dans cette personnalité qu'il ait assassiné une inconnue par velléité (et ce n'est pas même certain) d'érotisme. S'il l'a assassinée uniquement pour le geste, c'est encore moins compréhensible.

Telles sont du moins les quelques réflexions rapides que me suggère, avant de l'avoir examiné personnellement, la lecture de son dossier.

François entre dans mon bureau. Beau jeune homme de taille moyenne sans tares dégénératives. Yeux bruns et cheveux noirs ; teint halé. Tête intelligente. Il sourit, très à l'aise.

- Bonjour, François, asseyez-vous...

- Par terre ?

Et instantanément le voilà accroupi. Il me regarde avec une forte tension intérieure, mais je crois qu'il ne sait pas si je lui ai demandé ou non de s'asseoir [94] sur le plancher. Il remarque enfin mon étonnement et se relève.

- Vous êtes fou ?

Il sourit encore, mais il est gêné, honteux de ce qu'il vient de faire. Je le soulage en causant d'autre chose pendant quelques instants, puis :

- Sérieusement, vous avez cru que vous deviez vous asseoir comme ça ?

- Non, Monsieur le docteur, mais l'idée m'est venue que vous seriez bien ennuyé si j'exécutais votre geste à la lettre. Je l'ai fait en même temps que je l'ai pensé.

Il a donc cédé impulsivement à une idée qui lui a traversé l'esprit et qui s'est réalisée avant qu'il ait pu subir l'influence des inhibitions qui devaient, normalement le retenir. Mais il y avait aussi une note de jeu, de gaminerie, m'a-t-il semblé. Tout ceci peut n'être qu'une sottise sans signification, mais j'en retiens, à titre hypothétique, une facilité marquée à suivre une impulsion. C'est ce qui explique que mon premier

examen recherchera surtout des traces d'impulsivité dans son comportement antérieur.

Cependant je ne recueillis rien de net. Il avoua qu'il avait commencé à boire vers l'âge de 14 ans, qu'il avait toujours bu depuis et que, du reste, il supportait bien la boisson. Son caractère était, dit-il, habituellement pacifique et poli, mais il s'énervait sous l'influence de l'alcool ; il devenait assez irritable et emporté. Il était, à ces moments-là, très excité sexuellement, mais impuissant. Quand il dit que sa femme est froide, « ce n'est pas ce que je pense » qu'il veut dire, car sexuellement elle était plutôt portée à exagérer. Mais à la fin il éprouvait cependant du dégoût pour elle, elle s'était fait avorter deux ou trois fois. Je lui fais remarquer que sa femme était [95] peut-être froide parce qu'elle était malade, puisqu'elle est morte quelque temps après, mais il n'éprouve aucune émotion : « C'est sa faute, dit-il, elle n'avait qu'à ne pas se refroidir quand elle était en transpiration ».

Jusque trois ou quatre mois avant les faits, il parvenait à se limiter dans la boisson et se dominait dans une certaine mesure ; mais les quatre dernier. mois, il s'était dit : « Zut ! qu'elle dise ce qu'elle voudra ! » et lorsqu'il avait commencé de boire, il ne s'arrêtait plus. Tout de même, le jour de son crime, il avait promis à sa femme de ne pas sortir. Il n'a pas su attendre son retour et est sorti, n'emportant que cinq francs. Mais après quelques verres, il retourna chez lui chercher trente francs. Il lui restait dix francs à son arrestation ; il calcule qu'il avait bu 10 à 13 litres de bière. On n'aurait pas su le dire, dit-il, à me voir. Mais j'étais irritable et, ce soir-là, on m'avait frappé et humilié ; j'étais intérieurement furieux.

Il nie l'attentat à la pudeur qui lui est reproché huit jours avant, et, pour le meurtre, s'en tient à sa version générale. J'ai été arrêté parce que je lui tapotais la figure à travers le pansement, parce que je lui prenais les mains, et que finalement je prétendais l'accompagner à l'hôpital. Je vous jure que je n'ai pas agi par lubricité, ni pour la voler (on avait retrouvé ses objets à elle dans ses poche,).

Il avait jeté sa sacoche dans la Lys après l'avoir vidée.

- C'est incompréhensible, incompréhensible, dit-il. Je dois avoir perdu la tête.

Il ajoute sans réticence qu'il n'a connu que deux femmes, non par vertu, mais par peur des maladies, et qu'il aurait désiré le plus d'adultères possible. Des tentatives pour en savoir plus sur sa vie sexuelle [96] restent infructueuses. Il ajoute encore que normalement il est facilement énervé, transpire et tremble d'émotion.

Il faut noter encore : ton emphatique, adjectifs littéraires, sans résonnance affective, tendance à répéter : « C'est un cas unique, les experts n'osaient pas se prononcer ». Il ignore tout de Dumas, son auteur préféré. Ses connaissances d'anglais et de commerce sont nulles. Son activité à l'école du soir apparaît comme dépourvue de but, improductive, sans lendemain.

En somme, ce premier examen ne ramène pas grand-chose. Son alcoolisme ne revêt nullement une allure morbide. Je ne trouve pas d'impulsivité marquée dans sa vie habituelle. J'ai peine à admettre que tantôt il s'est si curieusement assis par terre. Intelligence vive, alerte, compréhensive. Quant au crime, jusqu'ici le seul élément objectif, c'est l'absence de réaction affective du coupable, l'absence de sensibilité morale et l'aspect déclamatoire de ses appréciations. Les mobiles de l'action échappent, et ce qui empêche de parler nettement d'impulsivité, c'est qu'il semble que le détenu veuille que cet acte demeure incompréhensible : il s'efforce si peu de trouver. Il faut néanmoins, provisoirement du moins, admettre sa gratuité, tout en nous disant que cette gratuité peut n'être qu'apparente. Le tout contrastant avec les prétentions intellectuelles et morales du coupable.

Je trouve encore quelques éléments différents, à vrai dire très épars, mais qu'on ne peut oublier. Des éclats de rire froid, spasmodique, comme expression de sentiments gais ou tristes, mimique remarquable au moment où je m'attendais plutôt à voir apparaître des larmes. Des manifestations un [97] peu puériles dans sa façon de parler de ses projets et de sa valeur. Enfin, une chose à laquelle il faut attribuer de l'importance : une non-maturité d'esprit contrastant avec son intelligence. Je sais bien que c'est un autre aspect du puérilisme, mais alors qu'il était dans la nécessité de gagner sa vie et de subvenir à l'entretien des siens, et qu'il était plutôt dans la gêne François se livrait à une activité intellectuelle (anglais, commerce, école du soir) qui eût été tout à fait louable s'il s'y était intéressé. Il lui suffisait, devant lui-même, de suivre ces cours et il n'était pas indispensable pour sa satisfaction qu'il y apprît quelque chose : activité sans but, et surtout sans

le but d'apprendre. À cet âge-là, et même beaucoup plus tôt, chez les collégiens par exemple, ne suivent des cours facultatifs et libres que ceux qui s'y intéressent, au moins entre individus normaux. Bref, plusieurs choses ne s'expliquent pas chez cet homme.

Mais, mon examen ayant été dirigé moins vers l'étude complète de sa personnalité que vers la découverte de quelques symptômes psychiatriques de la série impulsive qui eussent été révélateurs en soi, force nous est de constater qu'il n'y a pas chez lui de processus mental encours, dont l'impulsivité serait une manifestation régulière, ce qui nous aurait permis de considérer son crime comme une impulsion parmi d'autres actes de même nature, sinon de même gravité.

Je ne me résous pas, toutefois, à considérer cet homme comme normal, et termine une observation provisoire, le 20 novembre 1926, par ces notes :

« Acte gratuit, incompréhensible, sans période d'adaptation, d'un cynisme inouï, chez un sujet intelligent, raffiné, aspirant à s'élever, mais manifestement discordant, inaffectif, peut-être impulsif. Je songe à un début de démence précoce ».

[98]

Mais l'acte est-il gratuit ? J'ai mal conduit mon examen, il faudra un certain temps avant de reprendre contact avec le détenu.

Le 31 novembre suivant, la direction me communique que François demande à ne plus suivre les cours en classe et de pouvoir rester confiné dans sa cellule où il est bien plus à l'aise. En même temps, je reçois une lettre écrite à ses parents. Il joint à cette lettre la photographie de sa femme morte quelques mois plus tôt. Il prie sa mère de remettre cette photo à la mère de sa femme ; il dit qu'il n'a pas eu le courage de la brûler, qu'il ne peut plus regarder le portrait de cette femme qui vraiment l'a trop fait souffrir (il ne veut pas la salir) et qui est la cause de sa chute et de son crime. Néanmoins, il lui pardonne généreusement (sic). Voici une phrase de cette lettre : « Il a beau jeter dans le creuset de la souffrance le regard du philosophe, lorsqu'il s'élève à la synthèse, il s'atrophie dans l'analyse, car l'horrible vision se dresse devant lui tel un fantôme menaçant, à bouche hideuse, semble lui crier bien fort : je suis là, tu ne m'oublieras pas... » Il termine sa lettre en

annonçant qu'il va se faire religieux. Le chemin de la prison a été pour lui le chemin de Damas pour saint Paul.

Bref, tendance nette à la dramatisation, à l'emploi d'adjectifs dépourvus de tonalité affective. Inconscience, emphase. Dans la même lettre où il accuse sa femme d'être la cause de tout, et à laquelle il pardonne, il *annonce qu'il veut se faire religieux et sacrifier sa vie pour expier sa faute*. Tout est extérieur. Inaffectivité. Puérilisme. Mais une autre question : en combien de temps s'est-il décidé à se faire religieux ? N'est-ce pas une décision impulsive ?

[99]

B.

Le 7 janvier 1927, je le revois. En entrant, il s'assied en souriant.

- Cette fois, ce n'est plus par terre.

- Je vous ai fait venir parce que je suis convaincu que vous ne m'avez pas raconté les choses telles qu'elles se sont passées. Et aussi pour vous parler de votre vie religieuse. Il me semble que vous avez été bien vite décidé et je me demande... si vous êtes sincère...

Réaction dramatique. Il se fâche intellectuellement : un médecin n'est pas un guide de conscience ; s'il avait pu savoir que je connaîtrais cela, il eût préféré n'en parler jamais ; quoique coupable, il a droit au respect. Comme je lui fais mes excuses, il les accepte et m'annonce qu'il me « passera l'expression ». Nous fumons alors une cigarette et, comme je sais qu'il se masturbe avec intensité, j'éviterai de le coincer dans ce domaine. Nous pouvons causer tout un temps et j'apprends les détails suivants :

*

* *

Sa décision de se faire religieux, pour brusque qu'elle ait été, n'est en réalité pas soudaine, d'après lui, puisqu'il se conduit et vit en som-

me comme un religieux cloîtré. Il n'aura, une fois sorti, qu'à continuer ce qu'il faisait ici. Sa décision n'a donc, en fait, aucune importance, ce n'est qu'une autre qualification d'un état de fait... (je repense aux leçons d'anglais).

Quant à l'attentat commis huit jours avant le crime, oui, dit-il, c'est bien moi qui en suis l'auteur. [100] En voyant cette femme (j'avais bu bien plus que le jour du crime, j'étais ivre), je n'ai plus réfléchi au fait que j'étais impuissant à ce moment-là. Il me la fallait. Sans doute l'ai-je frappée ; sûrement que j'ai glissé la main sous ses jupes ; je ne sais jusqu'où j'en serais allé sans l'arrivée du fiancé.

Mais le jour du crime, je vous jure que je n'avais pas d'idée de lubricité. Je m'étais disputé dans le café avec un homme qui m'avait frappé ; j'avais eu d'autres contrariétés ; je suis sorti de là dans un état de rage complète. Je suis entré dans une auto pour la démolir. En tâtonnant dans l'auto, j'ai trouvé cette barre de fer. Alors l'idée de détruire l'auto m'a quitté, mais j'ai dit que je tuerais le premier que je rencontrerais. Une jeune femme vint à passer, je l'ai suivie pendant quelques minutes ; j'étais vraiment sur ses talons, je la frôlais, elle ne se retournait pas ; nous croisâmes plusieurs personnes et j'eus l'impression qu'elle riait. Arrivé dans un endroit désert, je l'ai frappée une fois ou deux, je ne sais pas. Elle est tombée sur le dos, les genoux pliés. En la voyant ainsi tombée, les jupes un peu relevées, le désir m'a pris et je me suis penché pour pénétrer avec la main entre les cuisses. Elle eut alors un cri, j'eus peur et je me suis adossé à un arbre. Je me suis mis à la regarder ; elle bredouillait (ah ! cette vision macabre, horrible, du sang lui coulait par la bouche) et je m'amusais et riais même de la voir.

- Vous attendiez, sans doute, pour continuer.

- Je ne sais pas. Des gens sont passés, je les ai avertis ; ils m'ont demandé mon nom. Pendant qu'ils la transportaient dans une maison, je suis allé à la Lys avec sa sacoche, je l'ai vidée dans mes poches et jetée dans l'eau, puis je suis revenu. Je me suis [101] occupé d'elle comme je vous l'ai dit, je lui ai demandé son nom en français, en flamand, en allemand, en anglais. Ce qui m'a mis dedans, c'est que je m'en occupais de trop et que j'ai voulu aller à l'hôpital, puis son argent qu'on a trouvé sur moi et ses objets... Je m'étais dit que c'était inutile de jeter son argent.

Après cela, il ne peut subsister le moindre doute sur l'aspect sexuel de son acte. Et il faudra rattacher cela à sa personnalité.

En attendant, une chose paraît dès maintenant certaine, c'est que, s'il est probable ou en tout cas plausible d'admettre que c'est l'alcool qui a permis ici le déclenchement de l'impulsion, qui ne se serait donc pas exécutée sans l'appoint alcoolique, l'acte lui-même n'est pas en opposition avec le psychisme du coupable. Celui-ci s'y trouve exprimé et nous ne décelons pas une seule trace de résistance et de dénégation pendant le drame lui-même. La note sadique y est indiquée sans restriction et sans même, refaisant le récit à froid, que le criminel remarque ce qui constitue la monstruosité. Or, il le cacherait s'il le remarquait, comme il cache et nie l'intention d'avoir voulu rechercher quoi que ce soit. Il ne s'aperçoit pas que ce qu'il raconte constitue une expression de son âme et de ses désirs profonds.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans ses tendances positives que le crime apparaît non comme une aberration momentanée, mais comme une expression totalitaire de sa personnalité, l'alcool n'y ayant joué qu'un rôle libérateur et non créateur, mais c'est également dans le déficit affectif de l'ensemble que [102] le psychisme est directement représenté. En admettant une tendance fétichiste dans la conservation des objets, la réflexion : « C'est dommage de jeter cet argent », indique une placidité et une tranquillité, en un tel moment, qui ne sont compatibles qu'avec une inaffectivité absolue, avec un degré profond soit de déchéance morale, soit d'insensibilité morale.

Cet ensemble, chez un sujet antérieurement normal, ou quasi normal, me confirme dans l'idée qu'il se passe chez lui une transformation avec libération de la vie instinctive qui ne va pas tarder à se montrer sous une forme mentale caractérisée. Toutefois la liaison n'est pas faite entre l'ensemble de sa personnalité, son passé et ses manifestations actuelles, et le détenu refuse de donner sur sa vie privée des détails que « je n'ai pas le droit de lui demander ». Il est certain que le rapport entre l'évolution morbide envisagée et l'acte criminel n'apparaît pas

bien étroit et que, pour concevoir qu'une démente précoce ou une schizophrénie insidieuse puisse répondre, fût-ce dans une minime proportion, de cet acte criminel, il faut retrouver très loin, dans la personnalité du coupable, les germes morbides dont l'acte criminel n'aurait été qu'un épanouissement.

C.

En août 1928, François fait une tentative de suicide par pendaison. Le personnel considère cette tentative comme simulée. Il n'y eut qu'un commencement d'exécution, à l'heure de la surveillance. Le détenu n'en donne pas de motif bien précis. Il regrette, dit-il, il a fait cela sans réfléchir, dans un mouvement d'énervement. Les motifs qu'il finit par donner sont [103] assez vagues ; ce n'est pas le regret, ni le remords, « mais il en avait brusquement assez ». Depuis des semaines et des mois, on voyait venir quelque chose. Il parlait peu, se tenait immobile, présentait une allure curieuse. Une note qui revient dans les appréciations du personnel, c'est son caractère enfantin ; il faut le traiter comme un gosse. En fait, on ne prend pas attention à lui ; il est négligeable. On ne lui connaît pas de méchanceté. En somme, de nouveau, une impulsion, au cours d'une période de dépression (même s'il ne s'agit que d'une tentative simulée, la mise en scène constitue un acte sérieux, à retentissement social indéniable), mais il ne paraît pas qu'il ait envisagé la question très complètement. Je lui demande ce que sont devenues ses intentions de se faire religieux. Il paraît avoir oublié tout cela. Néanmoins il continue à s'occuper de choses religieuses et notamment s'achète une Bible. Un aumônier lui ayant déconseillé la lecture de la Bible, lui disant assez maladroitement, semble-t-il, qu'il doit se contenter du catéchisme, il estime que les livres saints ne sont pas écrits pour des chiens, et que, les aumôniers ne lui allant pas jusqu'à la cheville, il n'a plus besoin d'eux. Quelque temps après sa tentative de suicide, il se fait protestant. Il redevient catholique quelques jours plus tard, puis se proclame à nouveau protestant. Il prend à la lettre tout ce qu'il lit dans la Bible ou plus exactement donne un sens immédiat, physique, matériel à tout ce qu'il lit. Il compose des sermons et des poèmes religieux. Il recopie des cours et apprend la logique. Il voudrait bien sortir d'ici « comme savant ». Bref, bien que chaque détenu,

développé en serre chaude, présente une bonne dose de vanité et d'idée exagérée de soi, il semble que celui-ci, qui, en fait, n'a encore fait aucun progrès [104] remarquable en aucune branche, exagère un peu. Enfin, toujours ce contraste entre ce qu'il croit être et ce qu'il paraît aux autres : un enfant.

Mais ce n'est qu'en fin de décembre 1934 que les conditions se présentent assez favorablement pour un examen complet. Il ne peut être question d'une psychanalyse, puisqu'il s'y refuserait, mais il sera possible d'aborder, sans qu'il s'en doute trop, l'étude de ses tendances et manières d'être fondamentales.

J'apprends alors qu'il fit une première fugue à l'âge de cinq ans. Il ne s'en souvient plus, mais c'est sa mère qui lui a raconté. Il était parti droit devant lui et on l'avait retrouvé à vingt minutes de chez lui, s'éloignant toujours. Le père était très froid, sa mère l'était aussi, mais par moments elle le gâtait beaucoup ; il aurait voulu que ce fût toujours comme cela et croit que sa fugue était en rapport avec un conflit familial.

Il n'avait pas peur de l'orage, ni peur du noir, ni peur des voleurs. Il ne se souvient pas d'avoir jamais eu un scrupule. Il devait être le maître. Vers l'âge de sept ans, où il fit sa première communion, se place un événement ou une série d'événements qui ont occupé toute son existence à cette époque-là : ses confessions. Il était encore innocent au point de vue sexuel, mais il commettait expressément les plus gros jurons et les plus gros blasphèmes qu'il entendait, croyant qu'il commettait ainsi des fautes énormes, pour aller s'en accuser au confessionnal. Il éprouvait à s'accuser de ces énormités quelque chose d'extraordinaire, une joie dont il se souvient encore comme ayant été une des plus grandes joies de sa vie. Il ne prenait aucun plaisir à proférer ces blasphèmes, mais il ne peut dire si sa joie provenait d'en être pardonné ou de s'en accuser. Il se souvient cependant que l'intensité de ses regrets avait frappé le vicaire de [105] sa paroisse, qui l'avait pris sous sa protection et le considérait comme un saint ; mais il lui semble plutôt que son bonheur émanait en grande partie de l'ensemble, et se mettre dans l'indignité, s'en accuser et en sortir constituait une source de plaisir. Il le savait très bien à ce moment-là et se rendait exactement compte qu'il le faisait exprès, car il se souvient de son sentiment de honte secrète quand le vicaire le vantait ; il savait, lui, que ces dis-

positions qu'on lui attribuait n'étaient pas sincères. Quant à la pénitence qu'on lui infligeait, il ne s'en rappelle pas.

Le moins qu'on puisse dire de ceci, c'est que c'est une attitude plus marquée que chez l'enfant moyen, et qu'il y a là, très manifeste, une composante masochiste, non pas éprouvée accidentellement, mais recherchée et cultivée pour elle-même. Il commença donc sa vie morale par la recherche de l'indignité pour elle-même (ce n'est pas lui évidemment qui me dit cela, car il ignore le sens de ces affirmations, mais je lui ai fait indirectement préciser), et cette indignité, il la recherche particulièrement pour avoir le plaisir de s'en accuser et d'en être pardonné.

J'ignore combien de temps dura ce jeu. La guerre éclata qui obligea la famille à fuir à l'étranger. Et, dans un nouveau milieu, ces tendances ne se réalisèrent plus aussi nettement. Le vicaire, qui jouait très vraisemblablement un rôle, dont l'enfant était inconscient, dans la culture de ces états d'âme, ayant disparu, ces scènes perdirent de leur actualité. D'un autre côté, cette activité si particulière dénote qu'à ce moment-là déjà existait toute une organisation psychique en rapport avec des complexes sur la nature desquels la fugue à cinq ans et les conflits avec le père jettent un jour peu vif, sans doute, mais non dépourvu de sens. Enfin on ne peut pas [106] délimiter exactement le sens de ce plaisir spécial. Si l'on y perçoit une indication masochiste, on y décèle également une recherche du monstrueux (non pas perçu comme tel, évidemment) comme source de plaisir. Il est clair qu'un enfant qui, sans autre raison que de se procurer indirectement un plaisir, se complaît à adresser à Dieu (qui dans sa pensée d'enfant est un être à la fois bon, tout-puissant et terrible) et d'une façon absolument gratuite, les injures les plus graves qu'il connaisse, commet un acte d'une nature assez rare et qu'on ne retrouve pas souvent ni chez l'enfant, ni chez l'adulte, chez lesquels le blasphème constitue (nous parlons évidemment des croyants pour qui l'idée de Dieu représente quelque chose) le plus souvent une expression de ressentiment ou de révolte, mais non un plaisir. Aussi je n'ai pas écarté l'indication sadique que cette mentalité révélait également et qu'on verra se développer encore.

François est d'ailleurs absolument inconscient du sens de cette activité et il l'est encore actuellement, même au regard de manifestations beaucoup plus marquées. Du point de vue psychologique pur, ses blasphèmes gratuits à l'âge de sept ans, pourraient rejoindre directe-

ment son crime « gratuit » d'adulte. Nous allons d'ailleurs retrouver quelques-uns des chaînons intermédiaires.

J'apprends aussi qu'il aimait de faire souffrir les animaux pour s'amuser, de même que, étant l'aîné, il maltraitait régulièrement ses frères, sans raison autre que le désir de les maltraiter. Il s'en prenait le plus souvent à celui qui était infirme (paralysie infantile). Mais ce fut vers la puberté que ces habitudes se sont installées chez lui plutôt que de suivre la régression normalement observée. Vers l'âge de [107] douze ou treize ans, l'initiation à l'onanisme lui fut faite par un ami et il ne tarda pas à tomber, surtout dès qu'il eut dépassé treize ans, dans une masturbation quotidienne et parfois biquotidienne, état qui dura des années, entretenu par des lectures et des fréquentations ad hoc. Il avait à cette époque conscience de vivre dans l'indignité, mais il ne prenait plus de plaisir à s'en accuser et ne se confessait plus. Vivait dans un état constant d'hostilité avec son père. Sa mère continuait à le gâter par intermittences. Vers quatorze ans, nouvelle fugue, avec deux amis dont l'un était son initiateur du début et l'autre un lecteur de revues et de romans d'aventures, indifférent aux choses sexuelles. Ils étaient partis avec des revolvers, des piles électriques, un matériel enfantin de voyage, mais après un jour et demi de marche, ils se mirent à pleurer et allèrent se livrer à la police qui les ramena chez eux. Ce fut lui qui pleura le premier, se montrant tout à fait incapable de réaliser leur dessein. En fait, il s'était de nouveau agi d'une impulsion, car le chef de l'expédition et son ami l'avaient rencontré, comme ils parlaient, alors que lui revenait de la classe. Sans *hésiter*, il avait jeté sa « carnassière » sur la route et s'était joint aux deux autres.

Quelque temps après, il quitta la maison paternelle (conflit avec le père) et alla habiter pendant quelques semaines chez une belle-sœur de son père. Il n'a rien à reprocher à son père, sinon qu'il ne lui témoigne pas suffisamment d'affection. Mais, en fait, il avoue qu'il se complaisait dans cette situation d'enfant malheureux et que, malgré son indignité, il se sentait nettement supérieur à l'entourage. Il rentre chez lui. Pendant tout un temps, fréquente le cinéma où il a fait la connaissance d'un homme beaucoup plus âgé [108] avec lequel, durant des mois, au cours des séances, il participe à des « pratiques réciproques ». Il n'a jamais eu réellement de relations avec un homme et cette aventure passagère, loin de le faire évoluer vers l'inversion, l'en a détourné et dégoûté.

Vers dix-sept ans, première liaison avec une femme âgée de vingt-huit ans. Cela dure un an. Il rencontre alors celle qui deviendra sa femme. Après quelques mois, leurs relations deviennent quasi journalières, sauf, selon son expression, quand « il n'en pouvait plus ». Reste toujours instable, ne parvient pas à apprendre son métier de tailleur (dispute avec son père), ni à se fixer dans aucune autre activité. Rôles inférieurs, notamment commissionnaire pour trois firmes différentes, avant ses vingt ans.

Son service militaire s'accomplit bien. Il est resté dans sa ville natale et voit sa maîtresse chaque jour. Il fait un bon service et devient caporal.

À cette époque-là, il se sent plus indigne et hypocrite que jamais. Il est cruel et brutal envers sa mère, envers les siens. *Dès qu'il est heureux, il faut qu'il fasse souffrir.* Aussi, lorsque sa mère est un peu affectueuse envers lui, il se met, sous l'influence même de son bonheur, à frapper ses frères, les rudoyer, les meurtrir. Ils sont plus jeunes et moins forts que lui. Il a pris également l'habitude de maltraiter le chat de la maison et son plaisir est de lui donner un coup de pied stéréotypé, si l'on peut, dire, le pied arrivant par derrière, entre les pattes postérieures du chat, sous le ventre, et soulevant ainsi l'animal, pour le projeter aussi violemment que possible contre un mur... Cela lui donne une grande satisfaction ⁵. [109] Il ne touche pas aux chiens. Le

⁵ La signification d'un acte de ce genre n'est pas absolue, en soi, et doit être comprise en fonction du niveau du milieu où il se passe. Ici nous sommes dans un milieu où la cruauté, comme distraction, a disparu des habitudes. Je citerai comme typique une distraction qui était courante dans un village des environs de Louvain, avant et surtout pendant la guerre. Cela se passait dans certains cafés ou dans certaines maisons retirées. Les « invités », pendant les soirées d'hiver, au moment où le poêle (un poêle de Louvain, de forme typique et très lourd à manier), était rouge, guettaient le moment où la ménagère venait de remettre du charbon. A ce moment, ils s'arrangeaient pour bousculer le poêle et le détacher de la cheminée. Sitôt cela fait, ils se sauvaient et enfermaient les autres dans la place, d'où ils ne pouvaient s'échapper, les fenêtres étant grillagées. La fumée obligeait les enfermés à se livrer à des manœuvres pour replacer le poêle lourd et brûlant dans la cheminée, tandis que les farceurs suivaient les péripéties de la lutte, les brûlures et contorsions inévitables des farcés, par le trou de la serrure. Ils n'ouvraient la porte que si les choses menaçaient de tourner à la catastrophe. Citons comme normales encore, compte tenu du milieu, les cruautés dont sont capables des blancs aux colonies

plaisir qu'il éprouve à être cruel n'est pas simple : il s'admire d'être dur et dominateur, de faire plier autour de lui, et la souffrance causée par lui l'impressionne moins que [110] la mauvaise joie qu'il éprouve de se sentir capable de causer cette souffrance. Il se prouve aussi à lui-même, de la sorte, qu'il est bien ce qu'il est, très indigne. Par contre, à certains moments, il a des velléités de sortir de cette impasse. En somme, on ne peut pas ne pas constater dans ceci comme dans toute son activité, une attitude de narcissisme poussée très loin et qui l'annihile dans la haute contemplation de lui-même. Ce manque de maturité dont nous parlions et son infantilisme apparaissent liés à cette impossibilité d'évoluer, figé qu'il se trouve être dans une attitude auto-érotique.

Toujours sans en saisir le sens, il signale très bien qu'il était incapable de s'occuper d'autre chose que de se rechercher lui-même, surtout, mais non exclusivement (en apparence du moins), dans le domaine directement sexuel.

Son mariage, pure expérience d'auto-érotisme, ne pouvait pas durer bien longtemps. Après six mois d'hypersexualité, il constata objectivement qu'il en avait la nausée ⁶, ce qui se traduit par un dégoût envers sa femme, et s'inquiéta d'être ce qu'il appelait fini. Il trouvait que tout était épuisé, mais finit par se révolter, se disant : « Il n'est pas possible, à vingt-deux ans, qu'il n'y ait plus rien pour moi ».

Ce fut là le point d'enchaînement de son crime avec sa personnalité antérieure. Il commença par cesser de se retenir au point de vue alcoolique, malgré la souffrance créée autour de lui, par cette attitude.

(armée ou brousse), normalité ne s'entendant ici que dans le sens de ne pas supposer chez leur auteur un trouble morbide.

Mais dans une population saine et quelque peu policée, de tels faits ne sont plus admis. Je viens d'avoir connaissance d'un cas se passant à L..., près de Louvain. Un individu considéré comme quelque peu anormal par la population, veut, dans un café, instaurer un plaisir nouveau. Il s'empare d'un enfant de trois ans et l'assied sur un poêle brûlant : cris, terreur et brûlures. On parle quelque peu de cette histoire dans le village et, quelques jours plus tard, un autre individu, lui-même quelque peu déficient, recommence, avec un autre enfant, dans un autre café, le même geste... L'épidémie aura tourné court, l'individu ayant été quasi lynché sur place par les consommateurs, eux-mêmes cependant de niveau très simple.

⁶ Se demande comment il ne l'avait pas éprouvée auparavant.

« Zut ! » dit-il, comme nous l'avons signalé. Il ne pourra trouver sa satisfaction à ce moment-là qu'en se réalisant ou, si l'on veut, en s'abandonnant [111] davantage à ses tendances foncières. Cette attitude de laisser-aller se marque assez rapidement au cours de ses ivresses, à la fin desquelles il s'abandonne d'une manière plus marquée à ses brutalités, à sa sexualité. Sa maison devient une maison d'angoisse, et trois mois avant les faits criminels, chaque samedi, pendant qu'il était allé s'enivrer, sa femme dérobe armes, couteaux, objets de fer. C'est que, maintenant, les composantes sadomasochistes de sa personnalité se libèrent, et son excitation sexuelle alcoolique se traduit en brutalités, en cruautés gratuites. Il n'a rien à reprocher à sa femme que le dégoût qu'il éprouvait pour elle, mais deux mois avant le crime, il la terrorise, étant rentré excité, la menaçant de la tuer. La malheureuse se sauve dans toute la maison, il s'amuse de sa terreur, faisant comme s'il avait un revolver en main. Mais le lendemain matin, *il se traîne à ses pieds*, présente le désespoir le plus violent, s'humilie, rampe, se proclame indigne et éprouve à demander pardon une joie profonde et sincère. Sa femme pardonne. Elle promet même qu'elle n'enlèvera plus les couteaux, ni les armes. Quelques semaines après, rentrant ivre et dans une grande excitation sexuelle, il s'empare d'un grand couteau de cuisine et, sous la menace de lui ouvrir le ventre, l'oblige à se dévêtir, toute nue, dans la cuisine. Il fut déçu qu'elle ne se fût pas révoltée, car il voulait la faire disparaître, et, ce jour-là, était bien décidé à lui ouvrir le ventre...

Ceci, se passant quelques semaines avant les faits, ne laisse aucun doute sur ses intentions. Nouveaux regrets déchirants, promesses de ne plus boire. Mais le conflit ne s'apaise toujours pas ; il est décidé à tuer sa femme et il le sait, il sait que c'est sans autre raison que son ressentiment, il a conscience de son [112] état honteux, tout en lui trouvant une supériorité. Sa situation de mécanicien ne le satisfait pas, il voudrait un emploi moins modeste, mais, même aux chemins de fer, ses tentatives échouent. De plus, à cause de ses brutalités, des difficultés surviennent ' entre des consommateurs et lui, au café, et l'on ne manque pas de lui dire qu'il ne se conduit pas comme il le devrait. Bref, si l'on fait le point à ce moment précis : recherches de nouvelles formes de plaisir, recherches qui se dessinent dans un sens visible, conflit avec tout le monde, sentiment d'être méprisé et lâché par tous,

complaisance dans cette attitude d'indigné traité en indigne, besoin croissant d'être dominateur et dur.

À la lumière de ces quelques connaissances, le crime odieux de François, loin d'apparaître comme un acte gratuit, se montre, au contraire, comme un dénouement, ou plus exactement un aboutissant. Il ne nous apparaît gratuit que parce qu'il est motivé par toute une substruction un peu étrange, située en dehors des motivations conscientes habituellement formulées par la niasse.

Enfin, à ces réalisations sadomasochistes, il faut adjoindre, pour être complet, cette influence du sentiment d'indignité que Freud décrit sous le nom de criminel par culpabilité, ces individus devenant criminels, parfois, pour réaliser l'idée qu'ils ont fini par se faire d'eux-mêmes. Cela paraît assez clair, ici, après ce qui a été dit. Une scène d'ailleurs significative s'était passée le jour de l'attentat à la pudeur. Il était rentré chez lui, ayant reçu un coup du fiancé et venait de s'apercevoir qu'il avait perdu son portefeuille avec les deux cents francs qu'il avait *volés* à sa femme pour aller boire. En rentrant ce jour-là il se garda bien de raconter l'attentat à la pudeur, [113] mais se roula de nouveau aux pieds de sa femme, lui avouant son vol, lui criant qu'il était un voyou, un misérable, un voleur, et qu'elle ne savait pas *combien il était tombé, à quel niveau il était descendu*. Sa femme lui pardonna encore, Louchée par ce remords qui, en réalité, s'adressait à la perte de son portefeuille avec son adresse et la honte qu'il attendait, et elle lui affirme qu'elle ne le croyait pas méchant, ni capable de tout ce qu'il disait. Il connut de nouveau le calme, mais le samedi suivant, malgré sa promesse qui avait été sincère, partit avec cinq francs, puis revint en voler trente... sa femme étant absente (ce qui rend tout naturel et singulièrement cynique le vol d'argent à sa victime). Bref, quand il disait à sa femme qu'il était descendu aussi bas qu'elle ne pouvait l'imaginer, il ne faisait que traduire le désir mal conscient peut-être de se réaliser, une fois, totalement.

Il ne pouvait le faire que dans le, sens où il le fit.

D.

Nous avons vu que, ni pendant, ni après l'acte criminel, il n'y eut chez François l'ombre d'un regret, et la simple lecture de la scène nous le montre comme totalement inconscient de la gravité et de l'inhumanité de son geste. Il finit par en rejeter la faute sur sa femme et sur la société, sur la fatalité, sur l'incompréhensible, mais jamais, au cours des longues heures passées avec lui, je n'ai constaté la moindre émotion, le moindre regret vécu. Mais sa situation de criminel devient un thème ou schéma général, fertile en attitudes diverses. Voici un extrait de lettre, fin de 1931 : « Dans le creuset de la souffrance, je jette un regard [114] de chrétien, je m'élève à la synthèse et je vois Dieu : Dieu de miséricorde, son amour incommensurable, et l'âme est pénétrée d'une joie inexprimable : cette joie surpasse toute jouissance. Ces instants suaves, je les ai connus, oui, c'est au pied de la croix que je vis, que je veux vivre. Comment ! monsieur, vous voudriez qu'après avoir trempé mes mains dans un sang innocent et avoir assisté impassible à l'agonie de la pauvre petite, vous voudriez que j'aie respiré cet air dont quelques parcelles auront frôlé sa tombe ? Non, ma place n'est plus dans le monde, je n'y rentrerai pas, j'en fais le vœu... »

*Dans mon passé, aucune tache.
Pourquoi faut-il donc que soudain
D'un geste affreux autant que lâche,
Je vienne occire un être humain ?*

*Dans une frénésie sauvage,
J'ai frappé comme un insensé,
Et j'ai eu le triste courage
De vivre au lieu de me tuer.*

*Entrer ainsi dans le trépas
Et expirer sans, dans ses bras,
Presser un être que l'on aime,
N'est-ce pas la douleur extrême ?*

Non seulement il tic se détourne pas de ce qu'il a fait, mais il se plaît ici à imaginer des souffrances que sa victime, d'emblée comateuse et expirante, n'a pas ressenties et qu'il sait qu'elle n'a pas ressenties. Il continue :

*Je la revois se débattant
Au sein de terribles souffrances,
Et j'étais là la regardant,
Secoué d'un rire de démence...*

[115]

*Pourquoi la foudre en ce moment,
Dans un éclair crevant la nue,
Sur moi ne s'est pas abattue ?*

Un autre poème date du 1^{er} janvier 1932. Je le donne à peu près en entier. Sa lecture, avec son symbolisme trop transparent, quand on connaît les faits, nous donne une impression de malaise.

SARA,

*L'humble fleur qui croissait au jardin de la vie,
Pourquoi l'as-tu frappée en un geste brutal ?
Pauvre petite fleur à peine épanouie,
Perfide, tu brisas son orbe virginal.*

*Du calice meurtri, goutte à goutte, sa sève
Tomba comme des pleurs sur ta cruelle main.
Son parfum que le vent emporte sous son aile
Ne viendra plus jamais embaumer le chemin.*

*Celle fleur que tu vis, c'est moi, moi qui te parle.
La sève, mon espoir ; le parfum, mon printemps ;
Comme un faible roseau couché par la rafale,
Mon front tomba meurtri sur les graviers sanglants.*

*J'adorais les parfums de la belle campagne,
Et dans le fond des bois, la chanson des oiseaux,
Le murmure discret des limpides ruisseaux,
J'allais d'un fiancé devenir la compagne ⁷.*

*Tous ces rêves, hélas ! qu'en as-tu fait, dis-moi ?
Allons, parle-moi donc ? Tu n'oses me répondre ?
Mais un jour devant Dieu, je saurai te confondre :
Le rôle le moins beau, certes, sera pour moi.*

[116]

*C'est en vain que tes pleurs inonderont ta couche,
En vain tu chercheras le sommeil qui te fuit ;
Dans tes rêves toujours, je serai là farouche ;*

*Je te... mais non, vois-tu, je... veux... je te pardonne, Oui, j'ai
pitié de toi.*

Dans ce poème, nous retrouvons la scène de l'attentat à peine voilée et qui ne peut plus laisser de doute sur l'intention sadique du personnage, tandis qu'à la fin, c'est lui qui se trouve être la victime et qui subit le supplice.

Depuis qu'il a écrit ces poèmes, dont il ignore d'ailleurs le sens profond, François, après s'être abîmé dans le désir de se faire trappiste, a fini par devenir protestant. Il avait eu l'occasion de lire la Bible et avait été frappé par les descriptions de la colère de Dieu, de sa miséricorde, par les regrets et les gémissements des prophètes. Il ne s'adresse donc plus qu'à Dieu et traite le tout directement avec lui. Il se livre beaucoup moins à l'onanisme, dit-il, et espère s'en libérer tout à fait. Pour le moment, il n'éprouve plus que la joie, ainsi que Dieu le lui recommande, par la Bible. Son histoire de vocation, sa tentative de suicide, c'est du vieux, du temps où il n'était pas éclairé.

Évidemment, sa conversion au protestantisme paraît un acte bien normal, mais je sais par expérience que ce genre de conversion traduit

⁷ C'est sa première victime qui était fiancée. Dans son poème, les deux victimes sont réunies dans les mêmes processus et les mêmes intentions.

simplement, dans les prisons, une tendance à l'autisme. Chez presque tous les prisonniers de Louvain qui versent dans une idée délirante, je retrouve à un moment donné, précédant de quelques mois ou un peu plus l'apparition du délire, une conversion au protestantisme, avec tendance à prendre à la lettre le langage des [117] prophètes à Dieu et ce que les prophètes attribuent à Jéhovah. Ce n'est pas le lieu d'expliquer cela ici, mais c'est un fait de constatation. La tentative de suicide, la conversion au protestantisme me paraissent donc singulièrement significatives.

Ce n'est pas tout : depuis quelques mois, François prétend que Sara, sa victime, n'est pas morte ; qu'on lui a raconté cela, mais que c'est par une sorte d'entente générale. *Il sait que logiquement* il doit croire qu'elle est morte, mais il sait, PAR INTUITION, qu'elle ne l'est pas. Il se souvient d'avoir vu aux assises une jeune fille avec un bandeau sur la tête et il a de bonnes raisons de croire, dit-il, que c'était Sara.

Ce n'est pas encore ici une idée délirante ; elle se présente plutôt, comme j'ai pu m'en rendre compte, sous la forme d'une obsession à laquelle François résiste encore, mais qu'il envisage toutefois comme pouvant répondre à la réalité. Ceci paraît évidemment très grave.

E.

Il peut paraître, à lire cet exposé un peu long, que nous nous sommes éloigné de la réalité et que nous nous trouvons dans un domaine lourd d'interprétations. Il n'en est rien, comme nous allons le voir en faisant le point. En présentant l'observation pourvue de quelques correspondances et tendances psychiques d'allure freudienne, nous ne prétendons nullement que ces processus divers constituent en soi la cause ou même la motivation intrinsèque du meurtre. Ce ne sont là pour nous que des modes d'être, des modes de réagir, dont la connaissance nous fait aboutir à une reconstitution grossière de [118] la personnalité du coupable et de son évolution dans la durée et dans le milieu, mais ces modes de réactions, loin de former en eux-mêmes une explication satisfaisante, ne sont que des manifestations différentes de troubles primaires plus profonds.

Ces troubles primaires profonds existent, en dehors de la description que nous leur donnons : c'est l'égoïsme entraînant l'instabilité sociale, c'est l'allure puérile de son existence, c'est l'impulsivité modérée qui préside à son activité sociale ; c'est l'insensibilité morale découlant, non d'un manque d'aptitude à sentir, mais de sentir à la place d'autrui. Autour de lui toute vie affective n'est perçue que dans la mesure où il en tire un plaisir ou une émotion. Son cynisme ne provient pas de ce qu'il est incapable de sentir, mais au contraire il a besoin de savoir qu'il fait mal et de voir la souffrance, preuve qu'il est capable de l'apprécier, mais de ce qu'il est incapable d'abandonner son attitude auto-érotique ou égotiste, pour compatir à cette souffrance qu'il perçoit. Bref, il existe chez lui, directement perceptible, toute une symptomatologie primaire, à dominante autistique et schizoïde, qui suffit à établir l'état paranormal.

Et, en somme, au point de vue psychiatrie classique pure, c'est tout ce que l'on peut affirmer. L'interprétation psychanalytique, très modérée d'ailleurs et très parcellaire, nous l'avouons, ne vient pas se substituer à cette symptomatologie foncière, ne vient pas modifier les bases physio-anatomiques que nous lui supposons. Elle vient uniquement peupler notre description abstraite, vient démontrer que ces troubles fonciers que nous postulons plus que nous ne les démontrons réellement, répondent bien à un trouble, une déviation ; elle vient donner une vie à notre schématisation vague, nous donner une image approchante [119] de la réalité intime de cette personnalité morbide.

Lorsque nous constatons, à l'âge de sept ans, ce mode spécial de pécher, nous ne pouvons pas affirmer qu'à cet âge, où normalement les tendances sado-masochistes sont marquées, notre sujet était déjà dévié de la ligne normale. Nous constatons simplement que ces tendances existaient. Et les retrouvant telles quelles quinze ans plus tard, dans une période de la vie où elles doivent avoir disparu, en tant que manifestations pragmatiques, nous sommes en droit d'affirmer que notre coupable se trouve toujours au même point d'indifférenciation, ou que, du moins, s'il a évolué dans l'entretemps, il y est revenu. En tout état de cause, il y a anomalie et anomalie sérieuse. La même chose peut être dite à propos de l'évolution affective pure, au point de vue de l'évolution intellectuelle. Et de la sorte, toute la symptomatologie grossière apparaît reliée à ses antécédents normaux, et nous comprenons pourquoi il nous est impossible de faire un pronostic sûr : nous

voyons ici par le détail qu'il ne nous est pas possible de préciser si la personnalité du malade ne recèle comme anomalies que des fixations infantiles, ou si quelques régressions apparaissent.

Les seuls éléments de notre observation qui militent en faveur de la régression sont la conversion au protestantisme (à cause du signe autistique marqué que je lui donne dans les circonstances spéciales du milieu des prisons de Louvain, je ne peux évidemment pas généraliser) et surtout l'apparition sous forme d'obsession, de l'idée que la victime n'est pas morte. Nous savons tous ce que vaut comme signe de dissociation la négation d'une chose évidente (par exemple, chez les condamnés malades, il n'est pas [120] rare de les voir nier d'avoir subi une vraie cour d'assises et de nier ainsi qu'ils soient réellement condamnés, après qu'ils l'ont accepté pendant des années). Enfin, mais c'est d'une interprétation bien plus difficile, l'indication de discordance que nous avons partout soulignée.

Et cependant, ceci n'épuise pas la question. J'ai parlé plus haut du rôle possible, psychogénétique, mais non moins net, de l'idée de culpabilité, d'indignité, le sujet finissant parfois, d'après Freud, par se conformer à cette image qu'il a de lui-même et qu'il réalise vraiment, dans sa vie, pour autant que cela ne l'expose pas à la société, réalisation de cette image, finissant, malgré tout, par libérer l'individu.

Je crois que ce processus ne peut se rencontrer sous une forme socialement grave que chez un malade.

Or, sans qu'il en ait été question, sans que ce mot eût été prononcé, ni même attendu, au détour d'une phrase, le détenu me dit :

« Mon acte, ça été une libération. Tout le monde m'en voulait ; on me chassait de partout, jusqu'aux amis de cabaret, et puisque je n'étais que cela... j'ai été jusqu'au bout ».

Dans une étude parue en 1929, « Crimes, actes d'affranchissement du moi, prodromes d'états schizophréniques », publiée en collaboration avec M. D'Hollander, ce sens de libération, sous le terme affranchissement, était signalé. On y notait aussi qu'il existe un décalage marqué, des manifestations antisociales, par rapport aux manifestations délirantes et autistes, celles-ci ne suivant que de loin la période

antisociale d'affirmation irréductible du moi. Ce caractère, nous le retrouvons ici plus marqué que dans aucun des cas publiés par nous dans cet article.

[121]

Signalons, en terminant, combien il serait exagéré d'attribuer ce crime à l'alcool et d'en faire une manifestation toxique. *Il est probable* que, sans l'appoint alcoolique, le drame ne se fût pas produit. Mais précisément, l'alcoolisation faisait partie du tableau général et constituait déjà, dans sa forme outrancière, un commencement de déchéance volontaire, de libération dans la culpabilité, un symptôme.

1942. L'homme est toujours en prison. Il est devenu un excellent cordonnier et contrairement à nos prévisions sombres, il n'a jamais présenté de symptômes graves. Mais peu à peu s'est retiré de la vie, devenant de plus en plus pédant, de plus en plus incapable de communiquer, de plus en plus étrange. Toujours orgueilleux, on ne comprend presque plus son langage littéraire et philosophique et sa prétention a atteint un degré qui serait grotesque partout ailleurs qu'en prison. On ne parvient plus à avoir la moindre confiance sur sa vie intérieure. Je redoute le moment où on le fera sortir de prison.

III

« L'Épaisseur d'un cheveu. »

Le roman de Claude Houghton ⁸ nous fait aborder l'hypothèse d'un homme qui se sent plus coupable qu'il ne l'est effectivement et dont tout le comportement est commandé par ce sentiment de culpabilité [122] refoulé. Le meurtrier Gordon Rutherford tire sur sa victime sans avoir consenti formellement au meurtre mais se trouve au moment de l'accident dans les dispositions émotives d'un véritable assassin.

Nous assistons dans la deuxième partie du roman aux ravages produits par ce sentiment de culpabilité dans la personnalité du meurtrier.

⁸ Traduit de l'anglais et paru dans la « Petite Illustration » en 1938.

Nous suivrons ainsi le processus des sentiments criminogènes qui atteindront leur point culminant au moment du meurtre. Il nous apparaît que la base se trouve dans un sentiment d'infériorité sociale ressenti douloureusement dans sa jeunesse au contact de son frère et plus violemment vis-à-vis de sa future victime. La jalousie qui en est résultée, le conduit à un sentiment de haine profonde et réprimée pour ceux qui lui font involontairement sentir ses déficiences.

Dès sa jeunesse, Gordon Rutherford souffre cruellement de la considération dont son frère jouit auprès de ses parents. Celui-ci ne manque d'ailleurs jamais l'occasion de souligner ses maladresses.

Cherchant une compensation dans la littérature, à l'âge de vingt et un ans, il abandonne ses études. Après une scène terrible avec son père qui désirait le voir entrer dans ses affaires, il quitte le foyer paternel pour se consacrer aux lettres. Au début, ses parents ne le prennent pas au sérieux et n'y voient qu'un caprice. Mais les années passent, ils finissent par ne plus lui accorder grande attention et le tiennent pour un raté. Cette attitude contribue singulièrement à aggraver l'irritation de Gordon à l'égard de sa famille. Malgré sa rupture, il n'a pas réussi à conquérir cette indépendance tant convoitée. Le blâme familial continue à peser sur lui. Il n'est [123] plus contraint de se justifier sans cesse aux yeux de ceux qui jugent ses efforts stériles et ridicules, mais il tient encore à leur opinion. Il sent que son triomphe ne sera parfait que le jour où il aura contraint les siens à reconnaître sa supériorité et provoqué leur admiration.

Cette dépendance affective d'autrui se manifeste dans ses relations avec Martin Feversham. Un hasard leur fait faire connaissance. Dès leur première conversation Martin produit sur Gordon une profonde impression. Il trouve chez son ami, une liberté d'action, un abandon qui contrastent avec sa propre tension intérieure. Dès le début de leurs relations, apparaît un certain malaise chez Rutherford. Il ne peut s'empêcher de comparer leurs situations respectives. Sa vie lui paraît banale à côté de celle de Feversham. En sa compagnie, il se sent gauche et incapable de briller.

De plus, l'originalité de Martin lui fait apparaître plus nettement la médiocrité du milieu d'artiste qu'il fréquente et avec lequel il s'est quasi identifié. Aussi, la manière désinvolte avec laquelle Feversham

considère son entourage ne manque pas de l'irriter. Ne fait-il pas partie lui aussi de ce milieu ? Mais non, lui assure Feversham, il a des qualités qui l'en distinguent nettement. Ce diagnostic le flatte mais suscite chez lui une certaine défiance. La perspicacité de cet homme l'effraie quelque peu car il sent que le masque sous lequel il dissimule sa véritable personnalité n'existe pas pour Feversham.

C'est ainsi que le virus de la jalousie s'introduit peu à peu dans leurs relations. Elle s'accroît chaque fois que d'un rapprochement apparaît plus clairement sa propre infériorité. Celle-ci s'affirme dans de menus incidents qui prennent leur importance par leur [124] fréquence. Ce sentiment de jalousie se renforce encore au cours de leurs relations avec une jeune fille, Sondra, que Martin avait rencontrée sur le paquebot l'amenant en Europe. Mais c'est la constatation de ses talents littéraires qui déclenchera chez Gordon une haine profonde. Martin est l'auteur d'une pièce de théâtre de réelle valeur. Gordon en est profondément dépit. Il imagine alors un subterfuge pour participer au succès probable de l'œuvre. Il décide de présenter à Martin une critique violente ; celle-ci entraînant, pensait-il, de nombreuses discussions, donnerait à l'auteur l'impression qu'il avait réellement collaboré à la pièce. Il lui démontre, notamment, qu'une scène de meurtre, du début, est mal imaginée et injouable. À sa grande désillusion, Martin découvre son jeu et magnanime, lui propose de l'associer à son œuvre. Bien qu'il soit arrivé à ses fins, il quitte Martin, humilié et jaloux d'une telle générosité. Un sentiment de haine s'empare de lui. Pour faire taire la voix de sa conscience, il essaie de justifier à ses propres yeux son ressentiment pour Martin. Il se le représente comme un ambitieux, un intrigant, se servant de lui, l'exploitant pour créer ses relations. En même temps, il ne cesse de harceler Martin de ses remarques, ses réflexions au sujet du drame ; à tel point que celui-ci perd patience et déclare qu'il jouera la pièce telle qu'il l'a écrite. Sous le choc de l'émotion provoquée par l'échec de son plan, il fait apparaître toute sa haine accumulée contre Martin et jusqu'ici soigneusement refoulée. Ils se quittent brutalement, la brouille semble complète. Quelques jours plus tard, un hasard les met en présence. Feversham est en route pour passer seul quelques jours dans une chaumière qu'il possède au pays de Galles. La générosité de Martin, l'état [125] de dépression et d'isolement moral dans lequel Gordon s'est trouvé après la querelle, un certain détachement de son milieu et un désir d'évasion, réalisent leur

réconciliation et Feversham décide Gordon à l'accompagner dans sa retraite. C'est là que Feversham a décidé de liquider une fois pour toutes la question de la pièce. Dès le premier soir, ils entament le sujet. Gordon fait entrer dans la discussion les arguments qu'il a déjà maintes fois présentés à Martin. Il n'y croit guère lui-même mais au cours du débat, il sent monter en lui son ancienne animosité et contient avec peine sa colère.

« Feversham allume sa pipe, écoute patiemment son compagnon, puis s'exclame d'une voix forte :

- Sapristi, j'ai trouvé ! Enfin je vais vous persuader. Je vous ai déjà montré le mouvement brusque que l'ait l'homme en se défendant. Mais j'ai une meilleure idée. Nous allons « répéter » la rixe. Ah ! j'y pense ! il y a un revolver dans le tiroir de la table. Le vieux le gardait parce que la maison est isolée et le fils m'en a fait cadeau. Une minute. Voici l'arme en question. Rien ne vaut le réalisme.

- Tenez, prenez-le. Attendez, je pose ma pipe. Maintenant, empoignez-moi. Très bien. De mon côté, je vous tiens comme ceci. Là, êtes-vous prêt ?

La haine envahit soudain Rutherford. Quelle farce jouait-il là ? Il savait pertinemment que Feversham avait raison et il se sentait humilié de devoir se rendre à l'évidence. Il tremblait de colère.

- Y êtes-vous ? demanda Feversham. Bon. Serrez-moi fortement de la main gauche. Je me débats pour me dégager. A présent, voici le mouvement rapide que j'ai essayé de vous expliquer.

Il virevolta sur lui-même. Bien qu'il eut déjà exécuté cette pirouette devant Rutherford, celui-ci [126] n'y avait guère prêté attention et il fut pris au dépourvu. Soudain, il fit un geste de la main droite, une forte détonation s'en suivit et Feversham s'écroula sur le plancher.

Pendant quelques instants, Rutherford demeura immobile, assourdi par le bruit du coup de feu et incapable de penser.

- Feversham !

Pas de réponse » (p. 33).

Quels sont les sentiments de Rutherford immédiatement après le meurtre ?

Aucun indice de compassion pour le sort de son malheureux compagnon. Il est d'abord saisi par un sentiment d'effroi, suivi bientôt, l'instinct de conservation prenant le dessus, du désir de sauver sa peau. Pas un instant, son innocence ne lui semble vraisemblable. Un témoin qui aurait assisté au drame aurait pu qualifier son acte tout au plus d'homicide par imprudence. Mais Rutherford sait dans quel état d'esprit il se trouvait au moment où il a tiré. Il est conscient de toute la haine qu'il avait accumulée et refoulée pendant les semaines précédentes. Il se rend compte que la vérité aurait pu le sauver, mais au fond il ne croit pas à son innocence. À la question : « Si je suis innocent, pourquoi ai-je agi comme un coupable ? », il ne donne pas de réponse, mais se rend compte que cette attitude l'enchaîne pour l'avenir.

Cette situation est-elle vraisemblable ? Un homme peut-il se sentir coupable d'un meurtre involontaire en raison de son état émotif vis-à-vis de la victime ? C'est l'hypothèse envisagée par l'auteur.

Le désir de sauver sa peau le libère momentanément de ce sentiment de culpabilité. Tout son effort, [127] immédiatement après le meurtre tend à se rendre maître de lui et à établir un plan d'action : se débarrasser du cadavre, ne laisser aucune trace derrière lui. Il sent qu'il doit maintenant jouer une véritable comédie pour affronter le regard des hommes. La vérité produirait l'effet d'un mensonge. Personne ne le croirait. De retour à Londres, il est poursuivi par l'angoisse d'être découvert. Il éprouve un impérieux besoin de se sentir en sécurité et lutte contre ce sentiment. Comprenant qu'il lui faut absolument quitter Londres et tout ce qui est susceptible de lui rappeler Feversham, il règle son loyer et deux jours plus tard s'embarque pour la France.

À Paris, il loue un petit studio à Montmartre et y passe deux jours dans une prostration complète, mangeant à peine et dormant une grande partie de la journée en plus de la nuit. Incapable d'aucun effort

de volonté. Mais il sent peu à peu que l'atmosphère de Paris et le sentiment d'être en sécurité contribueront à lui apporter l'oubli.

Ses facultés intellectuelles sont cependant fortement affectées. Son imagination depuis le meurtre est paralysée et il est devenu incapable de produire une œuvre littéraire. Devant sa feuille blanche, il ne peut s'empêcher de revoir en esprit toutes les péripéties du drame. En désespoir de cause et pour occuper son temps, il entreprend l'étude des langues. Travail impersonnel auquel il s'attelle avec méthode. Pendant ces années qu'il passe à Paris, on le voit s'isoler peu à peu du monde. Un de ses premiers désirs est de rompre avec le passé. Celui-ci est bien mort pour lui. Une lettre à ses parents leur explique son départ. Une autre avertit ses amis de Londres. Depuis lors, il ne se liera avec personne. Quelques lettres espacées à la mère sont le seul contact qu'il [128] entretient encore avec sa famille. Il semble s'attendrir quelque peu en apprenant le départ de son frère Philip pour le front en 1914. En réalité, ce qui l'émeut, c'est bien plus le souvenir des jours heureux de sa jeunesse, qui se sont écoulés dans le cadre familial, que la personne même de Philip. Un peu plus tard d'ailleurs, apprenant que son frère blessé se trouve dans un hôpital de Paris, il s'empresse de le visiter. Il s'imaginait pouvoir lui ouvrir son cœur, lui dire son affection, mais en sa présence il ne peut qu'émettre des banalités. Ce qu'il désire retrouver en ce moment, ce qui l'a ému, c'est le jeune garçon et voici qu'il a devant lui un homme blessé qu'il reconnaît à peine. Au moment des adieux, il parvient cependant à lui dire quelques mots affectueux. Mais la mort de son frère un peu plus tard, celle de sa mère ensuite l'affecte à peine. Il s'absorbe entièrement dans ses travaux, « véritable rouage dans une immense machine ». Son père meurt après avoir fait faillite, il donne ordre au notaire de vendre la maison familiale. Au cours de la seconde année de son séjour à Paris, il s'aperçoit que le souvenir de Feversham ne le trouble plus mais que celui de Sondra s'empare maintenant de sa pensée. Il ne réussit cependant pas à lui écrire une lettre. Il semble se sentir coupable vis-à-vis d'elle et n'ose mentionner le nom de Martin.

Un autre facteur de son isolement moral est la perte de tout contact avec la vie collective de son pays et du monde. La grande guerre le laisse indifférent. Il décide d'abord de ne pas s'engager. C'est l'émotion éprouvée au souvenir de son frère qui le détermine à partir mais un

ensemble de circonstances lui font prendre un service de l'arrière pour lequel il travaille jusqu'en 1929.

De retour à Paris, il reloue son ancien studio. [129] La solitude l'y attendait de nouveau et avec elle le sentiment d'angoisse éprouvé jadis au moment du meurtre. Il n'a plus rien à craindre de la justice humaine mais éprouve le besoin de se justifier à ses propres yeux. Ce qui l'effraie, c'est la possibilité d'être un assassin. Les essais de justification de sa conscience furent un échec et pour échapper à cette angoisse, il décide de quitter son studio et de retourner en Angleterre.

Un hasard heureux lui permet de louer une chambre dans l'ancienne maison de ses parents. Il espère trouver dans l'évocation du passé un remède à sa solitude morale. Ce ne fut cependant qu'un palliatif car le mal subsistait. Après quelques semaines, la question se pose de nouveau : avait-il tué volontairement Feversham ? Ce sentiment d'angoisse est ravivé par tout ce qui lui rappelle Martin, les différents lieux auxquels son souvenir est attaché. La solitude lui pèse tellement maintenant qu'il recherche d'anciennes connaissances. Il espère trouver en leur compagnie le soulagement moral, l'oubli dont il a tant besoin. Bien vainement d'ailleurs, car il ne trouve trace de personne. En tête à tête avec lui-même, il reconnaît que la jalousie était à l'origine de sa haine pour Philip et Martin. Il ressent à ce moment le besoin de tout avouer, de se livrer à la police. Il comprend qu'il lui faut renoncer à toute diversion et cesser de se tromper lui-même sous peine de perdre la raison. Il semble bien décidé à faire le jour dans sa conscience mais une nouvelle occasion de fuite devant le problème se présente à lui.

Au cours d'une de ses promenades, il rencontre Sondra. Convaincu qu'elle seule peut le délivrer de sa solitude, après deux jours d'hésitation, il décide de lui rendre visite. Ils se voient bientôt très souvent. [130] Mais la maladresse de Gordon, son oubli simulé de Martin, son émoi quand elle lui demande des nouvelles de cet ami commun, éveillent les soupçons de Sondra qui n'est revenue à Londres que pour savoir ce que Feversham est devenu. Elle imagine de faire jouer par un théâtre de Londres la pièce qui fut le point de départ de la querelle entre Gordon et Martin et dont elle possédait un manuscrit. Elle lui envoie les places, tout en s'excusant de ne pouvoir l'accompagner ce soir-là, mais insiste pour qu'il voie la pièce et lui communique ses impressions. Arrivé en retard au théâtre il ne se rend pas compte immédiate-

ment de ce qu'on joue. Lorsqu'il s'en aperçoit une émotion indicible s'empare de lui. Il se croit la proie d'une hallucination et en train de devenir fou. Une peur terrible lui enlève tout contrôle de lui-même. Comme un fou il rentre chez lui, se précipite pour s'assurer si le manuscrit se trouve toujours dans le tiroir où il l'a placé. Dissimulée derrière un paravent, Sondra a surpris son émoi. Elle exige des explications. Après une lutte terrible, il finit par lui avouer qu'il a tué Feversham et s'aperçoit en même temps que cette femme n'a jamais eu d'affection pour lui.

Perdant ainsi tout espoir de trouver en Sondra un secours contre sa misère morale, il comprend que la vérité seule peut le sauver. Il est prêt à accepter son acte et ses conséquences. Il est décidé à faire la lumière complète en lui-même et va se livrer à la justice des hommes.

Cette observation présente un grand intérêt. Je crois qu'elle explique certains comportements criminels, notamment certains dépeçages. Un homme se trouve en conflit grave avec sa femme, par suite notamment de troubles de caractères de celle-ci. Il se trouve en état d'agressivité contre elle et, sinon sa conscience, [131] du moins son inconscient la supprime de temps à autre. Si, au cours d'une scène de violence et de coups, le mari cédant à la colère, la touche mortellement, il se sent intégralement criminel, même s'il n'avait pas exactement l'intention de la tuer. Car l'intention de la supprimer est en lui depuis trop longtemps et, le coup étant porté, le criminel se sent brusquement bien plus coupable qu'il ne l'a peut-être été pendant les faits. La terreur d'être pris s'empare de lui et l'insensibilise, l'amenant à exécuter sans réaction des choses horribles. Cette insensibilisation affective est fréquente dans l'état de danger et a été fort bien décrite par Wolf-Machoel dans « *La réadaptation des déracinés de guerre* ». Édit. « La Baconnière », 1945.

IV

Un triple infanticide.

Le triple infanticide dont nous présentons ci-après l'observation relève de la psychiatrie banale. Il s'agissait d'une malade obsédée et qui, au cours d'une période aiguë, a subi l'impulsion contre laquelle elle luttait depuis un moment. A vrai dire, au point de vue médico-légal, on pouvait considérer ce crime comme un acte de mélancolique, c'est ce qui soulève le moins de problèmes et de complications administratives.

Mais si l'on prend soin d'étudier, cliniquement seulement et non psychanalytiquement ce cas, on constate que ce raptus, que cette impulsion criminelle n'est pas une création extemporanée, un acte surgi tout fait d'un processus pathologique, mais au contraire, [132] un acte longuement mûri par l'inconscient et profondément enraciné dans la personnalité de la coupable. Le raptus criminel n'a fait que libérer une agressivité diffuse et solutionner une obsession depuis longtemps destructive. Ce cas illustre fort bien que même lorsqu'un acte est aussi franchement pathologique qu'on puisse le supposer il n'est cependant pas étranger à la personne qui le commet et répond, la plupart du temps, à des problèmes réels, à des processus subconscients infiltrés de longue date en l'âme du sujet. Dans un tel cas, on comprend que l'irresponsabilité soit pratiquement la seule solution possible. Mais on voit en même temps à quel point cette « irresponsabilité » passe à côté du problème et constitue, au point de vue scientifique pur, une attitude vide de sens.

Les Faits.

Le 9 février 1934, de onze heures et demie à midi et demi environ, la prévenue noya ses trois enfants : Éva, née en 1923, Louis, né en 1925, et Monique, née en 1931. Elle les noya dans une cuvette, la cuvette où elle était habituée de laver ses enfants le samedi. L'eau n'était pas encore enlevée du samedi précédent. Éva, l'aînée des filles,

fut noyée avant d'être complètement déshabillée de son retour de classe, donc vers onze heures et demie ; tandis que le petit garçon (Louis) fut encore vu jouant vers midi et demi. Après chaque exécution, comme du moins le raconte la prévenue, elle transporta le cadavre dans une chambre, la chambre de la cave et là elle disposa successivement les trois petits cadavres, les recouvrant d'un drap.

Le drame a donc duré quasi une heure. Il y a eu [133] résistance des enfants ainsi qu'en témoignaient les traces d'eau partout et le fait que les vêtements de la mère étaient tout trempés. La chose terminée, la mère vida la cuvette et la disposa à sécher sur la cour. Elle nettoya la maison et vers une heure et demie, heure où la mère de la prévenue qui habite une maison voisine vint lui demander un renseignement, elle n'avait pas encore changé de vêtement. Son visage était rouge et elle paraissait quelque peu excitée. A ce moment le mari rentrait et elle envoya sa mère demander le renseignement à son mari. Elle changea de vêtement et partit alors en vélo dans la direction de Louvain. Elle vint se constituer prisonnière à la maison d'arrêt.

Le mari, ne la trouvant pas et ne trouvant pas les enfants, crut d'abord qu'elle dormait avec la plus jeune, puis crut qu'elle était allée faire une course. Cherchant toujours, il trouva ses enfants couchés dans la chambre et crut qu'ils s'étaient cachés pour faire une farce. Ne les voyant pas bouger, il les découvrit. Ils étaient morts et mouillés.

Elle raconta elle-même comment elle avait fait, disant qu'elle s'en souvenait mal. D'autre part, l'enquête établit aussitôt qu'aucun motif normal n'expliquait cet acte. Elle-même parla d'un feu dans la tête, d'insomnie, d'une force qui l'avait comme poussée. Jamais elle n'avait parlé de la mort des enfants. À dix heures du matin, une voisine la vit et elle lui sembla comme d'habitude. Le mari explique combien cette femme aimait et gâtait ses enfants. Tout le monde s'accorde à confirmer son honnêteté et sa bonté, elle-même dit qu'elle ne comprend rien et qu'après avoir lu l'histoire de Bersée⁹, elle [134] s'était écriée : « Quelle brute ! » et maintenant elle a fait la même chose...

Quelques autres renseignements que nous reprendrons plus loin montrent qu'il s'agit bien d'un acte pathologique ; mais dès l'abord ce fut évident pour l'instruction.

⁹ Autre infanticide avec cinq victimes.

Antécédents héréditaires et personnels.

Son père est actuellement malade et en traitement pour affection qui semble cancéreuse. La mère est encore bien portante. Un frère de la mère est bizarre, célibataire. Toutefois il s'agit d'une famille très estimée.

Du côté du père, il y a à noter : deux frères célibataires dont l'un est mort manifestement dérangé.

Des deux côtés, il y a de l'hérédité mentale, notoirement connue. Les deux familles sont considérées comme honnêtes.

Les parents ont eu neuf enfants.

Quatre sont morts, un garçon à six ans d'une sorte de méningite. Une fille à dix jours. Une autre fille à dix-neuf ans. Une autre fille encore à trente-deux ans. Elle est morte de tuberculose, mais a présenté un état mental morbide qu'il est difficile de préciser actuellement, mais caractérisé par de la dépression. Parmi les autres enfants qui vivent encore, il faut remarquer pour plusieurs d'entre eux, un caractère, quoique aimable et très honnête, taciturne et invinciblement timide.

Dans l'ensemble il s'agit, du point de vue intellectuel pur, de gens très intelligents. Les troubles sont plutôt marqués du côté du tempérament et de l'équilibre émotif. C'est probablement cette intelligence et un sens moral adéquat qui ont contribué [135] à conserver à cette famille, malgré ces tares, l'estime de la population.

Enfin, signalons, bien que cela n'ait pas de rapport avec l'hérédité, mais cela en a acquis dans l'esprit de la prévenue, qu'un cousin du père des petits noyés, est bossu ou du moins quelque peu contrefait.

Il ne semble pas que la famille de la prévenue ait conscience de cette hérédité morbide qui pèse sur elle.

Au point de vue maladie, nous n'avons rien à signaler à propos de notre prévenue.

Son évolution sociale et mentale.

Alberte est très intelligente et le fut toujours. Elle était première ou du moins assez souvent première de sa classe, et les religieuses auraient voulu qu'elle fasse des études. Elle-même l'aurait beaucoup désiré, mais les moyens de la famille ne le permettaient pas. Après la guerre, deux de ses sœurs purent étudier. Cela la tracassait ; elle se sentait inférieure. Il semble qu'elle souffre depuis longtemps de n'avoir pas pu réaliser une vie en rapport avec les moyens intellectuels qu'elle se sentait et qu'elle possédait réellement. Quand elle se maria, il y a douze ans, son mari était ouvrier. Elle était modeste. Cette situation ne lui plaisait guère. Après quelque temps, ils reprirent une petite exploitation agricole. Mais les travaux de la ferme ne lui allaient pas. Elle se révoltait.

En reconstituant le mieux qu'on le peut son évolution, il semble qu'un complexe d'infériorité s'est développé en elle depuis des années, à propos de son genre de vie, de son mari, de ses enfants par la suite. Sa préoccupation était de ne pas être suffisamment élevée socialement. Son mari qui est un [136] homme sans complication, un brave homme honnête et aux sentiments très bons mais assez frustes ne s'est jamais rendu compte de la complexité de sa femme ni du drame qui se jouait à côté de lui. Il essayait de la raisonner et l'on voit bien qu'il en souffrait. Elle d'ailleurs n'a jamais été désagréable pour son mari, n'a jamais laissé supposer qu'elle regrettait de l'avoir choisi comme époux, et ce n'est que par les confidences qu'elle lâchait à droite et à gauche que nous sommes parvenus à savoir ce qui s'est passé en réalité.

En fait elle se sentait capable de s'instruire, de se développer, mais par manque de volonté, de décision, un peu aussi par suite des circonstances, n'a jamais pu réaliser ce qu'elle voulait. Elle est d'un caractère dépourvu de méchanceté et, comme elle le racontait encore la veille de son crime, *elle n'a jamais osé dire clairement à son mari Jan qu'il ne devait pas l'épouser*. Elle lui a fait comprendre trois fois, disait-elle et il n'a jamais compris. Je lui en veux... Quand je suis allée pour annoncer mon mariage à mon curé je disais des prières en route

pour qu'il arrive quelque chose à mon vélo et que je ne parvienne pas jusque-la... »

Réflexion d'autant plus curieuse que la cure est à deux pas de chez elle.

Elle appelait toujours ses enfants : *sukkeleers*. En les considérant ainsi comme des petits malheureux, elle cédait à la fois à son tempérament d'obsédée chronique entrevoyant toujours le mal qui allait leur arriver, mais elle envisageait aussi que ses enfants allaient être malheureux, à cause non pas tellement d'elle, mais par le fait, comme elle le disait encore la veille, « *qu'elles ne seraient jamais des dames* » et *qu'infailiblement elles allaient hériter de son mari*. La mère obsédée surveillait l'éclosion de la déformation [137] qui existait chez un cousin du mari et, à force de la craindre, avait fini par se persuader qu'elle commençait.

Elle n'aurait jamais dû avoir d'enfants, disait-elle encore peu avant les faits. Et elle ne comprenait pas comment elle avait pris Jan, *alors qu'elle aurait pu avoir tant d'autres partis plus brillants*.

Cet état d'esprit, fait de regrets d'avoir épousé cet homme et d'appréhensions pour les manifestations héréditaires qu'elle attendait anxieusement, fait aussi de son aboulie, de ses obsessions, de ses petites impulsions, fait de dépit caché de ne pas être socialement assez élevée et de l'évidence (pour elle) que ses enfants, parce qu'enfants de Jan, ne réussiraient pas davantage, constitue la trame intellectuelle où est venu s'accrocher il y a deux ans environ un état de dépression plus marqué, qui n'a fait que s'accroître jusqu'ici. Tout le monde savait qu'elle « ruminait » qu'elle restait de longs moments silencieuse, toujours rêveuse, qu'elle dormait mal, prenait de l'aspirine pour ses maux de tête et souffrait. Elle se confiait peu à son mari. Elle lui cachait ses appréhensions et ses démarches, lui cacha notamment l'histoire du corset de la petite Maria. La crainte de les voir devenir bossus, la faisait obliger ses enfants à des efforts exagérés pour se tenir droit. Elle avait acheté un corset orthopédique pour une affection dorsale inexistante en cachette du mari ! Elle se levait la nuit, pleurant, allant les recouvrir et les contempler, affirmait de plus belle qu'ils ne grandissaient pas et ne se développaient pas, alors que tout montre que ces enfants étaient parfaitement constitués. En même temps, elle disait qu'elle perdait la tête, que ses facultés s'en allaient, qu'elle allait devenir « sottie ». Elle

avait même prié son mari de quitter le village [138] si jamais elle perdait la tête, à cause des enfants.

Le caractère primitivement obsessif, de ses préoccupations concernant ses enfants avait gagné l'ampleur de manifestations de nature mélancolique, en même temps que, dans tous les domaines, ses troubles s'aggravaient. Elle dormait mal, pleurait, se lamentait, négligeait le concret. C'est alors qu'elle lut l'histoire de Bersée. Elle s'en révolta, mais en fut fort préoccupée. Son mari l'ignorait, ce qui montre jusqu'à quel point elle peut cacher sa pensée. Elle ne dort plus du tout et fut plus dominée que jamais par la certitude que ses enfants seraient des malheureux.

C'est alors qu'elle expliqua aux voisins que ces enfants n'auraient pas dû naître, que Jan aurait dû comprendre quand elle lui laissait entendre qu'elle ne voulait pas de lui, qu'elles ne seraient jamais des « dames ».

C'est dans cet état psychique que la malade se trouvait au moment des faits. Elle a agi pour soustraire ses enfants au malheur qu'elle voyait tomber sur eux. Elle ne parle pas de son acte et très probablement dissimule sa pensée : nous sommes autorisé de croire qu'elle a cédé à une impulsion, engendrée par ses longues obsessions, réalisée à la faveur de la dépression mélancolique, sous le choc des faits de Bersée.

Nous l'avons vue quasi de suite après les faits et nous avons des témoignages sur son allure. A aucun moment, elle n'a été en proie à l'angoisse mélancolique pure, à l'anxiété, au délire d'accusation ou d'indignité. Elle était certes quelque peu émue, aurait voulu pleurer, mais ne parvenait pas à s'émouvoir. Ce qui dominait chez elle et domine encore actuellement, signant l'état mélancolique, c'est son insensibilité. [139] On peut dire que jusqu'ici, à aucun moment encore, elle n'a senti ce qu'elle a fait. Il lui arrive de pleurer mais bien rarement ; c'est surtout pour se défendre de ce qu'on pense d'elle. Elle n'a pas demandé pardon à son mari et à leur première entrevue, ils n'ont pas parlé des enfants. Tout le complexe est encore là.

Deux jours après les faits, elle jouait aux cartes, se distrayait apparemment et ne disait rien. Elle n'a guère maigri : l'appétit est resté bon à l'annexe ; le sommeil également, meilleur qu'avant les faits. Il ne fut

troublé que lorsque l'observation fut prolongée. Elle s'étonne de rester en prison ; elle n'est pas coupable, dit-elle.

À l'annexe, elle n'a pas présenté d'anxiété, de délire, d'hallucinations ; pas de traces d'un état mental aigu. L'intelligence est conservée et est très bonne encore. Elle se plaint de maux de tête et se plaint d'oublier. Les premiers jours, elle se préoccupa au sujet de la nourriture.

À aucun moment, elle ne s'est inquiétée de la souffrance de son mari ou des siens.

État physique.

La santé générale, l'appétit sont bons. L'examen du système nerveux donne des résultats entièrement négatifs. Les tares dites de dégénérescence sont négligeables. Les urines sont normales.

Interprétation.

Il s'agit d'une malade dont la constitution psychique est celle d'une psychasthénique, avec obsessions, aboulie, ruminations, regrets stériles et projets sans lendemain. Elle fut orientée par ses préoccupations et son intelligence vers l'avenir de [140] ses enfants, leur appliqua morbidement des tares héréditaires imaginaires (car elle n'est pas consciente des siennes propres) et sous l'influence d'une dépression mélancolique qui sera probablement passagère et la suggestion du crime de Bersée a subi une sorte de raptus mélancolique.

Conclusion.

Les faits semblent avoir libéré une obsession homicide qui durait depuis longtemps. On voit que la disparition des enfants répondait à son agressivité contre son mari et à son inquiétude à leur sujet concernant leur santé, et leur situation sociale. C'est à l'occasion d'une crise

anxieuse et d'une excitation extérieure que son désir jusque-là refoulé se libéra sauvagement. Elle fut internée et, après quelques années, fut libérée. Mais son mari s'est séparé d'elle, après bien des souffrances. Et maintenant que son mari n'est plus là, on voit que c'est une femme sans volonté, égoïste, aboulique, indifférente.

[141]

ÂMES CRIMINELLES**Chapitre IV**

Criminalité et vie instinctive**1*****Rapports secrets et énigmatiques
de certaines formes de criminalité
avec la vie instinctive***[Retour à la table des matières](#)

Le profane imagine assez facilement qu'on « ne la lui fera » pas, que ce que racontent certains spécialistes, constitue un tissu d'absurdités et que tout ce qu'on peut rencontrer de bizarre ou d'incompréhensible tient uniquement au caprice et à la perversité consentie du délinquant. Il n'y a rien de plus simple pour une voleuse de grands magasins que de raconter qu'elle est poussée par un besoin irrésistible de voler de la soie, que le contact de ce tissu, éprouvé dans des conditions particulières d'anxiété, lui procure une jouissance sexuelle plus parfaite que toute autre et il va de soi que bien des voleuses ordinaires ont utilisé de telles excuses pour se tirer d'affaire. Il n'y a rien de plus facile devant le problème que de pouffer de rire, Mais le problème existe. La sensibilité à la soie, au velours, à la fourrure existe chez tout le monde, comme [142] existe chez tout le monde un univers tactile,

relié à la vie sensuelle et à la vie sexuelle. Supposez un enfant anormalement sensible ou anormalement précoce au point de vue de sa différenciation nerveuse, et vous pouvez concevoir facilement qu'un contact soyeux, velouté, révélant brusquement cette émotion parfaite, à un moment de la vie où l'être n'est pas moralement ni physiologiquement apte à en saisir le sens, créera chez lui, vis-à-vis de certains contacts, une sensibilité exquise qu'il s'efforcera indéfiniment de rééprouver même quand il en connaîtra le sens et même quand il saura que ce n'est pas admis par les autres. Chez presque tous les êtres, à la puberté, ces parcelles de vie, ces expériences apparemment dépourvues de sens viennent rejoindre l'orientation générale de la psyché, mais chez un certain nombre d'hommes et de femmes, cette polarisation ne s'opère pas convenablement et telle sensation, en soi, peut avoir conservé une valeur plus complète que si elle est liée à une présence humaine. Ainsi une expérience sensorielle banale peut sensibiliser l'être humain pour toute sa vie et d'une manière quasi incurable s'il s'agit d'un névropathe.

Dans certains cas, cette association peut avoir une valeur instinctive sans cependant que le sujet en connaisse la signification sexuelle. L'émotion ressentie est aussi intense, aussi complète que l'émotion sexuelle, mais on ne la reconnaît pas, les organes même de la vie sexuelle restant alors, la plupart du temps, silencieux.

Si l'on connaissait le nombre d'êtres humains honnêtes, porteurs de sensibilités électives, on ne discuterait pas celles du délinquant. A vrai dire, le profane admettrait encore la sensibilisation à un facteur sensoriel, tactile, auditif, visuel, olfactif, [143] Mais il se rebiffe contre la sensibilisation à certaines attitudes. Or, précisément, l'attitude humaine, en amour comme dans les autres domaines est ambivalente ; des schémas de domination et de subordination préexistent en l'âme humaine avant l'heure de la puberté et si, par un processus dont le détail nous est encore inconnu, mais qui existe, l'être humain éprouve à propos d'une de ces attitudes de domination ou de subordination, une émotion parfaite, un état affectif complet, et survenant avant l'heure prévue par l'espèce, il sera fixé à cette attitude, ou tout au moins celle-ci deviendra un facteur essentiel de sa vie d'adulte, et dans certains cas, pourra inhiber complètement la vie sexuelle ou la pervertir ; dans certains cas aussi le sujet se mettra volontairement dans la situation susceptible de lui faire éprouver ses attitudes de prédilection, et sans

qu'il en reconnaisse le sens profond. Cela paraît loufoque d'entendre une voleuse de velours raconter que la soie ne l'intéresse que si elle éprouve, en même temps, l'anxiété d'être prise sur le fait et déshonorée. Mais les gens les mieux élevés vous racontent ingénument le plaisir particulier qu'ils éprouvent ou qu'on est censé éprouver, en se livrant à une chose défendue. C'est la petite note anxieuse qu'ils vous décrivent de la sorte et qui spécifie assez bien leur tonalité affective. Contrairement à ce qu'ils imaginent d'ailleurs, la plupart des gens sont gênés par une petite anxiété et n'éprouvent aucun plaisir à mal faire, à s'exposer à une punition ou à un ennui.

Ce petit trait qu'ils signalent et dont ils se délectent bourgeoisement, imaginant ne rien livrer d'eux-mêmes, ils refusent de le reconnaître lorsqu'il est présenté dans sa signification normale.

Nous ne pouvons songer ici à exposer tout le [144] problème. Mais nous croyons pouvoir l'évoquer nettement et mettre le lecteur dans l'obligation de réfléchir et de méditer. Dans un premier cas, nous donnerons l'observation d'un individu à tendances sadiques et masochistes, mais surtout sadiques. Le lien de sa délinquance avec sa vie sexuelle ne peut faire de doute ni pour les autres, ni pour lui.

Dans le second cas, la liaison sexuelle est encore très nette, mais la plupart des processus sont inconscients. Ils ne sont d'ailleurs libérés que par l'alcool et le sujet ne sait pas pourquoi il fait telle chose. Ce cas est d'une richesse inouïe. Pour le troisième cas, la liaison avec la vie sexuelle n'est pas apparente et elle n'est pas démontrée ; mais ce qui est démontré c'est la liaison de la délinquance avec une poussée instinctive, laquelle lui donne son sens et sa toute-puissance.

2

Attentats au moyen d'acides (d'après la « *Monatsschrift für Kriminalpsychologie* »)

[Retour à la table des matières](#)

Depuis quelques années la population et la police d'une paisible petite ville saxonne de 38.000 habitants étaient mises en émoi par une série d'attentats absurdes. À des heures différentes du jour ou de la nuit, dans les quartiers les plus populeux aussi bien que dans les faubourgs les plus solitaires de la cité, un mystérieux individu s'attaquait à la personne d'autrui au moyen d'une solution d'un acide très corrosif. Les victimes de ces attentats étaient presque toujours des dames ou des jeunes filles, rarement des jeunes gens. Cette [145] solution corrosive était cependant assez faible pour ne produire que des accidents relativement peu graves et la plupart du temps la victime en était quitte pour quelques brûlures plus ou moins douloureuses et la mise hors d'usage d'une partie de son costume.

Ces attentats se produisirent avec une certaine périodicité depuis l'année 1919 jusqu'au mois de mars 1927, époque où le mystérieux inconnu fut surpris en flagrant délit et appréhendé au collet. Au cours de cette période de huit ans la police reçut plus de cinq cents plaintes et les personnes du sexe n'osèrent plus s'aventurer seules sur la voie publique.

Le 27 mars 1927, vers cinq heures du matin, quelques personnes revenant d'une fête s'engagèrent dans un tunnel percé sous la voie ferrée ; lorsque soudain elles virent arriver en sens inverse un quidam qui, au moment où il croisa le premier couple - un ingénieur et sa femme -, heurta comme par hasard la dame qui, immédiatement, en sentant tomber sur sa main un liquide corrosif, poussa un petit cri de douleur. L'homme aux acides ! L'individu prit aussitôt les jambes à son cou et l'ingénieur et ses compagnons lui donnèrent la chasse, s'emparèrent de sa personne et le conduisirent au commissariat de police voisin où il fut fouillé et où Fon trouva sur lui le corps du délit sous la forme d'une petite fiole. L'homme aux acides fut aussitôt soumis à un interrogatoire en règle. Il déclara être âgé de cinquante-deux

ans, et avoir pour père un journalier. Il perdit sa mère lorsqu'il avait deux ans et son père ayant convolé en secondes noces, il fut en butte aux mauvais traitements de sa belle-mère, qui attenta plusieurs fois à sa vie et l'aurait tué si des voisins ne se fussent interposés. Sa marâtre lui portait fréquemment des coups à l'aide d'un bâton ou de la pelle à charbon et, [146] à plusieurs reprises, s'acharna tellement sur lui qu'elle le mit hors d'état de se rendre à l'école. Son père n'approuvait nullement la conduite de sa seconde femme et les reproches qu'il lui fit à différentes reprises engendrèrent des querelles et finirent par rendre insupportable la vie conjugale.

Après avoir fréquenté l'école de façon très irrégulière, il fut mis en apprentissage chez un tailleur, qu'il quitta au bout de six mois parce que la femme de son patron le maltraitait. Il chercha alors à s'embaucher dans des fermes.

En 1899, étant âgé de vingt-cinq ans, il se maria et, depuis cette époque il n'a plus changé de résidence. Depuis 1911 jusqu'au moment de son arrestation, il était chargé de l'entretien des moteurs dans une filature et teinturerie. Il avait constamment à sa disposition l'acide sulfurique nécessaire à l'entretien des batteries d'accumulateurs, et en prélevait de temps à autre une fiole pour commettre ses attentats. Son activité à la filature ne subît qu'une courte interruption, au cours de la dernière grande guerre, lorsqu'il contracta un engagement volontaire, et fut envoyé au front occidental pour y creuser des tranchées (il n'avait pas fait de service militaire en temps de paix).

Il a cinq enfants, et dit qu'il ne s'accorde pas trop bien avec son épouse. Mais son mariage peut cependant être considéré comme heureux, étant donné que la famille vit dans un certain confort. Il s'occupe beaucoup de sa famille et lui donnait l'exemple en menant une vie très honnête ; il était d'ailleurs estimé par ses voisins, par ses patrons et par ses compagnons d'atelier.

Au cours de l'interrogatoire préliminaire qu'il subit au commissariat de police, ainsi qu'au cours [147] de ses entretiens avec, le médecin légiste et avec le magistrat, il prétendit avoir agi par érotisme, tandis qu'au cours de l'instruction, il invoqua d'autres motifs.

Les rapports et observations des médecins légistes sont très intéressants.

Jusqu'au moment où il atteignit l'âge scolaire, l'homme aux acides souffrit d'énurésie et, d'après lui, fut atteint de « démente et de somnambulisme » si bien qu'on dut à plusieurs reprises le ligoter sur son lit. Son instinct sexuel se manifesta très tôt. À l'âge de onze ans, il avait, plusieurs fois par semaine, des relations charnelles avec des fillettes plus âgées. Pendant tout le temps qu'il travailla à la campagne, il ne rencontra pas de fille qui voulût se livrer à lui et alors, il eut recours à sa chienne. Il n'a pas, dit-il aux médecins, fait usage d'autres animaux,

Pendant le coït, surtout avant l'orgasme vénérien, il avait souvent des impulsions sadiques : comme mordre, gratter, uriner dans le vagin de sa compagne, etc. « Sans femme, je ne puis vivre », dit-il sans cesse. Malgré les relations sexuelles normales et régulières avec son épouse, il a recours à d'autres femmes pour satisfaire son instinct sexuel. Il n'eut aucune relation avec des femmes pendant tout le temps qu'il passa au front occidental et ne souffrit aucunement de cette abstinence. Il nie énergiquement s'être adonné à l'onanisme.

Il est curieux de remarquer qu'avant la guerre et immédiatement après sa libération du service, son instinct sexuel, quoique exagéré, ne le faisait guère souffrir. Ce ne fut qu'en 1919 - toujours d'après ses propres déclarations - que celui-ci se réveilla et, se montra plus exigeant que jamais ; et c'est alors qu'il commença à commettre des attentats au moyen [148] d'acides. Il ne dit rien au sujet des causes qui lui firent adopter une conduite aussi bizarre, il se contente de dire que cette idée se présenta spontanément à son esprit et qu'il n'a jamais rien lu ou entendu dire sur des cas similaires.

Quant à son activité perverse, il sait fort bien décrire la forme sous laquelle elle s'exteriorise : « sueurs froides, tremblements, congestion du sang dans les testicules, prurit sur toute la surface du corps. Le membre viril entre en érection, érection qui avorte quelquefois en un simple priapisme, et qui, d'autres fois va jusqu'au spasme érotique avec éjaculation spermatique. Il choisit ses victimes de préférence parmi les jeunes femmes et jeunes filles qui ont un beau teint, qui sont bien vêtues et - ce qui l'excite au plus haut degré au point de vue sexuel - parmi celles qui ont de jolis pieds.

Il s'efforce chaque fois de réagir contre cette passion qu'il qualifie lui-même d'ignominieuse. Mais il ne parvient à se dominer que per-

dant un temps relativement court ; et cette passion est quelquefois tellement irrésistible que lorsqu'elle se manifeste tandis qu'il est chez lui, il doit se rendre sur la voie publique pour la satisfaire. Cet instinct pervers fut particulièrement puissant au cours de l'année 1927, et cela malgré qu'il a avec son épouse quinquagénaire des relations sexuelles deux fois par semaine. Au cours d'un de ses rapprochements charnels non maritaux, il contracta, en 1920, une blennorragie.

D'après le rapport médico-légal, l'accusé est un individu peu intelligent et sans instruction. Il n'y a pas dans sa famille d'antécédents d'aliénation mentale, d'épilepsie, d'alcoolisme, ou de criminalité. Seul l'instinct sexuel semble morbide. Au cours de son adolescence, il manifesta de véritables perversités [149] sexuelles, du sadisme et de la sodomie, parmi lesquelles le sadisme occupa une place prépondérante et dégénéra en la passion des attentats au moyen d'acides.

L'accusé déclare, et il n'y a pas de raison de formuler contre ses affirmations la moindre objection, qu'au cours de la perpétration des attentats au moyen d'acides, l'instinct sexuel est prédominant. Sans doute, l'homme aux acides a déclaré plusieurs fois au cours de l'instruction qu'il avait été mû par le désir de se venger sur le sexe féminin tout entier des mauvais traitements que lui avaient fait subir sa belle-mère et la femme de son premier patron. Mais plus tard, il renonça à ce mode de défense.

L'arrestation de l'accusé mit un terme aux attentats au moyen d'acides, ce qui prouve qu'il doit être seul tenu pour responsable de tous les délits de ce genre qui ont été commis dans la petite ville saxonne au cours de la période comprise entre les années 1919 et 1927. Au début, l'homme aux acides « travaillait » avec une fiole ordinaire qu'il avait prise à la fabrique, plus tard il se servit d'un vase dit de « Maggi ». Il lui arriva fréquemment de commettre deux attentats au cours d'une même journée, et cela toujours en se rendant à son travail ou en revenant. L'irrégularité des heures auxquelles les délits ont été commis trouve son explication dans le fait que l'accusé travaillait une semaine dans la première équipe (journée de huit heures), la semaine suivante dans la deuxième, et la troisième semaine dans la troisième équipe. En perpétrant ses attentats, il lui arriva souvent de se brûler et de corroder ses pantalons - la police découvrit chez lui plusieurs pièces d'habillement portant des traces de brûlures produites par des acides. Par la

suite, il entoura son [150] récipient soit de papier, de linge ou d'étoupe, afin d'éviter tout accident.

Lorsqu'il rencontrait une femme dont la vite exaltait son instinct sexuel, il retirait de sa poche sa fiole d'acide et arrosait rapidement une partie du corps de sa victime (ordinairement la main), ait moment où il la croisait. Jamais, jusqu'à la nuit « tragique » (expression de l'accusé), il ne s'enfuyait. Au contraire il passait tranquillement, regardait la personne qu'il avait brûlée, et allait calmement s'asseoir sur un banc voisin, afin de ne pas éveiller de soupçons.

On ne rapporta à l'audience publique qu'une infime partie des exploits de l'homme aux acides. Il fut condamné, pour dommages et intérêts et pour lésions volontaires, à trois années d'emprisonnement.

L'expert insista sur le fait que l'accusé ne remplissait pas les conditions voulues aux termes de l'art. 51 du code pénal pour acquitter celui-ci et le colloqua.

3

Un pochard à inconscient lucide.

[Retour à la table des matières](#)

L'exposé qui suit est constitué par un extrait d'expertise mentale que nous fîmes au sujet d'un pochard qui présentait la particularité, de pénétrer dans les habitations, de préférence dans des magasins de meubles où étaient exposés des lits avec literies, de s'y coucher et de partir sans rien enlever de sérieux. À vrai dire, il pénétra dans des maisons particulières et toujours pour y chercher de quoi s'y coucher ; [151] mais il était naturellement exposé à y rencontrer des êtres vivants, ce qui lui amena des difficultés avec le Parquet. À première vue, il ne s'agit que d'une histoire gaie.

Nous avons laissé de côté toute la question hérédité, antécédents personnels et examen psychiatrique. Bornons-nous à dire que Florimond appartient à une famille fortement tarée au point de vue mental et que lui-même présentait un déséquilibre mental manifeste.

Son avenir était sans solution. Il fut tué dans un bombardement.

Les faits.

Le samedi 10 octobre, entre 0 h. 30 et 2 heures du matin, Florimond pénétra dans la maison du Dr X... à l'aide d'une fausse clé. Selon ses déclarations, il n'avait pas particulièrement choisi cette maison-là, mais avait essayé ses clés sur diverses portes jusqu'à ce qu'il en trouva une qui s'ouvrit. Il pénétra dans la première place du rez-de-chaussée, y prit deux pièces de cinq francs, deux porte-plumes réservoirs et quelques timbres qu'il plaça dans son portefeuille. Il se souvient très bien de ceci et a raconté la chose en détail. Puis, il a dû passer dans la seconde place, y ouvrir l'armoire; il y prit un sac de toile contenant des morceaux de tissus. On retrouva ceux-ci par terre. Mais à ce sujet, il prétend ne se souvenir de rien et ne sait comment ni pourquoi il a fait cela. Retenons ce détail car il est très important.

Ensuite, il monta à l'étage. Il est naturellement, impossible de savoir exactement comment les choses se passèrent, car on ne dispose quasi que de son témoignage, celui de la victime, à peine réveillée, [152] paraissant sujet à caution. Selon lui, il pénétra dans la chambre, vit qu'il y avait quelqu'un dans un lit, ne put distinguer si c'était un homme ou une femme, se déshabilla et, en chemise, se glissa dans le lit. Il avait dû au préalable déplacer soigneusement un téléphone placé à l'endroit où il a dû se coucher. Il affirme qu'il resta ensuite cinq minutes bien calme, puis il se rendit compte que la personne était une femme et se mit à la caresser. La femme se réveilla et, sentant un visage mal rasé, perçut que l'homme qui s'était, à ce moment, couché sur elle n'était pas son mari. Elle poussa un cri et s'enfuit. Florimond la laissa partir sans résistance, riant d'un rire « comme celui de quelqu'un qui aurait fait une grosse farce ».

Mme X... s'en fut demander de l'aide aux voisins. Entretemps, Florimond se rhabilla et s'enfuit. On le rattrapa un peu plus loin, les chaussures encore en mains. Il avait emporté une veste de pyjama en plus des autres objets volés.

Lorsque Mme X..., rentra, elle remarqua qu'à la place de devant, au rez-de-chaussée, se trouvait un costume de bain et qu'à la seconde place un sac de toile, contenant des restes d'étoffes, gisait à terre. Ce sac

se trouvait dans une armoire, dans la place même. A la porte d'entrée de la chambre, elle trouva des bretelles appartenant à son mari et, près du lit, un manteau lui appartenant. Bretelles, manteau et costume de bain se trouvaient normalement dans une armoire de la chambre à coucher.

Florimond expliqua qu'il avait ouvert l'armoire *avec l'idée de s'y cacher* mais que cela n'alla pas et qu'il a dû s'enfuir avec les bretelles, le manteau, le costume de bain qu'il aura laissés finalement en cours de route. Il emportait la veste de pyjama, mais il [153] prétend ne pas savoir par quel hasard et invoque l'égaré de l'ivresse.

Remarquons l'histoire du costume de bain, du sac à morceaux d'étoffe, du manteau de femme et la scène de la garde-robe. Remarquons en outre qu'alors que Florimond donne des détails précis et extrêmement pertinents sur son activité, il ne sait donner aucune explication concernant la raison pour laquelle il a ouvert l'armoire. Il ne sait pas pourquoi il l'a ouverte, il pense que c'était pour s'y cacher. Il ne sait pas au juste pourquoi il a enlevé bretelles, costume de bain et manteau. Et enfin, il ne peut donner aucune explication concernant les morceaux d'étoffes.

Tout a paru bizarre dans cette histoire. Le vol n'était pas un vrai vol en ce sens que l'on voyait très bien qu'aucun effort n'avait été fait pour voler : tous les objets de valeur étaient restés en place.

D'autre part, la tentative n'avait pas été menée avec une bien grande insistance.

Enfin, les vêtements avaient paru retenir particulièrement l'attention du visiteur : les morceaux d'étoffes, la veste de pyjama.

Examen mental sommaire au moment des faits.

Arrêté dans sa fuite, Florimond affirma qu'il avait bu et ne savait pas ce qu'il faisait, comme cela lui arrivait lorsqu'il avait bu, et notamment il rappela que deux ans auparavant il avait commis, ayant bu encore, des actes de même nature.

Il expliqua sa conduite étrange par l'état d'ivresse. Il ne peut y avoir aucun doute sur le fait que Florimond était sous l'influence de la bois-

son. Le lendemain, à son entrée à l'annexe, il sentait encore [154] la bière. Il avait bu dans la soirée de douze à quinze verres de bière (Bock et Pilsen Artois). Malgré cela, tous ceux qui l'ont vu, soit avant, soit après les faits, sont unanimes à dire qu'il n'avait nullement cessé, de savoir ce qu'il faisait.

Ce témoignage a évidemment son importance. Notamment le commissaire de police déclare qu'il n'était pas assez ivre pour tomber sous le coup de la loi sur l'ivresse publique.

Pendant les faits eux-mêmes, Mme X... fait remarquer qu'il ne lui a pas fait l'effet d'un homme ivre ou aliéné, que son rire en voyant son épouvante était plutôt celui de quelqu'un qui a fait une grosse farce.

Enfin, en comparant les différents récits : celui fait à la police immédiatement après les faits, celui fait au Juge d'Instruction et celui qu'il nous a fait à différentes reprises, on doit bien constater que ses affirmations « qu'il ne sait pas », « qu'il ne se souvient pas », etc... sont de grossières simulations. Sans aucun doute, il ne se souvient pas de tous les détails, - c'est le cas dans toute ivresse un peu marquée -, mais il ne saurait être question d'un état amnésique, signature d'un état d'ivresse anormale. Nous avons remarqué d'ailleurs que finalement les seuls points sur lesquels il est impossible d'obtenir des détails et des souvenirs sont ceux avant trait aux *vêtements* et aux *étoffes*. Il reste toutefois que nous ne savons pas dans tous les détails ce qui s'est passé entre 0 h. 30 et 2 h. du matin. Nous croyons que Florimond ne tient pas à nous renseigner outre mesure sur ce que nous ne connaissons pas encore. En tout état de cause, il a essayé de crocheter, selon lui, *treize ou quatorze portes*, ce qui a dû lui demander un certain temps.

En résumé, nous devons rejeter un état d'ivresse [155] tel que les activités du prévenu n'auraient plus eu pendant ce temps un lien réel avec son moi. Nous ne pouvons donc expliquer le délit en le mettant purement et simplement sur le compte d'un état d'inconscience plus ou moins totale provoqué par l'ivresse. Le délit, l'ivresse l'a favorisé sans doute, mais elle ne saurait en être exclusivement la cause. Ce délit se rattache par conséquent à la vie mentale normale de veille du prévenu ; il doit - si incohérent qu'il paraisse - avoir un sens et un sens partiellement connu du prévenu.

Les premiers interrogatoires nous ont d'ailleurs montré que Florimond connaît, en partie du moins, le sens de son activité délictueuse

et c'est pourquoi nous avons pris la peine d'étudier aussi complètement que possible ce délit curieux.

Autour des faits.

Les faits sont le couronnement d'un état d'âme qui s'est marqué dans la soirée. Cet état d'âme a commencé au cinéma où le prévenu s'est trouvé en compagnie de deux jeunes filles qu'il ne connaissait pas jusque-là mais à propos desquelles il a éprouvé de l'excitation sexuelle. Il a voulu les suivre ; a fini, après une chasse réelle, par les retrouver, c'étaient des filles de café, et s'est mis à boire chez elles. À mesure qu'il buvait, son excitation sexuelle augmentait. Au cours de la soirée, il affirme qu'il reviendra le lendemain, à condition qu'elles soient là et qu'on s'amuserait, qu'il aurait bien cent francs à dépenser. Finalement, il dut quitter l'établissement, l'heure étant venue. Il se rendit dans un autre café et là voulut emprunter vingt francs, après avoir bu plusieurs verres encore. Bref, un point de départ [156] d'excitation sexuelle, accompagné de consommation d'alcool, avec image grandissante de l'idée de plaisir et représentations sexuelles. Choses qu'il reconnaît d'ailleurs. La tentative de viol de la nuit apparaît donc ici comme un résultat en rapport avec toutes les représentations mentales de la soirée, mais cette tentative d'allure très velléitaire ne nous apprend pas tout. Pour comprendre les faits et gestes de cette soirée, il faut rechercher d'autres faits analogues.

Les faits antérieurs.

En 1938, en juin, Florimond avait commis deux faits également bizarres et apparemment dépourvus de sens.

Le samedi 15 mars 1938, ayant reçu de sa mère trente francs de pourboire, il se met à visiter les cafés. Après avoir bu assez bien, il laissa son vélo en gage dans un café et obtint cinquante francs qu'il dépensa. En rentrant chez lui, en passant devant un magasin qu'il connaissait très bien, il souleva une fenêtre à guillotine et pénétra dans la place. Les gens furent réveillés et descendirent ; il se cacha. Il ra-

conte, avec de nombreux détails, ce qui s'est passé et démontre de la sorte que son ivresse ne le privait nullement de conscience et de lucidité. Il se glissa alors dans un lit à la vitrine et s'y endormit. Il partit le matin.

La chose paraît simplement être le fait d'un homme ivre qui, dans son égarement, pénètre dans une maison et se couche automatiquement dans le premier lit venu ; indifférent à tout le reste. Deux vases avaient été brisés. *Mais, chose plus digne d'être remarquée, une belle poupée qui se trouvait dans un fauteuil avait été réduite en pièces et déchirée.* Un tel fait peut [157] difficilement avoir été commis par inadvertance, même par un buveur, et nous a paru important.

L'interrogatoire en effet nous apprit que pendant qu'il déchirait la poupée, *Florimond avait éprouvé un plaisir sexuel et avait même éjaculé.*

Un élément sexuel peut difficilement être nié dans ces circonstances. De plus, ce fait révèle que Florimond, lui, sait ce qui se passe pendant ces moments où, prétend-il, il ne sait ce qu'il fait !

Rien, d'ailleurs, n'avait été volé.

Le 10 janvier, un acte du même genre avait été commis par lui encore dans l'habitation de M.Z... au Boulevard. Ce jour-là, ayant travaillé jusqu'au soir, il se mit à boire. Il visita divers cafés et but de nombreux demis ; il parle d'une trentaine de « bocks ». Vers minuit, il alla chez M.F..., là où il avait travaillé, et demanda cent francs d'acompte sur son travail. Il les reçut et recommença à boire.

Vers une heure, dit-il, il se dirigea vers le « château ». Il essaya d'y rentrer et finalement y pénétra par la fenêtre du W. C. Il alla aux sous-sols, puis au premier étage qu'il visita et où il prit une montre en or qu'il remit d'ailleurs derrière un pot de fleurs. Puis il monta encore et arriva à une mansarde. Il pénétra dans une chambre où dormait une servante. Quand celle-ci demanda qui était là, il lui ordonna de faire de la lumière. Dès qu'elle vit un étranger, elle cria et s'enfuit. Il la suivit et en descendant les escaliers, voulut la prendre par les épaules. Il s'est alors éclipse. Le lendemain matin, il errait encore dans les environs et fut reconnu par la servante.

Dans ces cas, nous constatons deux scènes similaires se terminant différemment mais ayant un lit comme aboutissement. Au magasin, il

trouve une poupée. Au boulevard, il trouve une jeune servante qui se [158] sauve. En somme, à peu près une situation comme celle rencontrée chez Mme X...

Dans ces deux cas de 1938, il déplaça des objets, sembla avoir eu l'intention de voler, a d'ailleurs fait le geste avec la montre en or, mais est parti sans rien prendre.

Nous avons appris que pendant ces deux scènes, il était sexuellement excité et que le vol symbolique, le simple déplacement des objets, contribuait à son plaisir sexuel (mais nous ne savons dans quelle mesure, le prévenu était très bas au point de vue introspection et d'autre part nous ne voulions pas lui suggérer tout un système psychopathologique).

À la faveur de l'ivresse, nous voyons donc se reproduire des scènes identiques par le fonds et qui, éclairées d'une certaine façon, paraissent avoir un sens. En possession de ce schéma, il ne nous a pas été bien difficile de retrouver la scène point de départ dont toutes ces activités paraissent une répétition.

La scène initiale.

Un événement important du point de vue sexuel s'est passé en 1926 et a d'ailleurs laissé des documents dans le dossier judiciaire.

En 1926, âgé de quatorze ans, il s'était mis à aimer une certaine Fernande. Celle-ci, alors âgée de dix-sept ans, semblait le voir volontiers, lui avait peut-être fait quelques sourires ou accordé quelques complaisances, mais ne le considérait certainement pas comme un amoureux. Au contraire, elle « courtisait » alors un étudiant et Florimond en était devenu terriblement jaloux, nous dit-il. *Il était l'ami du frère de Fernande. Celui-ci possédait une bonne clé de la maison paternelle* et, un jour où tout le monde était [159] absent, vers une heure de l'après-midi, il pénétra dans cette maison. Il était à ce moment en état d'excitation sexuelle. Il a trouvé un chapeau de Fernande et l'a déchiré. Il a trouvé *une montre* de Fernande et l'a prise en même temps que des mouchoirs de poche et une paire de gants en peau de daim. Il a déchiré une blouse en laine de Fernande et ailleurs, *après avoir fouillé*, il a trouvé des vêtements de dessous de Fernande qu'il a

déchirés. Il a, à ce moment-là, avec une épingle, fait un trou dans les pneus du vélo du frère de Fernande. Il est allé à l'étage, dans la chambre de Fernande et il y a trouvé des vêtements. Il en a encore déchirés. Parmi les vêtements déchirés : *un pyjama. Alors il s'est mis dans le lit de Fernande*, il y est resté un certain temps et y a connu l'orgasme sexuel. Il dit ne pas savoir si ce plaisir fut accompagné d'éjaculation. Le dossier ne signale rien. Puis, il sortit.

Les objets volés ont été trouvés chez lui au mois de novembre.

Pendant toute cette période, il a *commis de nombreux vols* qui lui ont valu l'intervention du Juge des Enfants et sa mise à la disposition du gouvernement jusque vingt et un ans.

Il faut retenir qu'à cette époque là étant enfant de chœur, il profita de cette situation pour monter au-dessus de la sacristie, y fouilla une caisse trouva des vêtements du service religieux et *déchira* un voile de la Vierge. Il était à ce moment en excitation sexuelle. Il n'était évidemment pas ivre au moment de ces faits ni de ceux accomplis chez Fernande. À cette période encore, il vola du vin. On sait qu'il avait volé également le contenu de certains troncs à l'église.

[160]

Florimond était à cette époque en pleine puberté. Le récit de la scène chez Fernande est très caractéristique : on y trouve un ensemble de déviations, notamment des éléments sadiques et des éléments fétichistes. Il semble bien que c'est dès cette époque que s'est fixée l'association en un tout « *excitation sexuelle, besoin toxique, tendance au vol avec satisfaction sexuelle où prédominent les éléments sadiques et fétichistes* ».

Nous savons après cela pourquoi, sous l'influence de l'excitation sexuelle, il se met à boire, pénètre dans les maisons avec une fausse clé, cherche dans les armoires, déchire une poupée et se glisse dans un lit.

Nous savons aussi pourquoi il emporte certains objets et notamment pourquoi il emporte le pyjama de Mme X... et pourquoi il fait de telles démonstrations avec les vêtements. Enfin, sans plus, Florimond fait remarquer que c'est toujours après douze heures du jour ou de la nuit que ces choses lui arrivent.

Nous avons étudié les déclarations de Florimond en 1926, en 1938 et en 1939. Malgré l'élément ivresse, il paraît clair que tous les détails susceptibles de donner le sens vrai à ses délits sont soigneusement passés sous silence et que chaque détail intéressant est remplacé par un « je ne sais pas pourquoi ».

Il ne nous paraît pas douteux que les actes si curieux de Florimond soient des manifestations sexuelles déviées. Celles-ci, aux dires de Florimond, ne se font que lorsqu'il a bu, *mais les tendances à répéter ces rites sont fréquent et surviennent plusieurs fois par semaine*. Il les calme par la *masturbation* ou bien la situation s'améliore après des pollutions nocturnes.

Il découle d'ailleurs du dossier que, très souvent, [161] Florimond essaie ses clefs sur les portes sans pénétrer dans les maisons. La propension à boire, semble-t-il, est également liée à l'excitation sexuelle. C'est ainsi qu'étant mis en présence d'infirmières à l'occasion de ses visites à la Consultation psychiatrique où il avait été envoyé par le Juge après ses premiers méfaits, il éprouvait en sortant des services une tendance quasi invincible à se mettre à boire. La plupart du temps, il résistait, sachant, disait-il, que c'était là le commencement d'une nouvelle misère. Mais plusieurs fois, malgré tout, en quittant la consultation d'Hygiène mentale, il ne put résister à la tentation.

Ceci est évidemment très important et donne à la toxicomanie de Florimond un sens péjoratif. Ce besoin toxique, imbriqué dans l'excitation sexuelle, ne nous permet pas beaucoup d'espoir.

Conclusions.

Nous avons affaire à un sujet dont l'activité délictueuse paraît nettement liée à sa vie sexuelle qui semble s'être fixée à un rite formulé à la puberté. La psychanalyse remonterait sans doute beaucoup plus loin dans le passé.

Mais nous nous en sommes tenus à ce que le sujet nous donne en connaissance directe. L'interprétation du reste demeure partiellement inconnue du sujet lui-même, lequel nous a livré un certain nombre de détails dont il n'appréciait pas la portée.

Remarquons la liaison nette entre l'excitation sexuelle et le besoin de boire et de voler. Ces choses sont connues, mais dans bien des cas la démonstration en reste difficile. Dans ce cas-ci, en dehors de l'ensemble psychologique qui l'établit assez bien, il [162] faut retenir la démonstration quasi physiologique que le prévenu nous donne : s'il se masturbe, au moment où le processus se met en branle, tout le mécanisme s'arrête, chose qui met bien en évidence, et c'est fréquent chez des déviés de ce genre, la parenté étroite entre la sexualité, et ces impulsions irrésistibles.

4

Un récidiviste du vol

[Retour à la table des matières](#)

En présentant ce cas je m'efforcerai de mettre en évidence les données dont nous estimons pouvoir tirer quelque profit et je soulignerai tout ce que l'observation a d'incomplet, toute l'étendue de notre ignorance dans ce domaine. À vrai dire, une observation comme celle-ci met fort bien en relief la pauvreté de nos connaissances actuelles dans le déterminisme profond qui rend de tels sujets réfractaires à toute sanction, insensibles à toute valeur affective autre que leur passion.

Mais venons-en au fait. Fernand, âgé de trente-quatre ans, est un assez beau garçon. Il est de taille moyenne, ses traits sont réguliers et fins, ses yeux bleus, ses cheveux foncés. Mais il n'a pas le teint rosé d'un blond. Sa peau est pigmentée et grise, un peu rugueuse. Il ne regarde habituellement pas en face et semble gêné par ses mains. Sa voix est douce, calme, tranquille ; il ne s'adresse à vous que comme un séminariste à son directeur de conscience.

Cependant aucun mouvement de votre visage ne lui échappe, aucune nuance de votre voix ne le laisse [163] indifférent et votre regard même, qu'il semble ne rencontrer que par centièmes de seconde, suffit à moduler ses phrases. De temps à autre, une colère éclate, vite refoulée, mais qui a suffi pour vous faire apprécier une sorte de violence intérieure, de tumulte caché. Le monde affectif réel de cet homme n'est pas mêlé à ses relations sociales courantes.

Une nouvelle fois, il est donc rentré en prison. Il reconnaît les lieux et le personnel. Son sourire vous dispense de commentaires. Seul un membre d'un comité de patronage aurait l'ingénuité de lui faire une leçon de morale. Ingénuité, dis-je, car personne ne peut faire une meilleure leçon de morale qu'un récidiviste. Cette fois, il ne s'est plus contenté de vols relativement modestes. C'est à des bijouteries qu'il s'en est pris, mais il est resté fidèle à sa technique, c'est-à-dire qu'il entre quelque part, se fait montrer des objets, reste quelque temps hésitant, et finalement trouve que cela ne lui convient pas ou que c'est trop cher ou que ce n'est pas la qualité qu'il lui faut. Puis il sort ; mais il a, au préalable, dérégulé la sonnerie, de manière qu'il puisse rentrer aussitôt dans la place sans que l'appel fonctionne. Il s'empare alors soit de l'argent, soit des objets restés sur le comptoir, car, ajoute-t-il, le nombre de gens négligents est incroyable, « *il faut être du métier comme moi pour le savoir* ». Généralement, et même dans des bijouteries, ils abandonnent le magasin sans avoir tout remis en ordre. Bien entendu, comme il le fait remarquer, le truc est loin de réussir chaque fois. En ville, les bijouteries ne se touchent habituellement pas et si on a décidé de faire les bijouteries, on part tranquillement à la recherche de la suivante. Par contre, si on se borne à des opérations plus modestes, merceries, épiceries, drogueries, etc., il se pose la [164] question de savoir s'il vaut mieux passer directement à la maison suivante ou bien traverser la rue et se rendre dans une autre. Tous les systèmes sont bons, dit-il, mais il préfère traverser la rue, fort en oblique de façon à s'éloigner chaque fois après une tentative infructueuse ; cette technique est plus conforme à son tempérament plutôt nerveux et facilement anxieux, dit-il, mais il n'est pas certain que ce soit la bonne méthode. En tout cas, il faut marcher à son aise et ne jamais avoir l'air pressé. On comprend qu'il faille autant que possible prendre l'allure des gens de la ville.

Fernand est enfant naturel. À sa naissance, sa mère avait vingt ans et son père trente-neuf. Celui-ci, dès qu'il avait appris que la jeune fille était enceinte, l'avait abandonnée à son sort. Cet homme buvait assez bien, continua à le faire pendant toute sa vie et mourut relativement jeune, après avoir eu des ennuis avec la justice pour attentat à la pudeur sur de jeunes enfants.

La mère de Fernand vit encore. Elle souffrirait d'un léger goitre mais sans symptômes décelables. Elle avait eu sept frères et sœurs et

était la plus jeune. Aucun n'eut d'aventure semblable à la sienne. Parmi leurs enfants, aucun ne commit de délit et ne présenta d'affection mentale. La mère de Fernand, sortie de pension à l'âge de dix-huit ans, avait connu presque aussitôt son séducteur. Elle était plus indépendante que les autres membres de la famille, plus froide que ses frères et sœurs, communiquant moins. Je la rencontrai, déjà âgée, au cours de l'enquête que j'avais à faire au sujet de son fils. Elle était d'une politesse exquise et glaciale. Après examen, et si j'avais eu à la classer au point de vue psychologique, [165] je l'eus rangée parmi les « schizothymes froids ». Remarquons en passant comment s'amorce le destin des êtres. Je viens de dire schizothyme froide, c'est-à-dire affectivement pauvre, avec peu de contact autour d'elle, et peu affectée par la solitude. Ce n'était pas uniquement par hasard, du moins je le considère comme fort probable, qu'elle fut séduite par un homme plus âgé et de valeur morale douteuse. Sans doute est-il assez normal qu'une jeune femme soit sensible à un homme plus âgé qu'elle, c'est du moins plus normal que l'inverse, mais à vingt ans la différence d'âge relatée est considérable. Elle fut donc sensible à l'aspect sexuel et, dans cette famille honorable, cette liaison fit naturellement scandale. Elle dit cependant qu'on ne s'occupa pas tellement d'elle. Remarquons aussi que de tels tempéraments qui n'aiment personne ne sont généralement pas « protégés ». La protection du milieu n'agit pas aussi vivement pour eux que pour les autres qu'on aime ; ils sont abandonnés dans la mesure même où ils se suffisent seuls. Lorsque plus de trente ans plus tard, je lui demande si ses parents ont souffert beaucoup et longtemps de son déshonneur, je m'aperçois qu'elle ne sait que répondre :

- Cette question ne m'a jamais traversé l'esprit.

On ne peut pas imaginer un plus beau test.

Il n'est donc pas surprenant que lorsqu'elle se maria, quinze ans après la naissance de son enfant naturel, le ménage ne marcha guère. Les époux divorcèrent après deux ans ; les raisons n'en sont pas précises. « On ne s'entendait pas », dit-elle, « et je me trouvais mieux seule ». Elle n'avait jamais supporté que ses parents s'occupassent d'elle : elle ne supportait guère que son mari le fît.

[166]

Bien qu'aucun de ses frères et sœurs ne présentât d'anomalies sérieuses, il est à noter que son père, après la mort de sa femme, avait

fait une dépression, avait refusé de manger et finalement était « mort de chagrin ». Il faut savoir à ce propos qu'on ne meurt normalement pas de chagrin, ni après un deuil, ni pour autre chose. Ce n'est que si l'on est doué d'une constitution particulière qu'on peut présenter des réactions pathologiques de cette envergure. Dans le cas qui nous occupe c'est d'autant plus évident que le frère de cet homme mourut également de chagrin, dans les mêmes conditions, lui aussi après la mort de sa femme. Il s'agit donc ici de névroses réactionnelles qui ne se rencontrent que chez des prédisposés et des psychopathes.

Bref, du point de vue héréditaire, il existe des tares, assez légères sans doute, mais bilatérales. D'autre part, le caractère bizarre de la mère relève aussi de l'éducation : elle était la cadette, resta en pension plus longtemps que les autres, avait donc été plus gâtée et pouvait avoir été l'objet d'une affection plus marquée de la part de son père. Ceci est une supposition absolument gratuite, puisque nous n'avons rien pu en savoir de positif, mais les psychanalystes ne manqueraient pas de soulever la question et d'interpréter par là sa sensibilisation à un homme plus âgé que l'usage ne le prévoit. Il n'est pas jusqu'à l'indifférence pour la souffrance de ses parents qui ne puisse être interprétée comme un phénomène freudien. Bornons-nous à remarquer que toutes les jeunes filles se trouvent normalement dans les conditions idéales pour être marquées par le complexe d'Œdipe. Ce qui fait que l'une l'est et l'autre pas, c'est leur état névropathique ou leur état normal : il semble bien que des personnalités vraiment pauvres [167] soient dans l'incapacité d'être influencées par des processus de ce genre, et que l'anomalie pourrait être constituée aussi bien par l'absence de toute structure oedipienne que par le complexe lui-même.

La naissance de l'enfant se passa normalement : l'enfant ne fit pas de troubles de croissance et ne présenta que quelques maladies banales du jeune âge. Il avait été transporté à la campagne dans une famille de paysans où l'on comptait sept autres enfants. Il y fut bien traité : il ne se souvient pas qu'on ait jamais fait la moindre discrimination pour lui et n'a pas conservé d'images désagréables de ce milieu, où il resta jusqu'à l'âge de quatre ans. Il était aimé de ces gens et retourna dans ce foyer, chaque année, aux vacances jusque l'âge de douze ans.

À quatre ans, la mère l'avait repris chez elle. Elle s'était installée seule comme couturière et gagnait bien sa vie. Quand on lui demande quels sont ses plus anciens souvenirs au sujet de sa mère l'enfant

n'évoque que gifles et réprimandes sans fin. Peut-être les méritait-il. Mais il se plaint de n'avoir jamais connu d'affection alors qu'il avait été aimé dans son premier milieu.

D'un autre côté, lorsqu'on parle avec la mère, on est frappé du ressentiment qu'elle a gardé contre le père de l'enfant, non de l'avoir abandonnée, mais de l'avoir rendue mère. Nul ne songerait à nier que cette maternité ait été pour elle un malheur irréparable. Mais l'expérience montre que normalement une femme équilibrée s'adapte et finit assez rapidement par donner un sens à sa vie. Ici, après toute une vie, elle s'en prend encore à l'enfant, interprète toute son existence en fonction de cet enfant et notamment elle considère que c'est à cause de lui qu'elle n'a pas évolué comme les autres membres de sa famille. [168] L'amour maternel n'a jamais repris le dessus. Elle a fait pour lui, matériellement, ce qu'elle devait faire, mais le petit ne l'a jamais intéressée ; elle n'a conservé de lui aucun de ces souvenirs que les mères conservent, surtout quand elles furent seules. Elle se borne à répéter que c'était un enfant nerveux, difficile, désobéissant. Il devait être aussi autre chose que cela ; elle ne l'a jamais vu. Bref, elle n'a jamais aimé son fils et il est impossible que l'enfant, affectivement du moins, ne s'en soit pas rendu compte. Fernand fréquenta l'école primaire, puis l'école moyenne qu'il quitta vers seize ans ; ses résultats avaient été passables.

D'aussi longtemps qu'il se souvienne, le prévenu se connaît voleur. Il ne peut donner d'explication sur ses premiers vols, vers sept à huit ans. Sa mère était extrêmement sévère à son égard, les gifles pleuvaient. Pourtant c'est au porte-monnaie de sa mère qu'il s'en prend. Il y volait par dix centimes, mais comme il était très surveillé, il ne pouvait rapporter à la maison les quelques caramels qu'il se procurait au moyen de cet argent. Il distribuait le produit de son larcin à ses petits camarades.

Sa mère le réprimandait, mais elle se bornait à dissimuler son porte-monnaie. Il ne s'agissait pour l'enfant que d'encaisser sans broncher s'il était pris, et il pouvait tout éviter moyennant une certaine adresse.

À l'âge de seize ans, il fut placé chez un diamantaire, mais il dut quitter après six mois, condamné pour sept vols, lesquels se confondaient étroitement avec les séances de jeu auxquelles il s'était adonné. En même temps que sa carrière de voleur avait commencé sa carrière

de joueur. La roulette était son jeu favori. Depuis lors son passé social se confond avec son casier [169] judiciaire. 1920, A B... vols simples, sept fois un mois. 1922, B... vols simples, trois fois quatre mois, et envoyé ensuite à Merxplas. 1924, Bruges. 1925, Bruxelles, neuf mois. 1926, Bruxelles, tentative de vol : trois mois.

À cette époque eut lieu le premier internement. L'interné fut envoyé à Reckeim et s'en évada. Placé à Tournai, il est libéré en août 1927.

Remarquons qu'il fut libéré beaucoup trop tôt, erreur qui se réitéra à chaque internement futur. En 1928, il est condamné à Namur à trois mois de prison pour vols. Sa responsabilité, cette fois, a été atténuée. La même année, il se fait condamner à deux ans, pour vols, à Bruxelles. Il purge une partie de sa peine, se fait condamner à sept mois à Bruges en 1930 et à un an à Courtrai en 1931. Il termine sa peine, et sitôt libre se fait reprendre à Charleroi pour vols. Ceci provoque un second internement, en 1932 ; mais en 1933, il est libéré et on le reprend à Boulogne en 1933, pour vingt et un mois, toujours en raison de ses vols. On le retrouve à Liège en 1934 où on lui alloue trois fois cinq ans d'internement. Libéré à l'essai le 8 février 1934, réinterné le 29 février 1935, relibéré le 1^{er} février 1937, il est réintégré le 25 mars 1937. Libéré à l'essai le 18 octobre 1937, il se fait arrêter aussitôt, est déclaré responsable par le Dr Dewulf, mais avant l'exécution de la peine, de nouveaux faits sont mis à jour et une nouvelle expertise du Dr Vervaeck provoque un nouvel internement qui se substitue à la peine de cinq ans de prison et de dix ans de disposition ait gouvernement. Ce nouvel internement prit cours le 9 février 1939. À ce moment, il était d'ailleurs arrêté depuis la fin de 1937, et entretemps avait fait la grève de la faim et s'était livré à diverses manifestations plus [170] ou moins simulées et intéressées. Il avait en 1937 rencontré une jeune veuve et faillit se marier en prison, à Louvain, l'unique chance de se reclasser lui étant donnée, disait-il, par l'amour extraordinaire de cette femme. L'amour passe. Survient l'internement de 1939. Au mois de mai 1940, il est libéré de Tournai par suite des événements et s'en va sur les routes de France. Il y rencontre une autre femme qui paraît l'aimer et dont il nous assure, aujourd'hui, qu'elle le sauvera. Mais pendant qu'il vivait avec elle, celle-ci d'ailleurs ignorante de son passé, et malgré qu'il n'eût pas la moindre difficulté d'argent, le voici qui recommence et commet coups sur coups les faits cités plus haut.

Chaque fois il avait promis de s'amender et chaque fois, avec la même régularité, il se remit à jouer et à voler. En 1937, à Louvain, il poussa l'indifférence ou l'humour jusqu'à retourner voler, et de la même façon, dans un magasin où il s'était fait prendre quelque temps auparavant.

Il n'a en réalité jamais aimé personne, ni homme, ni femme, n'a aucun ami, sauf ses camarades occasionnels de vol et de jeu, et cependant il est poli, agréable, prévenant même, et ne paraît doué d'aucune méchanceté.

L'allure de ses vols est stéréotypée, comme nous l'avons dit.

On a remarqué aussi qu'il y a un rapport entre ses périodes de vols et sa manie de jouer. Beaucoup, sinon la plupart de ses vols, semblent destinés à pourvoir à sa passion du jeu. En fait, les deux activités vont de pair, mais ne sont pas reliées par un lien de causalité ou de logique.

[171]

Examen mental.

L'examen mental de Fernand doit se faire, croyons-nous, à deux points de vue différents. Il convient de lui appliquer l'examen clinique habituel tendant à déceler les troubles soit du jugement soit du raisonnement, soit de la vie émotive et affective, ou à déceler d'éventuelles obnubilations de sa lucidité d'origine épileptique ou obsessive, ou encore à déceler l'existence d'une psychose quelconque en évolution ou sévissant par poussées. Dans la plupart des cas, en effet, où existent des perturbations mentales notables, un tel examen fait la lumière. Mais il existe un autre ordre de faits, dans lequel les conditions de l'examen ne sont plus celles de la clinique. Nous savons que dans un certain nombre de cas, des troubles du comportement social peuvent être pendant longtemps le seul signe d'une maladie mentale latente.

Il est clair que l'examen clinique, la constatation ou la non-constatation de troubles dans les fonctions mentales, l'emporte de beaucoup en certitude, sur l'interprétation, même modérée, du comportement social d'un individu. Dans ce dernier cas, en effet, une partie importante des éléments d'appréciation échappe à l'examineur. La

motivation interne de l'activité antisociale risque de nous rester inconnue et l'on peut facilement en arriver à interpréter dans le sens pathologie mentale un ensemble qui relèverait uniquement, par exemple, des conceptions sociales personnelles de l'intéressé ou relèverait de vices cachés, mais normaux, du sujet, ou même de tendances perverses ne constituant cependant pas nécessairement une perturbation grave de l'esprit. Dans le doute, ou devant un cas-limite comme [172] celui qui nous intéresse, l'expert peut donner le pas, soit aux données de l'examen clinique et se conformer strictement aux résultats livrés par cet examen ou bien il peut aller jusqu'à induire du fait du comportement asocial du sujet l'existence d'anomalies qui agissent sur lui à son insu, mais que l'examen clinique seul ne peut pas encore établir. L'examen clinique donnera généralement comme résultat une certitude scientifique ; l'interprétation du comportement d'un individu dépassera rarement pour l'expert le stade de la conviction scientifique ; toutefois dans certains cas, cette conviction paraîtra étayée sur suffisamment d'éléments pour atteindre le stade de certitude morale, suffisante dans ce domaine si particulier et chez un expert expérimenté, pour lui permettre de conclure.

Nous allons donc procéder à l'examen clinique de Fernand et ensuite nous allons rechercher ce que peut signifier son comportement régulièrement antisocial.

Mais avant cela et à ce propos, nous devons faire remarquer, au sujet de la loi de défense sociale, une chose très importante.

C'est que certains êtres antisociaux, mais intelligents, aidés parfois en cela par l'information lacunaire, au point de vue médical, de certains membres des commissions psychiatriques, jouent très adroitement sur les deux sources différentes qui peuvent motiver les conclusions de l'expert. Tout le temps que dure l'expertise, ils appuient, s'imaginant tromper l'expert, sur le caractère antisocial, déraisonnable et non explicable de leur conduite, et s'efforcent de faire interpréter leur conduite par l'existence de facteurs pathologiques. *Mais une fois internés*, ils se présentent devant la commission, insistant cette fois sur les apaisements que doivent donner à la [173] société, le fait qu'ils ne présentent à *l'examen aucun trouble clinique* et doivent, par conséquent, disent-ils, être libérés à l'essai. Ils sortent, retombent dans leurs fautes, se font réinterner, ressortent et l'on n'en finit plus. On a vu comment Fernand joua avec les « Commissions ».

Il est donc extrêmement important que le rapport d'expertise, dans un cas de cette espèce, donne tous les éclaircissements possibles, afin d'éviter que la Défense Sociale ne soit utilisée par le délinquant à son profit plutôt qu'à celui de la société.

Et il est, en fin de compte, *indispensable*, que l'expertise ne donne pas seulement le nom de l'affection dont souffre le patient, mais les raisons qui ont motivé ce diagnostic. De manière que le magistrat sache exactement sur quels points son attention doit porter et les éléments dont il doit exclusivement tenir compte. Il nous paraît clair que si un diagnostic de déséquilibre mental grave est porté sur un individu *parce que* - et nous soulignons - *son comportement a toujours été antisocial, même après de multiples essais, et parce que cet homme a démontré, par son comportement, qu'il doit être considéré comme n'ayant aucun pouvoir de direction sur sa propre vie et comme étant incapable d'engager sa responsabilité ne fût-ce que pour quelques jours*, cet individu doit être considéré irresponsable, et *traité comme tel*. À mesure que le nombre de récidives s'accumulent, *le coefficient d'incurabilité* augmente et il est clair qu'il arrive un moment où l'internement extrêmement prolongé ou même définitif est la seule mesure raisonnable. Les raisons mêmes qui ont motivé le diagnostic de l'expert, exigent qu'il en soit ainsi. À défaut d'unité de vues au moment de l'internement et après l'internement, le désarroi s'installe dans l'attitude à adopter envers [174] l'interné, et cela aux dépens de la défense sociale elle-même.

Examen mental clinique.

L'examen clinique de Fernand donne les résultats suivants : L'intelligence peut être considérée comme moyenne, comme s'élevant même au-dessus de la moyenne des délinquants pour vol. L'attention, la mémoire, le raisonnement banal, la compréhension sont dans un état normal. Il ne semble pas d'ailleurs que personne ait jamais constaté de déficit dans ce domaine.

L'humeur ne présente pas de perturbation notable, ni chute dans la mélancolie, ni périodes d'euphorie morbide avec excitation. Les pé-

riodes de grève de la faim qu'il a essayées à différentes reprises en prison, ne procédaient en aucune façon d'un état mélancolique vrai.

L'émotivité, dans les circonstances normales où nous avons pu le voir ne présente aucun trouble notable. Il ressent les émotions de joie, de colère, apparemment comme tout le monde, et quant à la domination de certaines émotions comme le dépit, l'inquiétude, l'angoisse, les réactions d'amour-propre, elle s'avère très satisfaisante. Il encaisse les plus graves contrariétés sans réaction apparente (lorsqu'il estime devoir se dominer) et à ce point de vue le sang-froid dont il fait preuve pour se ménager l'occasion de voler et son comportement dans les magasins nous prouvent le parfait self-contrôle qu'il conserve sur ses émotions. Nous parlons ici d'émotions de courte durée.

Par contre, nous avons constaté et son comportement en prison et à l'annexe aussi bien que sa [175] conduite au dehors le démontrent, qu'il est absolument sans courage et sans la moindre énergie devant une souffrance ou une gêne *d'une certaine durée*. C'est alors qu'il se livre à toutes sortes de démonstrations puériles et déséquilibrées, dont une part, à n'en pas douter, dépend du désir qu'il a de simuler des troubles afin d'échapper à la longue souffrance, mais qui n'en ont pas moins une signification que nous retenons ici : le manque de courage devant une situation un peu pénible de quelque durée.

Son affectivité ne présente pas de troubles caractéristiques qui le distingueraient d'un égoïste normal. Il n'a jamais eu d'amis, ni de véritables camarades. Il n'aime pas sa mère, mais motive les raisons de son indifférence envers elle. Il n'a jamais subi de passions qui l'aient détourné quelque peu de son parfait égoïsme. Sans aucun doute, il a aimé plusieurs femmes et a été aimé d'elles. La dernière en date, nous dit : « J'ai rencontré le parfait bonheur près de Fernand, j'avais toujours été malheureuse et bafouée ; il m'a comprise, sa délicatesse envers moi est incroyable, son respect de la femme est exemplaire. Au point de vue sexuel, il n'a rien d'exagéré, on peut plutôt dire ; au contraire ». Cette femme comme plusieurs autres est prête à de grands sacrifices pour lui. Mais lui ? Pendant que cette femme, qui ignorait qui il était, se dévouait pour lui et s'imaginait devoir recréer avec lui une vie nouvelle, il retombait, en cachette, dans ses habitudes et, en parlant d'elle, il manifeste clairement que cela lui serait égal de la perdre.

Lorsqu'il affirme que cette femme peut le sauver en le stabilisant, c'est donc entièrement faux. Il le sait lui-même et vient d'ailleurs d'en donner la preuve, en récidivant. Aucune affection, aucune amitié ne l'ont empêché de continuer son genre de vie. Et cependant, [176] par ses manières polies et ensorceleuses, qu'il utilise d'ailleurs aussi pour endormir la défiance de ses victimes lors de ses vols, il s'est attiré plusieurs fois l'amour de personnes qui lui étaient sincèrement attachées.

La seule passion persistante de sa vie est le jeu. Et sauf pour cette dernière série de vols où le lien n'est pas clair, mais où la concomitance est manifeste, il y a toujours eu des rapports étroits entre ses vols et ses périodes de jeu. Pour cette dernière fois, Fernand affirme qu'elle a été semblable aux autres, en ce sens, dit-il, qu'il n'a jamais volé pour jouer, mais que le plaisir de voler va de pair chez lui avec le plaisir de jouer et que l'un ne peut pas aller sans l'autre.

Nous n'avons pas pu avoir de lumière sur sa vie sexuelle et sur les rapports possibles de sa vie sexuelle avec ses vols. Nous n'avons aucune raison d'y établir certains liens qu'il n'a jamais songé à y voir lui-même. Il tend à nous faire considérer que la vie sexuelle n'a pour lui aucune importance en dehors du besoin sexuel, - très faible chez lui, dit-il. Chez un être qui, en règle générale, cède à tous ses penchants et s'exprime en général sans honte, cette chasteté relative pose un léger problème, que d'ailleurs nous n'avons pu résoudre.

Ses vols ne sont pas non plus en rapport avec un trouble passager de la conscience, soit épileptique, soit obsessionnel. La seule chose sur laquelle il insiste est le plaisir qu'il éprouve à commettre ces actes.

L'existence d'une folie morale, cécité morbide pour les obligations morales élémentaires et incapacité de concevoir les données morales, ne paraît pas être le cas, du moins dans le sens où l'on entend pratiquement cette affection. En effet, ses actions ne sont pas [177] des simples gestes qu'il commet sans s'inquiéter s'ils sont permis ou pas, s'ils sont bons ou mauvais. Ses actes répréhensibles, il les justifie et l'existence de ce système de justification prouve précisément l'existence d'un problème moral - si rudimentaire soit-il, chez lui. Il a, dit-il, le droit de voler - parce que la société n'a jamais été qu'injuste pour lui, parce que le vol, selon lui, est une activité sociale courante, mais dont les formes les plus graves sont tolérées et même légales. Mais d'autre part, il s'est toujours, dit-il encore, efforcé de ne pas nuire. Il ne

prend pas trop à la fois, prend à des gens qui possèdent et pour qui le mal qu'il leur cause est facilement réparable et il n'a jamais touché ni de près ni de loin à la vie de quelqu'un. Cette justification - la plus banale d'ailleurs et celle qu'on retrouve en la bouche des récidivistes - explique aussi qu'il ne présente pas le moindre regret, ni traces de remords. Par ailleurs, il n'est ni méchant, ni cruel ; il peut converser agréablement. Cependant on ne parvient jamais à établir un contact affectif réel avec lui.

En somme, l'examen clinique révèle un léger déséquilibre.

Interprétation de la vie sociale du prévenu.

La première chose à constater est l'échec total de cette vie. Même si l'on accepte sa devise que voler n'est mal que parce que ceux qui ont fait les prisons en ont décidé ainsi, le fait qu'il a passé une bonne partie de sa vie enfermé (quinze ans, sur les vingt dernières années et pour des faits multiples à l'occasion desquels il aurait pu se corriger) et cela sans que les nombreux vols commis ne lui aient procuré [178] autre chose que des satisfactions extrêmement courtes, régulièrement suivies de privation de liberté, est assez significatif. D'autres que lui nourrissent des principes identiques, mais précisément s'efforcent d'en tirer parti et se créent un genre de vie où la prison doit être évitée à tout prix. Lui, il vole, conforme en cela à sa mentalité, mais exactement comme si sa vie, qu'il devrait embellir et faciliter par sa délinquance, n'existait pas. Le résultat le plus clair de ses vols c'est qu'il se nuit à lui-même et d'une manière si palpable et si régulière qu'il doit bien le reconnaître. Aussi nous ne pouvons pas considérer qu'il s'agit d'un simple calcul, de l'application froidement réalisée d'une manière de gagner sa vie et de se payer les plaisirs qu'il lui faut.

Il vole malgré que, et il le sait, il reviendra automatiquement en prison, malgré qu'en réalité la vraie victime de ses vols ce sera lui. Il ne s'agit ici que de constater une expérience qu'il subit régulièrement depuis vingt ans. On ne constate un tel genre d'activité chez les hommes que dans le domaine des passions. Fumer malgré que ce soit nuisible ; boire et s'alcooliser malgré qu'on en souffre ; se livrer à un toxique qui ruine l'existence ; retomber dans des fautes sexuelles dé-

sastreuses. Dans le domaine non lié à la passion et aux plaisirs qui lui sont rattachés, l'homme se corrige facilement, fût-il débile, évite ce qui lui cause plus d'ennuis et de tort que d'agrément.

L'activité délictueuse de Fernand rentre manifestement dans le groupe des activités à base de passion, entraînant donc avec elles un plaisir inhérent à l'activité même et indifférent aux conséquences. Les faits démontrent amplement d'ailleurs l'incorrigibilité [179] de Fernand bien qu'il soit le premier à constater son misérable état. En réalité cependant, l'habitude de voler, chez Fernand, est si intimement mêlée à la passion du jeu qu'elles me semblent ne faire qu'un. Un autre élément dont il y a à tenir compte, c'est le caractère stéréotypé de ses vols. Son principe est d'entrer dans un magasin, de faire semblant d'en sortir et de profiter du départ du vendeur pour s'emparer de ce qu'il désire. En général il ne vole pas trop à la fois. Il sait qu'en agissant prudemment, il ne doit pas craindre la police en rue. Par contre, la manière dont il procède signe en quelque sorte ses délits et le fait identifier rapidement. Malgré cela, sortant de prison ou d'un établissement quelconque, il recommence selon la même technique et se fait reprendre très vite. De même qu'il semble ne pas pouvoir s'empêcher de voler, il paraît lié à une certaine technique dans laquelle il a acquis une grande dextérité et qui, d'ailleurs, ne manque ni d'adresse, ni de malice. Mais cela ne l'empêche pas d'être très vite repris et il ne change guère de méthode. En ses derniers exploits, il s'est attaqué à des vols plus importants suivant en cela l'évolution fatale du voleur, mais toujours en utilisant le même procédé. Cette forme stéréotypée, en dehors de toute maladie mentale qui l'expliquerait, indique qu'il existe un lien étroit entre le vol même, sa technique et les circonstances d'une part, et la vie affective elle-même de son auteur, de l'autre. C'est-à-dire que, sans négliger l'aspect utilitaire du vol, le fait de voler constitue pour Fernand une forme de plaisir en soi. Il le dit et nous avons des raisons de le croire.

Nous nous trouvons donc devant une activité délictueuse, trouvant, en partie du moins, sa fin en elle-même (plaisir de voler) et surtout étroitement [180] liée à la passion dévastatrice du jeu, au point qu'elle porte elle-même les caractères d'une passion. L'expérience a prouvé l'impuissance totale de Fernand devant cette passion ou complexe de passions qui dominent totalement sa vie. Nous ne pouvons expliquer la genèse de cet état et rattacher cette passion à un symptôme bien dé-

terminé, mais nous devons bien reconnaître que l'importance prise par ces habitudes, montre qu'en fait, Fernand ne possède pas le pouvoir d'inhibition que tout homme possède sur ses passions même légitimes.

Nous croyons d'ailleurs que cette passion si tyrannique ne l'est devenue si violemment que grâce aux tares du sujet : tares héréditaires et éducatives. En effet, élevé en dehors d'un foyer normal, privé même pendant ses premières années du contact familial normal, il s'est trouvé dans les meilleures conditions pour subir une éducation défectueuse. Il a les caractéristiques de l'enfant gâté, manque d'énergie, ne possède pas les assises d'un sens moral normal, se conduit comme un enfant devant la moindre difficulté. C'est dire que les habitudes de jeu et de vol ne rencontrent pas en lui la moindre résistance sérieuse et qu'on peut le considérer comme absolument incapable de se libérer de ces passions, incapable d'abord à cause de son manque de volonté et surtout parce qu'il ne se rend pas compte de sa situation anormale. C'est uniquement parce que la société n'admet pas sa manière de faire qu'il est malheureux, dit-il. Tout changerait si la société envisageait les choses autrement ; mais la nécessité de modifier lui-même son point de vue lui est impensable. Une des dernières expertises signées par l'un d'entre nous et lui endossant l'entière responsabilité de ses actes a constitué une sorte d'expérience de contrôle en ces [181] dernières années. Toutes les chances de refaire sa vie lui étaient réoffertes ; il ne semble pas même y avoir pris attention. La rechute s'est produite à la première occasion.

C'est pourquoi, nous basant sur son comportement social, sur ses récidives immédiates, sur son incorrigibilité et sa totale indifférence à s'améliorer, nous croyons pouvoir conclure à l'existence chez lui d'un déséquilibre fondamental le rendant incapable d'exercer sur certains de ses états affectifs les inhibitions normales. De cette situation les tares héréditaires peuvent être pour une certaine part responsables, mais la grosse part, selon nous, en revient à sa première éducation faussée et aux premières formes de son activité sociale. Cet état est selon nous incurable. Théoriquement on pourrait proposer pour lui ou bien une longue mise à la disposition du gouvernement comme récidiviste, ou bien un très long sinon définitif internement dans un établissement de défense sociale. Si nous penchons pour l'internement c'est en raison de son comportement antérieur en prison qui a quasi tou-

jours été celui d'un déséquilibré et du peu de responsabilité personnelle qu'il a dans cet état de choses.

Lorsqu'il s'agit de rattacher un acte délictueux, ou même un acte quelconque, à une activité instinctive et que celle-ci n'apparaît qu'indirectement dans la genèse du processus, la démonstration en est bien difficile à faire et n'aboutit que bien rarement à un degré suffisant de certitude. La question n'en est pas moins d'une importance capitale et le psychanalyste [182] exagère à peine, sans doute, lorsqu'il se livre à ses aventureuses interprétations.

Au surplus, on ne peut s'imaginer que seul l'instinct sexuel entre en ligne de compte dans ce domaine obscur de la délinquance par déviation instinctive. Je suis persuadé que la passion du jeu, par exemple, est directement reliée aux instincts de défense et la plupart *des joueurs morbides que j'ai connus dans les prisons étaient des anxieux* dont la passion paraissait être avant tout de défier les forces hostiles, les présences malveillantes dont ils se sentaient menacés. Par ailleurs, une autre passion redoutable est celle qui peut s'emparer d'un névropathe lorsque, par suite de certaines circonstances, il lui est donné de détenir une force ou une arme qu'il juge invincible. Certains crimes à répétition, certains empoisonnements en série ne sont sans doute qu'un jeu macabre avec une technique momentanément invulnérable et qui confère au criminel, une étrange domination destructive sur les autres hommes. Plus près de nous, à la fin de la guerre, nous avons vu à quel point les explosifs brûlaient l'âme de ceux qui les détenaient et se sentaient brusquement le pouvoir de détruire et d'anéantir. Combien d'attentats inutiles et de destructions sauvages n'eurent pas d'autre sens, au moment où ils se produisirent, que de satisfaire le sadisme inconscient de jeunes gens à qui la tête tourna de détenir soudain d'inimaginables puissances.

Pour ce qui est de Fernand rappelons-nous l'identité des situations. Au jeu, il connaît un moment d'émotion anxieuse. Pendant ses vols, il éprouve, du fait de la technique employée, une émotion du même gen-

re. Il se trouve dans les deux cas, au point de vue anxiété, dans une situation quasi identique. Rappelons-nous ses [183] premiers vols familiaux, à sa mère sévère et méchante. Souvenons-nous qu'il ne profitait pas du produit de ses vols et qu'il les distribuait. C'était le vol qui l'intéressait, c'est-à-dire l'ensemble des émotions éprouvées en volant. Les suites ne l'intéressaient pas, au regard du présent. Adulte, il a continué. Ses vols nous apparaissent donc comme une forme auto-érotique, fixée avant la différenciation sexuelle et constituant un équivalent de plaisir solitaire.

[184]

ÂMES CRIMINELLES

Chapitre V

Pathologie et criminalité

1

*Sens et limites de l'expertise mentale.
Illusions courantes.*[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'on se trouve en compagnie de personnes au courant des questions criminelles ou qui sont supposées l'être de par leurs fonctions, on ne peut s'empêcher de constater que, pour la plupart d'entre elles, la question des causes de la criminalité est résolue et qu'elle est toujours simple. Le « social » fort de ses corrélations nargue le misérable tardigrade qui parle d'hérédité, de constitution et de maladie, tandis que le « pathologiste » sourit avec une condescendante pitié. Milieu, occasion, accidents, pour le premier. Tares, impulsions, obsessions et perversions pour le second.

Pour le premier, la maladie n'est qu'un épiphénomène dénué d'importance réelle ; pour le second, le milieu et l'occasion n'ont été que le réactif d'un état de criminalité latente.

[185]

Ces deux attitudes extrêmes sont elles-mêmes très complexes et il faut les analyser quelque peu. Si celui qui les professe est un déterministe convaincu, le problème reste toujours simple et la pathologie comme la statistique serviront uniquement à démontrer comme vraie une idée dont il était à priori certain, à savoir : le crime est un phénomène fatal et dont le caractère déterminé est facilement démontrable. L'attitude scientifique de cette sorte de chercheurs se borne à retrouver par quelle voie le crime rentre dans le déterminisme général. L'étude de l'individu lui-même n'a aucune part dans la genèse de ces théories qui se font au moyen de l'individu, mais au-dessus de lui. Si, par exemple, un homme est voleur, il est évident pour lui qu'il ne pouvait être autre chose. S'il trouve une tare ou découvre une névropathie il est satisfait, car la démonstration est faite. S'il trouve une influence du milieu, une association créée par quelques habitudes acquises, il n'est pas moins satisfait, car tout est alors expliqué. Le déterminisme pur dans ce domaine n'a pas produit de résultats durables et l'on s'aperçoit bien aujourd'hui de sa faiblesse. Du moins on commence à s'en apercevoir. Le progrès scientifique n'a nullement été servi par la démonstration hâtive et facile de conceptions déterministes aprioristiques. La question est en réalité celle-ci : comment telle tare entraîne-t-elle au vol ? Pourquoi le milieu a-t-il influencé tel personnage de telle manière ? pourquoi ce personnage se trouvait-il dans ce milieu-là ?... Il suffit de poser ainsi une question simple, mais inéluctable, pour mettre en évidence la véritable difficulté. C'est là que se trouve le problème criminologique et non dans ces lieux communs scientifiques pour consultations gratuites et [186] pour discours de Congrès. Parmi les anthropologistes et psychiatres, il en est quelques-uns qui s'aperçoivent du peu de valeur définitive de l'acquis d'aujourd'hui. Quant aux faiseurs de statistiques pures, et qui ont foi dans les formules, ils sont en pleine joie du travail et ont devant eux trop d'éléments à classer pour qu'ils puissent déjà se rendre compte de la situation.

Si, par contre, nous avons affaire à un partisan de la liberté humaine, dans le sens verbal des mots, nous sommes exposés à le voir pré-

occupé de défendre cette liberté à tout prix. Il rejettera les questions d'hérédité et de pathologie, parce qu'il estime que ces notions sont bien dangereuses. Il minimise, ergote et a tendance à abandonner les faits d'ordre pathologique pour se réfugier dans des questions de milieu et d'occasion, choses qui, lui semble-t-il, laissent un peu plus de jeu à la liberté de l'esprit.

Ces deux attitudes sont manifestement néfastes et il faut les mettre bien en évidence afin d'éviter les inconvénients qu'elles entraînent nécessairement.

Pour notre part nous croyons que les apports sociaux comptent comme « faits » autant que les données de la pathologie et nous croyons que lorsque l'un des deux aspects est rejeté ou négligé au profit de l'autre il y a insuffisance. Étudier le crime, les conditions dans lesquelles, il se commet, les circonstances qui peuvent augmenter ou diminuer la criminalité, c'est adopter une attitude déterministe en vue de trouver des lois. Il ne s'agit là que d'une méthode de travail. Notre esprit est ainsi fait qu'il ne connaît quelque chose que lorsqu'il a découvert les lois y afférentes ; qu'il n'est pas d'autres moyens de connaissance et de progression que l'induction, la déduction et l'expérimentation, la soumission sincère à la discipline des faits. Il ne s'agit pas là [187] nécessairement d'une conception du monde, mais uniquement d'une méthode de travail à laquelle l'esprit ne peut se soustraire. Et nous ne comprenons pas cette attitude d'un médecin s'écriant :

- « Si vous croyez à l'hérédité comment pouvez-vous imaginer la liberté humaine ?

Il est probable que dans la pensée de cet homme, et c'est là que nous voulons en venir, l'hérédité est considérée comme un être en soi, une quantité agissante, une entité mêlée aux éléments psychiques et venant en orienter d'une façon quelconque le fonctionnement. Cette conception-là nous la retrouverons chez la plupart des gens cultivés concernant la pathologie, laquelle serait une chose douée d'une existence en soi et venant, à un certain moment et en tant que pathologie, poser tel acte particulier qui relèverait ainsi d'une cause morbide. C'est

là, nous allons le voir, une conception anthropomorphique, primitive, à rejeter.

Avant d'aborder la critique de cette conception courante du rôle joué par la pathologie, il faut pourtant que nous éliminions une autre cause d'obscurité, c'est la confusion et l'on pourrait même dire l'identification que l'on retrouve très souvent de la pathologie et de l'irresponsabilité.

Cette identification s'explique très simplement. La société a conservé ce qu'elle appelle le sens de la justice, c'est-à-dire qu'elle a conservé très vivace la notion que tout acte qu'elle considère comme mauvais doit être l'occasion de réparation proportionnelle. La réparation a varié au cours des temps ; l'usage et l'état des mœurs établissent à chaque moment quelles sont les réparations exigibles pour une faute donnée. L'idée de réparation incluse dans la peine suppose évidemment le châtement d'une [188] volonté coupable ; mais comme on sait que dans certains cas le crime peut être un produit morbide, il est admis que si, lors de la perpétration de son acte, le criminel a été soumis à une force plus puissante que sa volonté, qu'il s'agisse d'une puissance externe ou d'une puissance interne (trouble mental), il ne pourra pas être astreint à un châtement. Par une sorte de syncrétisme, l'irresponsabilité ayant la plupart du temps comme cause une perturbation mentale, les deux mots sont devenus synonymes, lorsqu'ils sont appliqués à un criminel.

Or, si le sentiment élémentaire de justice, pour peu qu'il soit éclairé, accepte assez facilement qu'un état démentiel caractérisé et flagrant entraîne l'irresponsabilité, c'est-à-dire l'affranchissement de toute peine, il existe des difficultés réelles à ce que, sur la foi d'un rapport médical concluant à l'irresponsabilité, le public accepte l'existence d'un trouble qu'il ne perçoit pas. Le trouble doit être quelque chose de palpable (quand il voit un aliéné, l'homme même cultivé se représente quelque chose d'ajouté à la personnalité du malade : ses incohérences, ses loufoqueries, en un mot tout ce qui constitue visiblement la folie, considérée comme une entité distincte du sujet alors qu'il n'en est absolument rien), et cette représentation du trouble mental sous une forme sensible, fait précisément que là où il n'existe rien qui soit susceptible d'être considéré comme la forme sensible du trouble mental, le public ne peut être convaincu de son existence. Si l'auditoire, dans une cause banale, est à même de faire confiance à l'expert et d'admet-

tre ses conclusions tout en souriant de ce qu'il appelle sa déformation professionnelle, il devient totalement incapable d'une telle condescendance lors d'une affaire plus grave et il prend alors sa revanche. [189] C'est à propos des expertises mentales et des séances d'assises que les questions de pathologie et de criminalité sont soulevées et l'on peut même dire que pour le plus grand nombre des esprits, la question ne se pose pas autrement. Nous allons constater immédiatement que l'expertise mentale, s'attaquant au problème de la responsabilité d'un individu déterminé en vue de l'établissement de la peine qui lui est due, n'a en réalité pas grand-chose à voir avec la question qui nous occupe.

L'expert, en acceptant sa mission, s'engage à examiner le prévenu et à relever chez lui tout ce qui peut intéresser la solution du problème posé. Cette partie de son travail il peut le faire avec une grande perfection et une sûreté réelle de jugement, car jusqu'ici il est sur le terrain scientifique. Mais personne ne se souciera de cette partie de son expertise et il n'est même pas certain, - et il le sait - que cette partie de son rapport sera lue. En effet ce qui importe, ce sont les conclusions. On a demandé si le prévenu présente une anomalie assez grave pour lui enlever le contrôle de ses actes... et il sait qu'une anomalie assez grave pour enlever le contrôle des actes c'est celle qui enlève 50 %, de la responsabilité... C'est à cela que se réduit le travail utile de l'expert : calculer un pourcentage de responsabilité.

Il suffit de formuler en termes simples la véritable question que l'on pose à l'expert pour en mesurer l'inconcevable absurdité. Évidemment lorsqu'il s'agit d'un aliéné manifeste, la question tout absurde qu'elle soit, est susceptible de réponse, parce que le caractère ostensible du trouble, fait que tout le monde croit pouvoir l'apprécier et se trouve être du même avis que l'expert, ce qui empêche la confrontation [190] des deux conclusions, mais lorsqu'il s'agit d'interpréter des cas complexes, seules circonstances où l'expert peut être utile à la justice, l'obligation pour l'expert de penser en pourcentage de responsabilité l'écarte singulièrement de la matière qui est son domaine. Nous verrons immédiatement par quel subterfuge il y parvient, tant bien que mal.

Quand on sait jusqu'où l'on peut être entraîné en discutant la responsabilité de l'homme le plus normal, à propos d'un acte banal ; quand on sait tout ce qu'on peut soutenir à propos d'actes ordinaires où les passions ont joué, on ne s'étonnera pas du nombre de sottises qu'on

petit accumuler en quelques minutes autour d'un cas où interviennent des éléments pathologiques plus ou moins importants, ayant plus ou moins influencé un sujet plus ou moins influençable et qui s'est plus ou moins trouvé dans des conditions plus ou moins exceptionnelles. Aussi s'il était nécessaire de donner une réponse rigoureusement pensée, tout expert devrait se récuser. Heureusement on lui demande une réponse empirique en rapport avec son expérience d'expert, c'est-à-dire qu'on lui a demandé : *que fait-on d'habitude dans un tel cas ?* C'est à tel point que plusieurs ont pris l'habitude de préciser le prévenu appartient à la catégorie de ceux que la justice a coutume de punir. L'on saisit sans difficulté que le meilleur expert est celui qui sera le plus conforme aux coutumes et que les préoccupations scientifiques de l'expert ne peuvent l'accompagner au prétoire. En réalité, il arrive à ses conclusions par un processus assez soutenable. Il s'efforce de connaître son sujet et d'apprécier son plus ou moins grand degré de normalité. Il passe alors de la normalité à la responsabilité et tout compte fait l'expert, au tribunal, se [191] comporte, lui aussi, comme si pathologie et irresponsabilité étaient synonymes...

Ceci dit, l'on comprend que pour peu que le cas ne soit pas grossièrement évident, toutes les opinions sont défendables. Parmi les experts, les contre-experts et les nouveaux experts, il y a d'abord les experts du parquet. Ceux-ci ont la pratique des choses et apprécient généralement très bien ce qu'il convient de faire de tel individu. Il ne s'agit pas là d'opinion scientifique, mais d'une question pour ainsi dire d'administration pénale et généralement les conclusions des experts du Parquet sont encore les plus viables, - au point de vue pratique. Il y a les nouveaux experts qui peuvent se mettre au-dessus du point de vue pratique et discuter scientifiquement le cas. Comme une discussion scientifique ne peut aboutir, faute de données, c'est la discussion dans le vide. Arrive alors l'expert de la défense, lequel, sans que personne ne semble s'en apercevoir, transforme la question précise de la responsabilité de ce détenu-là, à ce moment-là, en une question métaphysique de la responsabilité en général et utilise le cas du prévenu pour démontrer sa thèse, ce qui est toujours facile. L'assemblée qui suit moins subtilement les choses, croit que les arguments de l'expert de la défense démolissent les autres experts et s'amuse.

L'expertise mentale ne sera donc jamais qu'un jugement pratique, approximatif, sur une situation donnée. Elle n'a rien à voir avec le côté

scientifique du problème que nous traitons. Sauf, peut-être de donner au public l'occasion d'apprendre que ces problèmes existent.

Un homme qui souffre d'un délire de persécution caractérisé est assurément un malade mental 100% [192] et à ce titre bénéficie d'une irresponsabilité 100%. C'est une solution élégante ; il suffira à l'expert de pouvoir établir que ce malade souffre bien d'un délire de persécution. Le rapport de la maladie avec la criminalité est traité in abstracto et au préalable ; en réalité, il n'est pas abordé, car il est clair qu'au point de vue criminologique ce qu'il est intéressant de savoir c'est pourquoi et comment le persécuté est plus redoutable qu'une personne normale qui subit réellement un préjudice grave ; comment la maladie « délire de persécution » conduit de temps en temps au crime et pas toujours. Depuis longtemps le délire de persécution est classé pour l'expert psychiatre, mais criminologiquement parlant, on n'en connaît pas encore grand-chose. Si nous en sommes là pour une entité mentale aussi bien caractérisée, où devons-nous en être pour de simples nuances névropathiques, pour des accents pathologiques, des états paranormaux, etc. que l'on pourra estimer entraîner 30, 40, 60% d'irresponsabilité dans une expertise ? Nulle part, sinon en pleine fantaisie.

Nous croyons avoir montré de la sorte que la mise en discussion de la responsabilité d'un prévenu, à l'heure actuelle, n'est pas un problème scientifique et ne peut pas être considérée comme tranchant scientifiquement les relations entre le morbide et la délinquance. Certes l'expert restera pendant un certain temps encore indispensable au tribunal.

L'expertise a eu son heure. Elle fut, à un moment donné, une arme de combat, et a joué un rôle important au point de vue évolution sociale. Si l'éducation du public s'est faite jusqu'à un certain point, si le problème de la responsabilité qui devait commencer par se poser s'est vu posé et est devenu [193] une préoccupation sociale, c'est à l'expertise mentale qu'on le doit, c'est aux discussions soulevées au prétoire, aux réactions suscitées par elle. Mais aujourd'hui elle ne peut résoudre les problèmes qu'elle a soulevés et ayant arraché le crime au domaine métaphysique pur et à l'omnipotence de la notion abusive de libre arbitre elle ne peut achever l'œuvre commencée parce que restant indéfiniment liée au problème de la responsabilité. L'expérience prouve combien il est regrettable de détruire, même chez le névropathe le sentiment de sa propre responsabilité ; nous avons pu toucher sur le vif le

désastre que l'on cause à une âme humaine, même déséquilibrée, mais qui ne le sait pas et pour qui, le fonctionnement de l'esprit a prévu toutes espèces de camouflages qui l'empêchent de douter de soi, en détruisant à l'occasion de l'un ou l'autre méfait l'idée de sa propre valeur, la foi en son effort d'auto-direction. L'expertise mentale ne peut pas aller jusqu'au bout d'elle-même, parce qu'elle se heurte à la conscience professionnelle de l'expert, parce que, même un malade, surtout un malade, a droit au respect de sa personnalité, et qu'un élément essentiel de paix est la croyance en soi.

Le fait que la justice doive rester en relation avec l'âme populaire et à tout moment accessible à la pensée de l'homme moyen, empêchera toujours une discussion vraiment scientifique et abstraite, c'est-à-dire empêchera toujours de traiter le problème comme il doit l'être. Voici un exemple, où l'on voit très bien que dans la pensée du ministère public, qui représente la population, la pathologie est bien comprise comme une sorte d'ange noir, s'immisçant à un moment donné dans la vie d'un individu.

Un homme tue sa bonne amie. C'est un fait, hélas ! [194] bien banal. Deux ans auparavant il est tombé au fond de la mine et s'est fracturé le crâne... Naturellement l'expertise mentale a noté le fait, mais en l'absence de perturbations mentales graves, n'a évidemment pas pu en tirer de conclusions nettes. Poser la question de responsabilité revient, dans l'esprit du public à se demander si en l'absence de fracture antérieure il n'eut pas commis le crime et si par conséquent *le crime est l'œuvre de la fracture du crâne*.

- Je ne vois pas, dira le ministère public, quel rapport il peut y avoir entre cette fracture du crâne et ce crime. Combien de gens ont tué qui n'avaient pas de fracture du crâne ! Combien de gens ont eu une fracture du crâne et qui n'ont pas tué !...

Cette réflexion n'est certes pas très intelligente, mais elle est excusable, parce que dans la pensée de son auteur, la fracture du crâne n'a rien à voir ici si elle n'a pas amené une propension à tuer. Or, ce n'est pas le cas et par conséquent cette fracture n'a pas d'importance. En fait, il se peut fort bien que cette fracture du crâne soit restée sans in-

fluence, mais l'erreur fréquente est précisément d'imaginer qu'une influence pathologique de ce genre ne puisse exister que sous la forme d'un facteur isolable, concrètement observable.

On dit encore, continuera le ministère public, que depuis cet accident le prévenu était devenu plus irritable, plus sombre, plus taciturne, qu'il se plaignait de maux de tête... Comme si l'irritabilité conférait un droit, comme si les gens qui souffrent de migraine acquéraient par cela même le droit de s'en prendre à leur semblable.

Et tous les ignorants seront de cet avis. En réalité, ces maux de tête, cette irritabilité, ce changement de [195] comportement ne constituent pour un médecin pas plus que pour un magistrat l'excuse ou l'explication du crime. Mais cela indique que depuis cette fracture du crâne, il se passait quelque chose dans le cerveau de cet homme et le problème, justement, c'est de savoir ce qui se passait et les répercussions de ce processus sur son comportement habituel. On comprend instantanément qu'il ne sera pas possible de déterminer avec une approximation et une sécurité suffisante l'importance de tout cela et que l'appréciation de la responsabilité dans un tel cas relève inévitablement du plus grossier empirisme ¹⁰. Mais le vrai problème d'ordre scientifique n'est pas là : la responsabilité ici ne nous intéresse plus ; il s'agit de savoir ce qui se passe sous ce crâne et par contre-coup dans le psychisme du sujet. Et lorsque nous connaissons cela, il faudra établir des relations, des interinfluences, des comparaisons, interpréter la personnalité du coupable qui, sans le savoir, se modifie et évolue dans un milieu qui ne s'en aperçoit pas. Nous pourrions apprendre de la sorte que sa bonne amie s'est détachée de lui parce qu'il était devenu autre et que les raisons secrètes qui ont libéré chez lui l'homicide avait été celles qui d'abord avaient détaché de lui-même sa victime. Et plus nous approfondissons le cas plus nous nous trouvons forcés d'accepter cette évidence que l'action de la fracture du crâne n'a été qu'indirecte, constituée de riens imperceptibles dont la sommation n'en a [196] pas moins modifié toutes les conditions et manières d'existence du sujet,

¹⁰ Dans une clinique neurologique on s'efforcera de tirer le problème au clair par des examens appropriés : examen électro-encéphalographique, examen des ventricules, examen de la circulation cérébrale, épreuves au moyen de médicaments etc... mais tout cela est impensable dans l'expertise actuelle.

rendant impossible chez lui une évolution normale, l'amenant peu à peu devant une situation insoluble.

Tel est le problème scientifique. Sa connaissance nous amènerait à pouvoir apprécier exactement les faits, à percevoir l'enchaînement des situations, la suite de réaction du sujet, en un mot le déterminisme de son acte.

Mais devant cet exposé scientifique la question de responsabilité n'aurait plus de sens. Aussi là où l'expert ne trouve pas de grands syndromes pathologiques susceptibles d'être traduits sans discussion, en irresponsabilité, il se tait, évite même de poser le problème, reste en deçà de lui-même, en même temps qu'il reste en deçà du problème scientifique. Rien ne peut montrer davantage comment, à l'heure actuelle, l'expertise mentale, conçue comme elle l'est, ne constitue plus un facteur de progrès. C'est la question de responsabilité qui la tient clouée sur place, empêche l'expert de donner son concours total au problème qu'il a à traiter.

2

Le facteur pathologique dans la personnalité.

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de voir que trop souvent on se représente la pathologie, dans le domaine du crime, comme une force isolée poussant à l'action néfaste, à la façon d'un dieu néfaste. Rendons-nous compte de l'inexactitude et de la pauvreté de cette représentation.

[197]

Voici un fait divers quelconque. « Tragique accident à la foire de X. Un groupe d'amis s'était rendu à la foire et avait pris place dans un jeu de montagnes russes. Au cours de la descente assez vertigineuse, le nommé Z, on ne sait encore pour quelles raisons, s'est levé. Il s'est fracturé le crâne contre les structures en bois qui entouraient de très près le traîneau. Z... était considéré par la population comme quelque peu simple d'esprit... ».

Comment l'anomalie mentale peut-elle avoir causé cette mort ? Il n'y a évidemment aucune anomalie mentale qui consisterait à se lever en toboggan. Cependant se lever c'est un acte positif. Nous attribuons donc cet acte absurde ayant entraîné la mort, à une anomalie, tout en sachant bien que ce ne peut être que très indirectement que cette anomalie ait agi. Anomalie est du reste un terme très vague. Comment peut-elle agir ?

1. Il se peut qu'à un moment donné, dans l'angoisse de la chute (cela fait partie du plaisir) Z... ait eu peur et que cette peur ait été tellement marquée chez lui qu'elle a engendré un réflexe de fuite. Il y a aussi que ce réflexe de fuite n'a pas pu être réprimé.

Il y aurait donc eu hyperémotivité c'est-à-dire déclenchement d'une émotion disproportionnée à la cause. Hyperémotivité exprime exagération d'une émotion normale et le terme hyper sous-entend que l'on peut apprécier cette émotion normale. On l'apprécie en fait uniquement par comparaison : notre Z... s'est trouvé dans une situation dans laquelle les personnes normales quoique émues ne le sont pas au point de ne pas rester maîtresses d'elles-mêmes. La notion d'hyperémotivité implique donc que l'émotion est considérable par rapport à la cause, et cette importance de l'émotion nous l'apprécions [198] par l'impossibilité où s'est trouvé le sujet de la dominer. On comprend immédiatement que s'il est facile d'apprécier un cas aussi grossier que celui que nous présentons, il devient de plus en plus difficile de parler d'hyperémotivité, à mesure que le cas se rapproche de la normale. On comprend aussi que celui qui a l'habitude de se préoccuper de ces choses, à intelligence ou à culture égale, appréciera mieux un cas déterminé qu'une personne qui se désintéresse habituellement de ces questions.

Nous pouvons d'ailleurs nous trouver devant des individus normalement développés à certains points de vue et présentant néanmoins, dans leur vie émotive ou affective, des zones hyper ou hyposensibles. Ici encore il s'agit de poser un jugement de valeur et l'instrument de mesure est avant tout constitué par l'expérience et la formation de l'observateur. Retenons-en que l'anomalie commence à pouvoir être décelée lorsque des inhibitions qui doivent normalement jouer ne l'ont pas fait : quelque chose n'a pu être empêché par le pouvoir central.

2. Les témoins de l'accident disent que Z. s'était levé pour s'amuser, malgré les instances de ses compagnons. Ici il faut évidemment incriminer un manque de prévoyance ou de jugement, lequel ne peut être en rapport qu'avec une insuffisance de l'intelligence, soit passagère (ivresse) soit chronique (débilité ou démence). Ici aussi cette insuffisance intellectuelle n'est pas la cause directe du fait que Z. s'est levé ; elle est cause que Z. n'a pas pu prévoir les conséquences de son acte et que l'idée de se lever n'a pu par conséquent être réduite par des représentations qui devaient normalement se présenter à son esprit.

À l'inverse de ce qu'on imagine si on se laisse aller [199] à l'intuition spontanée, l'intelligence ne se mesure pas tant, pratiquement, par ce qu'elle est capable de faire que par ce qu'elle n'est pas capable d'accomplir. Ce qui compte chez un débile mental ou chez un dément ce n'est pas ce qu'il possède d'intelligence, c'est ce qu'il n'a pas ou ce qu'il a perdu.

Il suffit d'exprimer ceci, pour montrer toute la complexité des recherches et des appréciations dans ce domaine et pour mettre notamment en évidence l'inanité d'une tentative de dosage de responsabilité.

3. Il peut se faire aussi que quelqu'un lui ait dit : « Tu n'oserais pas te tenir debout ! » Il s'agit ici d'une suggestion grossière telle qu'on en fait aux enfants et l'anomalie consiste en ce fait qu'il n'a pas pu résister à ce piège grossier. Mais il n'a pu y résister pour des motifs probablement bien complexes dont le principal est sans doute qu'il se sera imaginé que pour paraître homme il devait relever un tel défi ; en réalité, en dessous de cette suggestibilité grossière nous assistons au drame d'une âme insuffisante qui veut conserver ou conquérir sa place parmi les autres hommes de son âge et chez qui le fait de ne pas répondre à cette provocation consacrerait l'acceptation d'une infériorité. Or, plus un être est inférieur, plus il se défend contre ce sentiment d'infériorité, plus il a besoin de se maintenir au niveau ambiant. Le jugement lui manque pour distinguer et comprendre ce qui est vraiment le fait d'un homme et par conséquent la suggestibilité d'un tel débile n'est pas simplement une obéissance à une injonction déguisée, c'est en réalité un processus mental extrêmement complexe, un aspect de la lutte de l'esprit vers le mieux. Une telle disposition d'esprit pourrait aussi le mener à commettre quelque extravagance et même un délit. Cette

suggestibilité ne nous y trompons [200] pas, reste une disposition absolument vague et indéterminée, ni bonne, ni mauvaise en soi, traduisant uniquement un inachèvement de la personnalité, laquelle ne trouvant pas en elle-même de quoi alimenter et soutenir un comportement autonome, place par le fait même le sujet sous la domination facile d'autrui. Celui-ci agira directement soit par l'exemple, soit par la peur, soit, trop souvent, par le défi.

D'autre part tout homme est normalement suggestionnable, dans une certaine mesure et si d'un côté nous nous trouvons devant la faiblesse quand cette suggestibilité est exagérée, nous nous trouvons devant le monstrueux et le paranoïaque quand elle est nulle.

Supposons que notre Z... ne soit pas aussi manifestement anormal et que, à l'âge de 20 ans, il se soit marié. Si par hasard sa femme possède certaines qualités morales et une personnalité achevée, elle va prendre la direction totale de la personnalité de son mari et du couple les insuffisances de celui-ci disparaissent. Il devient régulier au travail, ne sort pas le dimanche, ne boit pas (il n'oserait pas), élève normalement quelques enfants. En réalité rien n'est changé : sa suggestibilité même, en faisant de lui le premier domestique de sa maison, l'a transformé sous l'égide de sa femme en un homme supérieur à lui-même. Mais tout cela est artificiel et uniquement fonction des circonstances.

Après dix années de mariage le voici veuf. Le voici, de nouveau exposé, avec ses enfants, à toutes les vicissitudes. Il va chercher d'abord à se remarier. Il n'a jamais compris que s'il avait été choisi par sa première femme c'est parce que celle-ci (aventure antérieure, tare familiale, caractère [201] difficile) ne pouvait trouver un autre mari. Il a cru, lui, que « c'était arrivé ». - Fort de son expérience passée, il va se tourner vers l'avenir. Mais ses tentatives restent vaines ; rien ne répond. Un jour il rencontre dans son voisinage une femme qui s'intéresse à lui. Elle est mariée. Néanmoins, un soir ils s'avouent leur mutuel amour... Homme, le revoilà homme ; une femme le préfère à son mari. Il se rend compte que cette femme est terriblement éprise de lui. A un moment donné, elle est tellement éprise qu'elle lui dit : « Tu es un homme, je ne veux plus de mon mari... tu vas montrer que tu es

capable de faire quelque chose pour moi... Tue-le ! » Et finalement il tuera.

En cours d'assises on s'apercevra que cette femme s'est servie de lui uniquement pour épargner cette besogne à son véritable amant. Comment déclarer anormal cet homme qui a mené dix années de vie normale, élevé ses enfants, acheté et payé une maison ?... Le problème n'en existe pas moins. Il existe une grande différence entre l'insuffisance chez un homme et sa propension au délit. Les deux choses sont séparées. Le délit ne représente nullement en soi un produit pathologique, il est le résultat d'un choix délibéré accompli par son auteur, auteur qui est une personnalité insuffisante. Mais cette insuffisance le sujet est le dernier à la connaître. Insuffisant ou dément l'homme ne doute jamais de soi-même, il prend ses décisions le plus intelligemment qu'il le peut et *c'est en dehors de ce qui se passe dans sa conscience claire qu'il faut rechercher les facteurs pathologiques*.

Qu'il s'agisse d'hérédité, de tares constitutionnelles, de maladies mentales graves ou bénignes, en évolution ou fixées, ce n'est donc jamais qu'indirectement, [202] en modifiant la structure et le fonctionnement de la personnalité que ces facteurs peuvent influencer le crime.

Il est d'autant plus difficile d'apprécier l'importance d'une tare déterminée que l'action de celle-ci est plus indirecte, plus ramifiée dans le temps et l'espace. On entend parfois poser la question comme suit :

- « Si cet homme ne possédait pas telle tare, aurait-il ou n'aurait-il pas commis son crime ? Celui qui pose une telle question s'imagine avoir obligé le psychopathologiste à préciser sa pensée et avoir mis à nu l'impossibilité pour lui de répondre à cette question. Or, il s'agit d'une question absurde. En demandant si tel sujet, porteur ou non de sa tare, aurait ou non commis tel acte déterminé, on suppose que porteur ou non de sa tare, la vie du sujet et les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé eussent été les mêmes. C'est comme si l'on demandait à son neveu :

- Si j'étais ton père est-ce que tu m'aimerais autant que tu aimes ton père ? » Car précisément si l'oncle était le père, le neveu à qui l'on parle n'existerait pas. Or, une anomalie du caractère n'agit pas à un

seul moment de l'existence, n'agit pas seulement au moment d'un choix, elle agit depuis toujours, influence depuis toujours le choix du sujet, et cette minime influence a peut-être dirigé toute la vie du coupable, a créé l'ensemble des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, et ses modes de réaction.

L'influence criminogène de la tare mentale, pour réelle qu'elle soit, n'en est pas moins soumise au jeu de la personnalité du coupable, c'est-à-dire au sentiment de responsabilité du coupable (lequel persiste jusqu'au [203] seuil de la nuit démentielle) et par l'intermédiaire de cette personnalité reste en rapport avec le monde extérieur, reste capable d'être ou bien renforcée par l'ambiance ou inhibée par l'atmosphère dans laquelle vit le malade. En connaissant bien notre sujet nous pourrons, jusqu'un certain point, prévoir, diriger, prévenir par des interventions appropriées. Mais d'autre part nous nous rendons compte que ce malade, plus qu'aucun autre, sera sensible à tout ce qui diminue le sentiment de responsabilité personnelle et que, par conséquent, ce malade est le dernier à qui l'on puisse parler d'irresponsabilité.

Nous voulons dire encore que débilité, déséquilibre et démence ne doivent pas être des mots abstraits, au point de vue criminologique, mais des états extrêmement individuels et qu'il faut admettre la possibilité dans certains cas de ne voir la tare revêtir une importance sociale réelle qu'à certains moments de l'existence des sujets, pendant certains paroxysmes ou certaines difficultés, périodes pendant lesquelles la tare mentale a le plus grand risque de devenir l'élément déterminant du choix et du comportement. Ceci nous montre la nécessité d'une formation et d'une expérience particulières pour faire face aux problèmes criminologiques.

3

Pathologie et Criminalité.

[Retour à la table des matières](#)

Nous arrivons au point le plus important de cette étude : la manière dont il faut comprendre selon nous que le crime est généralement un produit conditionné par un élément pathologique. Autant [204] nous sommes éloignés de considérer tout acte criminel quelconque comme un acte morbide en soi, autant nous estimons être dans la vérité lorsque nous affirmons qu'à l'heure actuelle, dans un milieu social réellement évolué et réellement moral, le plus grand nombre des actes criminels n'est possible sans l'intervention d'un facteur morbide.

Nous disons : milieu évolué et milieu réellement moral. Il semble bien que dans nos sociétés contemporaines, quand on parle de moralité et d'honnêteté, il faut exclure certaines couches de la population qui participent apparemment à la vie morale du reste de la société, mais qui en fait pratiquent et autorisent l'amoralisme complet. Dans ces milieux le vol, les combinaisons, l'escroquerie légale forment des activités en quelque sorte légitimes C'est l'apanage d'un monde fermé et ces opérations, en fait, se font clandestinement, savamment, et pouvant toujours être niées si par hasard on les découvre. Nous mettons ce monde-là en dehors d'une étude comme celle-ci. Car jusqu'ici ce monde n'appartient pas à la criminologie. Nous ne parlons donc que de la criminalité banale, relevant des juges et de la prison.

Or, nous allons le voir, c'est l'évolution sociale elle-même qui repousse certaines formes de criminalité vers les zones de la pathologie. L'homicide par exemple est loin d'être un acte qui en soi, pris en dehors d'une époque ou d'une civilisation déterminée, apparaisse contraire à la nature humaine. Nous n'avons pas à citer les mœurs des peuples sauvages, ou des peuplades préhistoriques. Les coutumes des civilisés nous suffisent amplement. Moyennant une excitation préalable quelque peu adéquate, tous les peuples contemporains sont, à même de se réjouir [205] de la destruction d'un adversaire et sont à même de fêter et d'honorer particulièrement ceux d'entre eux qui se sont distingués dans la destruction. Toutefois, cette activité « virile » n'est plus tolérée

à l'intérieur de la cité. Cependant dans la vie courante les mêmes occasions de montrer du courage ne manquent pas : affront, injustice subie, rivalité amoureuse, etc. Mais pour la vie à l'intérieur du groupe, l'admiration va à celui qui résiste aux impulsions de son amour-propre, à sa rancœur, à sa vengeance ; à celui qui parvient à s'échapper à soi-même et à se conformer aux lois morales. À mesure que la vie sociale se perfectionne un nombre croissant d'individus doit devenir capable d'inhiber ses impulsions et ses réactions primitives et par conséquent, dans la mesure où la société réproouve une forme d'activité criminelle, celle-ci tend à devenir l'apanage *de ceux qui se dominant le moins*.

Ce n'est que dans la mesure où un acte est réellement réprouvé et rejeté par la société qu'il se cantonne de plus en plus dans les couches les moins différenciées de la société. Presque tous les actes criminels sont en rapport avec des désirs et des instincts élémentaires et dans la mesure où la société abandonne sa répugnance où lève ses prohibitions, l'acte tend, par sa nature même, à redevenir universel et normal. La pathologie, si elle joue actuellement un rôle criminogène important, ne joue cependant qu'un rôle en quelque sorte négatif et c'est dans la mesure où elle empêche l'individu de se hisser et de se maintenir au niveau de l'homme contemporain moyen qu'elle devient génératrice de crimes.

Ce n'est que par une tension morale continue de la société tout entière que le crime est peu à peu rejeté vers les frontières de la maladie et cela non [206] pas parce qu'il constitue une maladie en soi mais parce que l'insuffisance mentale enlève à l'individu ses moyens d'adaptation et d'évolution, diminue ses possibilités de tolérance et d'inhibition.

À l'heure actuelle l'avortement qui est cependant légalement punissable et qui est de temps à autre puni n'est nullement réprouvé par la masse. Aussi il est loin d'être l'apanage des anormales et des malades. Mais, par contre, l'infanticide proprement dit soulève violemment la conscience publique, et apparaît monstrueux. Alors que la clientèle des avorteuses est faite de personnes normales, combien existe-t-il de femmes normales parmi celles qui étranglent, noient ou laissent simplement mourir leurs nouveau-nés ? Il y a une réprobation si intense dans toute la société pour un tel acte que seules, celles qui sont incapables de la sentir ou simplement de la craindre sont capables de cet

infanticide. Aussi, l'infanticide n'est réellement devenu à l'heure actuelle le propre des malades que dans les pays où les mœurs ont conservé une certaine valeur profonde. On voit combien est insuffisante la notion simple de pathologie dans les affaires criminelles. Elle joue son rôle et un rôle important, mais ce rôle n'a acquis son importance et ne la maintient que pour autant que la criminalité soit réellement réprouvée dans une société donnée, que pour autant que la vie morale d'une société reste intacte.

En ce sens la qualité des catégories de délinquants représente en quelque sorte une réplique des dispositions morales d'une collectivité donnée. En étudiant de la sorte les grands attentats à la pudeur, nous constatons qu'ils sont le propre d'individus très peu développés au point de vue intellectuel, que plus de 50% d'entre eux sont illettrés ou quasi, que les [207] tares héréditaires, sociales, morales, névropathiques pèsent d'un poids exorbitant sur leur groupe. Nous savons du même coup, rien qu'à considérer ce déchet, que la répugnance de l'ensemble de la population est très marquée pour cette forme de la criminalité. Nous constatons la même chose pour les petits voleurs, pour les batailleurs, les auteurs d'actes impulsifs de violence. L'on ne trouve cette forme de criminalité chez l'adulte que parmi les déficients et les arriérés. Mais il est clair que, malgré toute la pitié et la compréhension qu'il faut avoir pour ces délinquants, il importe de maintenir la flétrissure sociale qui s'attache à ces actes et que la responsabilité de ces individus (qui est, en fait, discutable *in abstracto*) ne doit pas être discutée devant eux. Il importe de leur laisser la responsabilité de leur acte, tout en se comportant avec eux, dans la suite, avec toute la dignité nécessaire c'est-à-dire avant tout en s'efforçant de les rééduquer. De là, le rôle social important de la qualité de la vie pénitentiaire et la nécessité d'en faire l'occasion non de punition pure, mais de relèvement ; l'occasion de pardon et non de vengeance.

Le crime passionnel est, par contre, un peu mieux protégé par la société et nombreux sont les hommes, même cultivés, qui le considèrent comme en quelque sorte légitime. Ici le niveau intellectuel est moyen, comme celui de tous les assassins en général. Mais malgré la bienveillance qui entoure de temps à autre les jugements sociaux portés sur tel ou tel criminel passionnel, la personnalité de ces criminels ressemble à celle des assassins en général et dénote qu'en fait, ce crime n'est pas à la portée de tout le monde. Sur les 122 criminels pas-

sionnels étudiés à Louvain par Mlle Tuerlinckx nous trouvons que plus de 70% sont des ouvriers, les professions [208] libérales n'étant pas représentées momentanément. Au point de vue argent : 4 ou 5% seulement sont dans l'aisance ¹¹.

Sur ces 122 cas, 85% appartiennent à des familles tarées. Dans 67% des cas, il y a une forte hérédité mentale (ne tenant compte que des parents et des collatéraux) sans tenir compte de l'hérédité alcoolique grave qui est de 25%. Dans 35% des cas il y a un passé médical lourd au point de vue nerveux.

Plus de 40% des cas sont illettrés ; 22 %, peuvent imparfaitement lire et calculer ; 27% ont fait leur école primaire, mais parmi ceux-ci 33% appartiennent à des familles illettrées ; 9% ont été à l'école moyenne. Pas un seul n'a fait ses humanités, pas un seul universitaire.

Par définition, tous les anormaux sont éliminés de ces statistiques, puisqu'il s'agit de condamnés responsables. Parmi eux il faut signaler cependant 35% de caractères schizoïdes très marqués.

Ceci, on le voit, n'ennoblit pas le crime passionnel : quoiqu'on en dise, dans notre société belge actuelle, ce crime est par définition l'œuvre de l'ignorance ou de la pathologie. Il nous a suffi de citer ces quelques chiffres pour montrer que la question de pathologie n'a pas partie liée avec la responsabilité. Elle s'étend dans des zones où l'on ne pourrait pas faire intervenir la notion d'irresponsabilité sans mettre sérieusement en danger l'armature morale même de la société. Mais le traitement de la criminalité n'en demeure pas moins tributaire de la pathologie mentale.

Retenons que si le crime est devenu l'apanage de la misère et de l'insuffisance, ce n'est pas parce [209] qu'il constitue une activité morbide en soi, mais parce qu'il a été peu à peu relégué vers les couches moins évoluées et chez les individus moins parfaits sous l'influence de la réprobation morale effective de la société. On peut évidemment agir sur la criminalité en agissant sur la valeur de l'individu, éducation, formation morale, milieu, hérédité, hygiène, mais l'efficacité de cette action est conditionnée par l'effort moral général de la société ambiante. Dès que l'effort cesse un instant, la généralisation du crime réapparaît. C'est la raison pour laquelle, comme nous l'avons dit dans notre

¹¹ Crimineele misdaden. -- Vlaamsche Rechtskundig tijdschrift 1935.

introduction, les États-Unis ont des criminels beaucoup plus normaux que les nôtres ¹².

4

Le niveau intellectuel et la criminalité

C'est un mauvais procédé que de présenter une étude sur l'intelligence des criminels en ne donnant que les résultats obtenus par des tests. On n'obtient par la méthode des tests qu'un aspect du psychisme de l'homme et du délinquant, aspect que nous ne nous hasarderons pas à décrire en ces quelques instants, mais qui, en tout cas, n'a que des rapports indirects avec la vie sociale réelle de l'individu, avec l'allure de sa personnalité et de ses réactions affectives. Se baser sur des résultats obtenus aux tests pour déterminer la normalité des individus et surtout pour établir des pourcentages de normalité paraît de plus en plus un véritable abus.

[210]

Ceci est vrai quelle que soit la méthode employée, même la méthode de Vermeulen ¹³, dont nous n'avons pas l'expérience chez les enfants, mais qui, chez l'adulte, ne peut guère servir à différencier les types cliniques tranchés. Cette méthode est assez connue dans notre pays ; il n'est peut-être pas inutile, cependant, de rappeler succinctement que toutes ou presque toutes les méthodes émanées plus ou moins directement de celle de Binet sont des méthodes synthétiques, c'est-à-dire qu'elles tendent à mesurer toutes les facultés intellectuelles à la fois, tandis que la méthode de Vermeulen est analytique et tend à saisir sur le vif le fonctionnement des facultés particulières : attention, mémoire, association, imagination, que Vermeulen range sous le nom de fonctions d'acquisition : jugement, raisonnement, discrimination,

¹² L'expérience criminelle de 1943, nous a montré que nous pouvions avoir en quelques mois des criminels, aussi audacieux et aussi normaux que ceux de Chicago.

¹³ Ces mesures sont déjà anciennes. Il existe aujourd'hui de nombreuses autres méthodes, toujours basées sur les mêmes principes, et toujours discutables comme celle de Binet et de Vermeulen.

généralisation, groupés sous le nom de facultés d'exécution. L'idée intéressante est la distinction entre acquisition et élaboration ; elle est basée sur le fait que l'aptitude à manier l'abstraction, à raisonner ne se développe sérieusement qu'après huit ans et que, par conséquent, jusqu'au moment où le développement de ces facultés d'élaboration sera achevé, on constatera une infériorité des sujets vis-à-vis des épreuves ressortissant à ces séries. Pour ce qui nous regarde, un adulte normal devra donc donner des résultats de même niveau (approximativement) dans les différentes séries d'épreuves, tandis que la débilité mentale s'inscrira sous forme de chute plus ou moins profonde au niveau des épreuves de jugement et de raisonnement. En somme, on verra se répéter [211] pour l'adulte ce qui est manifeste pour l'enfant.

Quant à savoir jusqu'à quel point les tests de mémoire, d'attention, etc. mesurent exactement la mémoire, l'attention, etc., cela revient à se poser la question des facultés mentales distinctes, chose qu'il est bien difficile de soutenir actuellement. Lorsqu'on songe qu'un dément sénile, ne pouvant retenir qu'on l'a interrogé trois minutes auparavant, parvient à vous répéter autant de fois qu'on le veut des séries de six et sept chiffres et qu'on sait que tel traité de psychiatrie recommande pour étudier la mémoire de fixation de faire répéter quelques chiffres, on reste rêveur.

Mais pour ce qui est de cette distinction entre acquisition et élaboration, même si l'on admet (ce qui dans l'état contemporain de la pensée est tout à fait raisonnable) qu'il ne s'agit là non plus que de manifestations diverses d'une même intelligence générale, elle est tellement utile au point de vue clinique qu'il nous semblerait vraiment inconcevable de l'abandonner. Facultés différentes ou manifestations différentes, qu'importe si le système différentiel ainsi établi permet de pénétrer un peu plus avant dans le psychisme de ceux qu'il faut connaître.

Quoi qu'il en soit, cette méthode a fait l'objet de diverses critiques qu'il n'est pas opportun de discuter ici. Elle a, par contre, été sérieusement contrôlée par un élève de l'École de pédagogie de Louvain et il résulte de ce contrôle avec les tests de Porteus, de Fergusson, de Hea-

ly, que l'échelle Vermeyleylen constitue un bon instrument de mesure de l'intelligence générale ¹⁴.

[212]

Notre appréciation est que nous devons au fait d'avoir utilisé la méthode Vermeyleylen l'avantage d'avoir pu tirer quelque chose de ces examens, ainsi qu'on le verra plus loin. Nous n'allons pas décrire ici toute la technique publiée dans le *Bulletin de l'Institut général psychologique* (nos 4 et 6, 1922). Nous pratiquions l'examen réduit comportant les séries 1, 2, 3, 7, 8, 9, 14, 15. Chacune de ces séries est graduée de 1 à 10 ans, âge qui représente pour Vermeyleylen le niveau médiocre moyen. Au-dessus de 10 ans, quatre niveaux de maturité que, pour la facilité du calcul, nous avons remplacés par 11, 12, 13 et 14. Le niveau moyen de 10 ans au Vermeyleylen correspond à 12-14 ans Binet.

En exposant nos résultats, nous ne prétendons donc pas livrer de quoi fixer la proportion d'anormaux qu'on peut trouver parmi les criminels. Nous donnons objectivement les faits, estimant qu'ils ne constituent et ne peuvent constituer qu'une partie de l'examen psychiatrique de l'individu.

Pour situer les résultats nous commencerons par signaler quelques travaux intéressants effectués dans ce domaine.

D'abord l'étude du Dr Alexander concernant 250 détenus de Saint-Gilles et soumis par lui à vingt-trois tests divers. Le résultat, publié dans la *Revue de Droit pénal et Criminologie* en 1923, donne ceci :

¹⁴ Gérard MENNENS, *Étude expérimentale des différentes aptitudes psychiques*. (*Journ. de PsychoL*, 1931, nos 3 et 4),

Sur 250 détenus, 42 débiles ;
 100 détenus affectés d'un développement intellectuel inférieur, pouvant lire, mais arriérés ; 90 développement moyen ;
 6 au-dessus de la moyenne ;
 5 déséquilibrés ;
 6 fatigués ;

ce qui fait 16 % de débiles et 40 % d'insuffisants.

[213]

Ce chiffre nous rapproche de l'opinion de Goddard ¹⁵ donnée en 1914 et évaluant à 50% le nombre de débiles mentaux parmi les prisonniers.

Il nous rapproche encore d'une importante étude de Milton Hyland Crickson parue en 1929 sur les relations entre l'intelligence et la criminalité. Cette étude comporte l'examen de 1.600 cas qui se distribuent comme suit :

Débilité prononcée	6,10%
Débilité, légère	24,4%
Subnormale	19,35%
Normale	50%

(tests employés : Stanford, Binet, Simon)

ce qui porte le pourcentage d'intelligences insuffisantes à 50%; et ces auteurs ajoutent que, même en doublant le chiffre d'insuffisances, qu'on trouve dans une population normale, c'est encore quinze fois plus.

Seulement, alors que ces auteurs n'attribuent à la population ordinaire que 1/200 de débiles, chiffre qu'ils portent à 1/100 avant de les comparer avec les délinquants, la méthode de Porteus appliquée sur une grande échelle à des militaires, donnait des résultats différents.

¹⁵ GODDARD, *Feeble Mindedness* (Mac, Millan, N. Y. — Milton HYLAND CRICKSON, *Relation entre intelligence et criminalité. (Journ. of Inst. of Crim., lax and Crim., 1929).*

Voici ce que donnent les résultats de la méthode Porteus (*The vine-land Revision*).

Intelligence vraiment supérieure	4-5%
Intelligence supérieure	8-10%
Intelligence moyenne supérieure	15-18%
Moyenne	25%
Bonne moyenne	20%
Inférieure	15%

[214]

En comparant les résultats obtenus par nous ¹⁶ avec la méthode Vermeylen sur 222 détenus, en 1928 nous donnions 16% d'intelligences inférieures (nous ne disons pas débiles) et nous émettions l'avis que la proportion d'inférieurs intellectuels (au point de vue tests) n'était pas supérieure, parmi les délinquants, à celle trouvée dans la population ordinaire.

Dans l'ensemble, il résultait de cette étude que 50% des délinquants, en général, étaient inférieurs à l'homme moyen du test Vermeylen. Or, comme nous le faisons remarquer, l'homme moyen correspond au sommet d'une courbe de chaque côté duquel se répartissent 50% des individus. Tout compte fait, il ne pouvait plus être question après cela d'affirmer une proportion plus élevée d'insuffisants intellectuels parmi les prisonniers que parmi les non-délinquants.

Nous ignorions à cette époque un important travail de Murchinson ¹⁷ sur l'intelligence du criminel parti en 1926 et où une comparaison systématique a été faite entre criminels et non-criminels.

Dans cette étude, les résultats de l'examen de plusieurs milliers de criminels sont comparés avec les résultats donnés à l'armée pour les mêmes tests (test d'intelligence Army Alpha). Les examens sont ex-

¹⁶ DE GREEFF, *Anormaux et débiles mentaux*. (Revue de Droit pénal et Criminologie, juin, août, sept. 1928).

¹⁷ MURCHINSON, *Criminal Intelligence* (Worcester, Mass. Clark Uni, 1926).

primés au moyen de lettres : E, D, C--, C. C +, B, et A. E représente le groupe inférieur et A le supérieur. C représente donc le groupe moyen (10 ans Vermeulen). Voici les résultats pour 3.368 criminels comparés à 94.004 cas de l'armée.

[215]

Degrés d'intelligence	Armée %	Criminels %
E	7,1	6,0
D	17,0	18,8
C—	23,8	20,8
C	25,0	23,8
C +	15,2	16,0
B	9,0	8,8
A	4,1	5,8

Ce qui nous donne 47,9% en dessous du moyen type pour l'armée et 45,6% en dessous du moyen type pour le criminel. Dans l'ensemble, d'ailleurs, Murchinson trouve une légère supériorité du criminel sur la population ordinaire.

Ceci nous permet de comprendre bien des choses. Les résultats apparemment disparates obtenus et publiés depuis quinze ans ne sont disparates qu'en apparence. Les 50% d'insuffisants de Goddard, les 56% d'Alexander correspondent parfaitement à la réalité ; seulement on trouve le même tableau dans le reste de la population.

Mais tout de même, cette insuffisance perd son caractère crimino-gène : du moment que l'on trouve le même pourcentage d'insuffisance et de moyennes intelligences en dehors comme au dedans des prisons, on ne peut plus affirmer que cette insuffisance joue un rôle essentiel dans la criminalité. C'étaient là nos conclusions de 1928 ; il semble bien que les tableaux de Murchinson les rendent vraiment indiscutables.

Toutefois nous avons signalé à ce moment l'existence, d'une différence notable d'évolution, chez quelques catégories de criminels, entre les fonctions d'acquisition et celles d'élaboration, celle-ci étant d'autant plus en retard sur les premières que le [216] niveau mental géné-

ral du groupe était plus bas. C'est dans cette différence de développement que Vermeulen voit surtout l'insuffisance et nous avons voulu, au moyen de sa méthode, explorer ce domaine.

Nous basant sur le fait que la plupart des auteurs qui se sont occupés de cette question ont constaté que les condamnés pour mœurs et pour coups étaient généralement inférieurs aux escrocs et aux assassins, ce que d'ailleurs nous avons constaté également, nous avons divisé nos résultats en cinq groupes : assassins, escrocs, voleurs, coups, mœurs.

Les résultats généraux sont ceux-ci :

Age mental	Assassins	Escrocs	Coups	Vols	Mœurs
	80 cas	84 cas	100 cas	120 cas	80 cas
14 ans	4%	2,2 %	0,7 %	1,0 %	1,9 %
13	10	8,5	1,5	2,8	1,9
12	12	10,0	3,0	4,0	8,4
11	17	19,0	0,0	7,0	7,1
10	32	25,0	27,0	23,0	24,2
9	14	11,0	20,0	21,0	19,2
8	7	10,0	15,0	20,0	18,0
7	3	6,0	13,0	15,0	8,5
6	1	1,4	3,5	3,4	5,1
5	1	1,4	5,8	6,0	3,7

soit au-dessous de 10 ans d'âge mental (âge moyen pour le Vermeulen).

43% 39,7% 57,3% 65,4% 54,0%

et au-dessus

26% 29,8% 15,0% 14,0% 19%

Moyenne générale : au-dessous de 10 ans : 52,2% ; au-dessus : 19%.

[217]

Cette moyenne générale de 52,2% au-dessous du type moyen correspond de nouveau à celle des différents auteurs et aux résultats de nos examens antérieurs. Mais un fait est frappant lorsqu'on examine les moyennes données par les divers groupes : c'est que le genre de criminels examinés est susceptible de modifier considérablement cette moyenne. Elle descendra à 39% pour une majorité d'assassins et d'escrocs et montera aux environs de 60% pour des voleurs, des batailleurs, des condamnés pour mœurs.

Voici maintenant un résumé donnant le résultat moyen de chaque groupe sous la forme du psychogramme de Vermeyleen :

	Attention et mémoire 4 épreuves, âge atteint				Raisonnement et compréhension 2 épr.Age atteint		Habilité 2 épr.Age atteint		Âge moyen
assassins	11	11	9	10	10	11	10	10	10,2
Escrocs	11	11	10	10	10	10	11	10	10,3
Pudeur	9	7	8	9,8	7	8	10	10	8,6
Voleurs	9	8,5	9	10	7,5	8	10	10	9,0
Coups	10	9	9	10	7,5	8	10	10	9,0

L'âge mental moyen pour l'ensemble des épreuves est donc : 9,4.

Cette moyenne générale de 9,4 comme âge moyen est quasi la même que celle trouvée par nous en 1928 : 9,1. Mais il est plus intéressant de noter - c'est surtout visible sur le graphique - l'allure particulière du psychogramme pour les différents groupes. Il est absolument normal et régulier pour les deux premiers, tandis qu'il est pathognomonique de l'insuffisance mentale pour les trois derniers. Les fonctions d'élaboration (jugement et raisonnement) y montrent un retard grossier.

[218]

Afin de nous rendre compte d'une façon plus précise des résultats obtenus, d'apprécier davantage leur degré de régularité et leur signification psychologique, nous avons calculé, pour chacun des cinq groupes, la répartition, pour chaque année d'âge mental, des pourcentages obtenus :

- 1) pour l'examen global ;
- 2) pour les fonctions d'acquisition ; (mémoire et attention) à part ;
- 3) fonctions d'élaboration (jugement, raisonnement) ; à part ;
- 4) fonctions d'exécution, à fort. ;

Voici les résultats.

[219]

**Résultats obtenus aux tests de VERMEYLEN,
pour 80 assassins (Louvain-Central)**

Assassins (graphique 1) :

Âge mental	14 ans	13 ans	12 ans	11 ans	10 ans	9 ans	8 ans	7 ans	6 ans	5 ans	4 ans
Examen global	4	10	12	17	32	14	7	3	1,2	1	0,2
Mémoire et Attention	5	10,8	13	20,8	20	23	7	2	0,5	0,5	---
Jugement raisonne- ment	9	12	10	10,8	36	3,3	6	3,3	3,3	0,8	14
Mobilité et exécution	3,3	8,3	11	15	5,3	6,6	2,5	3	0,8	---	---

[220]

À remarquer (graphique 1) que les sommets des différentes courbes se trouvent situés à 10, d'une manière très régulière ; remarquer également la forme tout à fait normale des différentes courbes obtenues.

ESCROCS

Escrocs (graphique 2) :

Âge mental	14 ans	13 ans	12 ans	11 ans	10 ans	9 ans	8 ans	7 ans	6 ans	5 ans	4 ans
Examen global %	2,2	8,4	10	19	25	11	10	6	2	1,4	1,4
Mémoire et Attention	4,4	8,1	9,5	25	25,7	15,5	8,1	8,8	3	1,4	---
Jugement raisonnement	--	8,6	10	13	25	2,9	16	14	2,9	4	---
Mobilité et exécution	--	7,8	10	25	36,2	12	6,2	8,6	---	---	---

[221]

ATTENTATS À LA PUDEUR

Condamnés pour attentats à la pudeur (graphique. 3) :

Âge mental	14 ans	13 ans	12 ans	11 ans	10 ans	9 ans	8 ans	7 ans	6 ans	5 ans	4 ans
Examen global	1,9	1,9	8,4	7,1	24,2	19,2	10	8,5	5,1	3,7	0,6
Acquisition(M. et att.)	2,5	2,1	9,7	9	20	27	18	5,6	3,1	1,2	---
Élaboration(Jug.)	1,8	1,8	5	3,8	12,5	5,6	21,2	17	11,7	12	2
Exécution (Habilité)	1,2	0,6	8,8	7,5	41	16	13	7	2,5	---	---

[222]

VOLEURS *Voleurs (graphique 4) :*

Âge mental	14 ans	13 ans	12 ans	11 ans	10 ans	9 ans	8 ans	7 ans	6 ans	5 ans	4 ans
Examen global	1	2,8	4	7	23	21	20	15	3	6	1,2
Acquisition	1,7	3	4	7,9	22	30	19	7,1	3	2,5	0,4
Élaboration	--	4,1	4	4	11	9	21	26	5	17	3
Exécution	2,2	0,8	3,7	8,7	36	16	21	10	2,5	2	1,2

[223]

COUPS *Coups (graphique 5) :*

Âge mental	14 ans	13 ans	12 ans	11 ans	10 ans	9 ans	8 ans	7 ans	6 ans	5 ans	4 ans
Examen global	0,7	1,5	3	10	27	20	15	13	3,5	5,8	0,8
Acquisition	1,4	1,9	4	13	27	26	14,7	8,5	3	0,7	---
Élaboration	--	1,5	2,3	7,7	14	3,3	22	24	2,3	19	2,5
Exécution	---	0,9	3,8	11	42	19	13	11	0,9	2	0,9

[224]

On constate que ces catégories se différencient quasi uniquement par le niveau différent de leurs fonctions de jugement, inférieures pour les trois derniers groupes. À considérer les résultats inscrits sur les différents graphiques, il est manifeste que ce sont uniquement ces fonctions supérieures (jugement, raisonnement, discrimination et généralisation) qui établissent les différences de niveau constatées.

Si l'on s'en tient aux tests d'attention et de mémoire, nous voyons que les résultats se superposent presque exactement d'un groupe à l'autre. Cette superposition est, du reste, plus marquée encore pour ce qui concerne les fonctions d'exécution (habileté manuelle, combinaison de Vermeulen). De sorte que si la série des tests (jugement et raisonnement) n'était pas intercalée dans la suite des épreuves, des individus si différents au point de vue intellectuel eussent été considérés comme passablement identiques.

Par contre, si nous superposons les courbes données par ces différents groupes pour les épreuves visant particulièrement l'abstraction qui est la fonction propre de l'intelligence, nous voyons véritablement apparaître un élément essentiel de la genèse criminelle : l'insuffisance du jugement.

Voici cette superposition (graphique 6).

[225]

**Résultats des épreuves mesurant le jugement et le raisonnement
aux tests de Vermeyleen pour différentes catégories de délinquants :**

Jugement et compréhension, discrimination et généralisation.

Âge mental	14 ans	13 ans	12 ans	11 ans	10 ans	9 ans	8 ans	7 ans	6 ans	5 ans	4 ans
Assassins	9	12	10	10,8	36	3,3	14	6	3,3	3,3	0,8
Escrocs	-	8,6	10	13	25	2,9	16	14	2,9	4	---
Pudeur	1,8	1,8	5	3,8	12,5	5,6	21,2	17	11,7	12	2
Voleurs	--	1,8	4	4,1	11	9	21	26	5	17	3
Coups	--	1,5	2,3	7,6	14	3,3	22	24	2,3	19	0,5

[226]

Devant ce tableau, on voit qu'il importe très peu de savoir que le pourcentage des différents niveaux intellectuels n'est pas différent en prison et au dehors. Il existe entre la série de délits pour coups, vols et attentats à la pudeur, une relation commune : l'insuffisance du jugement, dont on ne peut affirmer qu'elle soit un facteur déterminant, mais qui apparaît en tout cas comme un facteur nécessaire (parmi d'autres que nous n'avons pas à relever ici). Sans cette insuffisance (peu importe qu'elle soit commune à toute une proportion de la population ordinaire), il n'y a pas d'attentats grossiers à la pudeur, il n'y a pas de pugilats ni de meurtres stupides, il n'y a pas de vols bêtes et inutiles comme la plupart de ceux qui passent en correctionnelle.

En effet, 24,9% seulement des condamnés pour mœurs atteignent et dépassent 10 ans (au Vermeulen) pour ce qui est des fonctions d'abstraction, 23,2% de voleurs et 25,4% des condamnés pour coups. Ces chiffres ne constituent que la fin d'une courbe qui a son sommet vers 7-8 ans.

Il n'est pas sans intérêt de noter que parmi les assassins et les escrocs qui ont le sommet de leur courbe vers 10 ans et s'apparentent ainsi à la population tout à fait normale, on constate tout de même, vers 7-8 ans, un redressement de la courbe nous indiquant qu'il y a parmi eux une proportion sérieuse d'individus caractérisables par la même insuffisance de jugement.

Comme nous le disions au début, ces examens ne nous permettent pas de donner la proportion d'anormaux. Cette proportion ne peut être évaluée qu'après avoir complété ces données par l'examen de l'affectivité, de la personnalité, par l'examen physique également.

[227]

Nous concluons en disant :

1° que l'on ne peut affirmer qu'il y a une proportion plus grande d'anormaux parmi les délinquants que parmi le reste de la population. Cette proposition ne contredit nullement les recherches antérieures dans ce domaine : elle signifie seulement qu'un contrôle sérieux a

trouvé dans une population ordinaire les mêmes pourcentages d'insuffisants qu'en prison ;

2° que les tests mesurant uniquement l'attention, ou la mémoire, ou l'aptitude aux combinaisons, sont inaptes à discriminer les insuffisances de jugement chez l'adulte ; qu'il faut utiliser, par conséquent, chez l'adulte, des tests scrutant les facultés d'abstraction, de jugement, de raisonnement. À cet effet, le choix fait par Vermeylen paraît avoir été très judicieux, et nous nous y tenons. Il est intéressant de noter que la plupart de ces tests sont de Decroly dont les méthodes d'examen de l'intelligence s'avèrent particulièrement excellentes pour l'adulte.

3° Que si nous ne pouvons pas dire qu'une forme quelconque d'insuffisance intellectuelle soit criminogène en soi, nous devons affirmer, par contre, qu'il existe entre un certain degré de capacité d'abstraction et certains délits un lien nécessaire ; qu'en l'occurrence, un niveau de capacité d'abstraction arrêté vers 7-8 ans est une des conditions nécessaires pour 80 % des attentats aux mœurs, des actes de violence et des vols.

[228]

5

Condamnés d'assises pour affaires de mœurs.

[Retour à la table des matières](#)

Les études publiées concernant les criminels ¹⁸ immoraux ne concordent pas toujours autant qu'on le voudrait. Cela tient, selon nous, à la manière dont ont été recrutés les sujets de ces études. Si l'on tient compte à la fois des attentats à la pudeur, des outrages aux mœurs, des viols, et souvent même des activités sexuelles à teinte pathologique, l'on se trouve nécessairement devant un ensemble disparate et certaines caractéristiques intéressantes risquent d'être noyées dans la diversité de la description.

¹⁸ Étude publiée dans la *Revue de Droit Pénal et Criminologie*, en collaboration de Mlle Tuerlinckx, 1938.

Les sujets de cette étude constituent un groupe assez homogène. Disons d'abord que ce sont tous des individus ayant été considérés par la justice comme responsables de leurs actes et qui d'un autre côté ont été condamnés à de fortes peines : de cinq à vingt ans. Les psychopathes graves et les déments sont donc théoriquement exclus ; et d'autre part sont exclus également ceux qui n'auraient été astreints qu'à de petites peines, c'est-à-dire ceux dont le délit sexuel n'est pas assimilable à un crime.

La prison centrale de Louvain comptait en 1937. 157 criminels immoraux ; notre étude porte sur les 100 premiers, classés dans l'ordre alphabétique.

Nous avons réparti nos recherches sous différentes rubriques que nous nous bornerons à reproduire selon un certain ordre qui nous a paru assez logique.

[229]

A) L'âge des détenus.

Lorsque nous lisons les statistiques d'âge nous nous trouvons généralement devant un âge « moyen » livré sans autre commentaire et dont nous ne savons pas s'il représente un chiffre significatif. Voici mis sous forme de courbe la répartition de l'âge de nos cent sujets. Ce graphique montre, de toute évidence, que le maximum se trouve entre 35 et 40 ans. Or, ceci est tout à fait différent de la courbe de la délinquance en général dont le sommet est situé entre 20 et 25 ans. Les deux sommets sont donc décalés de quinze l'un par rapport à l'autre. Cette répartition des âges de nos criminels immoraux envisagés se rapproche facilement de celle des criminels passionnels et des assassins en général. Cette criminalité immorale s'apparente ainsi, à n'envisager que l'âge, lequel constitue à vrai dire un élément essentiel de la personnalité, à la grande criminalité, s'écartant nettement de la délinquance moins grave, apanage des hommes à peine formés. Ceci n'est pas un pur élément statistique, mais indique l'existence du facteur personnel, l'existence d'une influence tenant au stade d'achèvement de la personnalité du coupable, influence qui n'est d'ailleurs pas prépondé-

rante, mais qui nous montre l'existence d'autre chose que l'occasion ou l'intoxication.

Au point de vue psychopathologique retenons que l'âge type, normal pour ainsi dire, de ce genre de crime est situé entre 35 et 40 ans et que plus un coupable s'écarte de ce sommet, plus il verse dans l'irrégulier et tend à devenir suspect.

[230]

[231]

B) Age des victimes.

En voici la répartition aussi complète que possible :

[illegible]

Quinze pour cent de ces criminels se sont attaqués à plusieurs victimes variant de 5 à 17 ans. Neuf pour [232] cent se sont adressés à des adultes. Parmi les 76% restant, la répartition des victimes se fait manifestement autour de l'âge de la puberté. Il existe donc un choix parmi l'entourage, dans la grosse majorité des cas, et il ne suffit pas de dire que la puberté, classant l'enfant au rang des femmes, explique ce choix car on se rend parfaitement compte en regardant cette courbe que le pourcentage des victimes diminue rapidement après la puberté,

ce qui devrait être l'inverse s'il ne s'agissait que de la féminité de la victime. En réalité, comme nous allons le voir tout de suite, il y a le phénomène « éclosion de puberté » qui, révélant assez brusquement une femme, doit jeter un trouble plus ou moins prononcé dans l'âme du coupable, trouble qui sera d'autant plus dangereux que la promiscuité est plus grande, que le standard moral de la famille est moins élevé, que les enfants eux-mêmes sont moins réservés. Il doit exister là un certain sentiment de surprise, plus ou moins malsain, grâce auquel, la plupart du temps, l'agression se produit. C'est la période de transformation constante de la fille, la rendant un moment étrangère, déséquilibrant ainsi les échafaudages et les refoulements freudiens, qui permet cette aberration du père. Que l'excitation aiguë ou chronique de l'alcool vienne faciliter la chute et lever les inhibitions branlantes, rien de plus compréhensible sans doute, mais aussi de plus insuffisant comme explication complète. L'alcool révèle un état ; il ne le crée certes pas.

D'autre part nous comprenons parfaitement que l'inculture, l'infériorité intellectuelle et morale réalisent un terrain optimum pour l'éclosion de ces troubles.

La comparaison des âges du coupable et de la victime, la réaction très vive de la population [233] contre ce genre de faute, les peines graves dont les coupables peuvent être frappés sans que l'opinion publique s'en trouve choquée ou même satisfaite, montrent bien qu'il doit se passer une période difficile dans les foyers pauvres et réduits, période difficile qui n'est que l'amplification de phénomènes normaux, quasi inaperçus, quand les conditions de vie sont satisfaisantes.

C) Quelle est la victime ?

En effet si nous nous demandons quelle est la victime, la réponse est assez nette. C'est dans la plupart des cas un enfant qui s'est développé dans l'ambiance du coupable.

Enfants légitimes	40 cas.
Enfants légitimés	12 cas.
Enfants du 1er mariage de la femme	4 cas.
Enfants de concubine ou de maitresse	8 cas.
Jeunes sœurs	2 cas.
Jeunes belles-sœurs	2 cas.
Nièces	4 cas.
Fillettes d'amis, de logeurs, de voisins	15 cas.
Fillettes inconnues	2 cas.
Femmes	8 cas.
Élèves, pupilles, ouvriers, etc.	3 cas.
	<hr/> 100 cas.

Nous pouvons répéter à propos de l'âge des victimes ce que nous avons dit au sujet de l'âge du coupable ; plus la victime s'écarte de la puberté et plus le cas s'écarte du type habituel, laissant supposer l'intervention d'autres facteurs. Nos cas sont trop peu nombreux pour se prêter au calcul des corrélations. Tout ceci serait à approfondir après l'étude générale. Il est bon toutefois de signaler ici que plus le coupable [234] s'écarte de l'âge type, en dessous de 35 ans, plus s'accroît la proportion de femmes adultes parmi les victimes. Nous constatons par exemple sur nos deux sujets de 20 à 25 ans, une adulte parmi les victimes. Sur les 7 cas de 25 à 30 ans, 3 adultes. Sur les 18 cas de 30 à 35 ans, deux adultes ; tandis qu'on n'en trouve pas sur les 29 sujets du groupe 35 à 40 ans. Nous retrouvons ensuite deux adultes sur les 14 coupables du groupe de 40 à 45 ans.

D) État civil et profession des détenus au moment des faits.

Veufs	13
Célibataires	12
Veufs ou célibataires en concubinage	5
Mariés	70

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, les individus mariés occupent nettement la première place.

Profession.	
<i>Ouvriers.</i>	<i>81 cas</i>
PARMI EUX :	
<i>ouvriers divers.</i>	<i>28</i>
<i>usine</i>	<i>17</i>
<i>bouilleurs</i>	<i>21</i>
<i>agricoles</i>	<i>10</i>
<i>forains, etc.</i>	<i>5</i>
<i>Petits patrons</i>	<i>9</i>
<i>Cultivateurs</i>	<i>2</i>
<i>Militaires</i>	<i>2</i>
<i>Employés</i>	<i>2</i>
<i>Oisiveté volontaire</i>	<i>4</i>
<hr/>	
	<i>100 cas.</i>

La proportion des ouvriers est ici environ de 10 % plus élevée que pour les crimes passionnels. Les [235] houilleurs y paient un tribut particulièrement élevé (crimes passionnels 17 %). Comme nous allons le voir plus nettement plus loin, cette délinquance tient surtout aux conditions de vie inférieure du monde ouvrier et par conséquent ces choses-là sont améliorables.

Il y aurait lieu ici d'étudier non seulement la nature de l'habitation, mais aussi son degré de relation avec les habitations ambiantes. Les enquêtes sociales, portant d'ailleurs sur un nombre beaucoup trop restreint de cas pour que nous en fassions état, indiquent que lorsqu'il s'agit de la campagne, ces maisons sont toujours écartées, isolées même assez souvent, et dénotent chez ceux qui choisissent ces emplacements une mentalité spéciale. Dans les agglomérations denses, ces caractéristiques ne se réalisent pas, par la force des choses.

E) L'intelligence.

L'un de nous, dans une étude antérieure, s'est efforcé de mettre en évidence les différences très nettes qu'on observe entre deux grands groupes de criminels : les escrocs et assassins d'une part et d'autre part la criminalité de type plus directement instinctif, les attentats à la pudeur, les coups, les vols banaux. Il soulignait ceci : que pour mettre en valeur ces différences importantes on doit choisir des épreuves de caractère suffisamment spécifique pour relever l'insuffisance du jugement et du raisonnement. Nous ne pouvons revenir ici sur cet exposé, mais nous pouvons signaler que nos examens sur ces 100 individus viennent confirmer cette façon de voir.

[236]

[237]

Si nous donnons au type moyen la valeur dix, voici comment se répartissaient nos examens lors de cette étude antérieure. Nous ajoutons à ce graphique la répartition de nos délinquants sexuels actuels.

Nous ne croyons pas que cette infériorité intellectuelle représente la cause de cette criminalité, car une partie extrêmement importante de la population normale n'est pas plus élevée au point de vue niveau intellectuel. Mais nous y voyons une condition, constamment réalisée. Cette condition a son importance, du fait qu'elle n'est pas le seul facteur en jeu comme nous le voyons, et que par le fait de son existence cette infériorité ne permet pas à l'individu qu'elle spécifie d'atteindre le développement moral souhaitable. Ce niveau intellectuel à lui seul ne signifie rien de précis ; pris dans l'ensemble de la description, il acquiert une valeur réelle et sert à déterminer l'image de ce criminel sexuel.

À tel point que, non seulement nous ne dirons pas que cette infériorité, toute regrettable qu'elle soit, constitue un facteur pathologique, mais que nous pensons que dans cet ordre de criminalité, un niveau intellectuel supérieur est l'indication d'un état spécial et qui doit être expliqué : tempérament pathologique, déséquilibre, infantilisme ou troubles mentaux naissants.

F) Hérité.

Les chiffres que nous donnons sont certainement en dessous de la réalité. D'une part la manière dont l'enquête est faite ne nous renseigne pas suffisamment sur les collatéraux et nous laissons tomber tout [238] ce qui constitue - et l'on sait son importance - l'hérité collatérale, pour nous en tenir à ce que nous savons du père, de la mère et des frères et sœurs.

Hérédité névropathique dans	6 cas
Mentale	19 cas
Epileptique	5 cas
Tuberculeuse	19 cas
Alcoolique	27 cas soit 7 cas frusques et 20 cas graves
Suicide	3 cas
Délinquance familiale	16 cas dont 5 spécifiques ¹⁹
Parents Illettrés (ceci n'est pas de l'hérédité mais représente une certaine Importance pour apprécier le phylum)	40 cas
Polyléthalité	25 cas

G) Le passé médical.

Le passé médical de ces criminels se décrit, dans ses grandes lignes, comme suit :

Atteintes de névropathie, passées ou actuelles	14 cas
Véritables perturbations mentales antérieures, remarquées par l'en-tourage ou ayant fait l'objet d'une intervention, que nous qualifierons d'états de déséquilibre	20 cas
Epilepsie	1 cas
Tuberculose	6 cas
Idées précises de suicide, ayant été jusqu'à formation du projet	6 cas
Tentatives de suicide	2 cas
Traumatismes crâniens importants	11 cas
Typhus	7 cas
Diverses maladies graves	23 cas
Nous signalerons Ici les tatouages	11 cas

¹⁹ Il y a donc une hérédité nerveuse dans 30% des cas. Une hérédité criminelle spécifique dans 5% des cas. Les chiffres de M. Belym donnent une hérédité criminelle de 12% et spécifique de 0,69% seulement. Ceci nous montre comment les chiffres peuvent varier selon la variété des criminels étudiés.

[239]

H) Alcoolisme.

Tous les auteurs sont d'accord pour signaler l'extrême fréquence de l'alcoolisme chez ce type de criminel.

Chez 43 de ces criminels on peut considérer l'alcoolisme comme nul. De ces 43, 12 sont issus de parents alcooliques. Par contre 57 commettent des excès alcooliques ; de ces 57, 39% sont des ivrognes et 18 commettent des excès occasionnels.

Comme nous l'avons dit, dans 27 cas sur 100 nous trouvons une hérédité alcoolique, répartie comme suit : parents ivrognes 20 cas ; buveurs occasionnels 7 cas.

Il est évidemment très difficile de préciser les rapports immédiats de l'alcoolisme ou de l'ivresse avec les faits proprement dits. Dans 75 cas, il nous a semblé qu'on pouvait écarter l'influence directe de la boisson au moment des faits. 7 cas nient le délit et on ne peut donc rien en savoir. Il reste 7 cas qui ont manifestement commis le délit sous l'influence de la boisson ; 8 cas invoquent l'ivresse comme circonstance atténuante (étaient-ils ivres ?) et 2 cas nient le délit disant qu'ils étaient complètement ivres et ne se souviennent de rien.

À titre de comparaison voici les chiffres donnés par M. le Dr Ver-vaeck dans « L'alcoolisme et la criminalité immorale chez l'adulte ».

Sur 100 délinquants immoraux :

VERVARCK	TUERLINCKX
57% buveurs	57% buveurs
43% non-buveurs	43% non-buveurs
De ces non-buveurs	De ces non-buveurs
15 sont Issus de parents alcooliq.	12 sont issus de parents alcooliq.
Hérédité alcoolique	Hérédité alcoolique ²⁰
39%	27%

[240]

1) Instruction.

Les partisans du statu quo social opposent souvent les progrès de la criminalité à ceux de l'instruction et de ce facile parallèle ne sont pas loin de conclure à l'inefficacité, sinon même à la nocivité de la répartition de l'instruction. En réalité, les choses se passent de telle manière que l'inculture se montre bien comme étant, elle aussi, une condition constante de ce genre de crime. On a parlé également de l'influence néfaste des lectures malsaines et pornographiques et nul moins que nous ne songe à contester les effets nuisibles de cette littérature. Mais son influence n'est pas facile à mettre en évidence, du moins, dans les cas qui nous occupent, car il s'agit la plupart du temps de gens qui savent à peine lire, et qui d'ailleurs ne lisent pas.

²⁰ L'écart que nous pouvons constater ici entre nos recherches et celles de M. Vervaeck proviennent de ce que nous ne signalons l'hérédité que de parents directs, père et mère, frères et sœurs, tandis que M. Vervaeck étend ses investigations à toute la famille.

Voici les chiffres :

Complètement illettrés	28 cas
Rudiments inutilisables	29 cas
Imparfaitement lire, écrire et calculer	23 cas
Connaissances primaires	17 cas
Études moyennes	3 cas

Il est bon de donner quelques détails supplémentaires et on lira avec profit le court résumé du cas de nos 28 illettrés. Le chiffre que nous donnons en tête de l'explication est celui de notre classement. Nous faisons suivre la courte phrase d'une indication sur le niveau intellectuel.

[241]

Nos 28 illettrés.

<i>N° d'ordre</i>		<i>Niveau intel.</i>
2	n'a pas fréquenté l'école	très inf.
6	étranger ; n'a pas fréquenté l'école	inférieur
8	irrégulièrement et jusqu'à 10 ans	inférieur
9	pendant 1 an seulement ; maladie d'yeux	inférieur
10	pendant deux mois seulement ; mère veuve	sub. moyen
24	jusque 12 ans	débil. ment.
32	n'a pas fréquenté l'école ; vagabondant	inférieur
34	jusque 14 ans	inférieur
36	n'a pas fréquenté l'école	sub. moyen
39	jusque 9 ans	débil. ment.
40	irrégulièrement 7 À 12 ans ; gardé bétail	débil. ment.
49	6 à 8 ans	débil. ment.
50	presque pas	inférieur
53	irrégulièrement jusqu'à 11 ans	inférieur
59	11 ans	inférieur
60	très irrégulièrement	d. m. grave
65	très irrégulièrement ; école buisson. aidé parents	inférieur
68	pas fréquenté l'école	inférieur
71	de 5 à 8 ans	d. m. grave
72	jusque 13 ans	débil. ment.
73	pas fréquenté l'école	débil. ment.
78	jusque 10 ans	débil. ment.
87	6 à 9 ans	débil. ment.
89	4 à 12 ans ; irrégulièrement ; malade	moyen
92	13 ans	débil. ment.
94	n'a pas fréquenté l'école ; gardé les vaches	d.m. grave
95	de 5 à 10 ans ; irrégulièrement	moyen
98	pendant six mois seulement : a gardé frères et sœurs	sub. moyen

Ces courtes explications sont plus suggestives que tout le reste peut-être.

J) Tares sociales.

Dans 81 cas nous trouvons des tares sociales, comprenant par là tout ce qu'une famille normale considère comme socialement répréhensible et comprenant les choses qui nous font dire, d'un certain milieu, qu'il est inférieur ou taré. La rubrique en serait longue et fastidieuse. D'autre part, selon les [242] milieux et les conceptions philosophiques, les appréciations peuvent changer. Il y a environ 30 cas qui pourraient être discutés : divorce des parents, naissances illégitimes, etc. Si on retire ces cas litigieux, il en reste 51 que l'on peut considérer comme sérieusement tarés.

14 de ces détenus sont des enfants illégitimes ; le pourcentage normal en Belgique est de 7 % environ. Ce pourcentage varie énormément d'après les régions. Il est difficile d'autre part d'apprécier la descendance illégitime de ces détenus ; voici ce que nous trouvons :

- 6 d'entre eux ont des enfants naturels
- 6 autres ont légitimé un enfant naturel en se mariant
- 13 ont légitimé en se mariant des enfants qui n'étaient pas d'eux
- 6 ont un enfant né de relations incestueuses
- 4 ont un enfant adultérin (il s'agit, ici comme pour les enfants naturels, d'un minimum évidemment)

Ceci nous donnerait donc 24 détenus ayant une descendance illégitime sur 100.

K) Passé criminologique.

N'ont pas été condamnés antérieurement	63 cas
1 condamnation	9 cas
2 condamnations	10 cas
3 condamnations	4 cas
4 condamnations	2 cas
5 condamnations	3 cas
8 condamnations	1 cas
9 condamnations	2 cas
10 condamnations	1 cas
12 condamnations	1 cas
13 condamnations	1 cas
21 condamnations	1 cas
42 condamnations	1 cas
un certain nombre; divers	1 cas

Parmi ces 37 récidivistes il y en a 9, soit plus de 25% de ces 37 condamnés antérieurement pour [243] délits de mœurs. Il y en a 13 condamnés pour violences, soit 32% environ de ces récidivistes.

L) Aveu.

Les condamnés pour faits de mœurs avouent rarement ; du moins ils ont cette réputation. Voici ce que nous trouvons :

En aveu	26 cas
Atténuent ou nient partiellement	29 cas
Nient nettement	45 cas

Dans ces 45 cas, il en est deux qui nient, invoquant l'amnésie du fait de leur ivresse, façon détournée peut-être d'avouer.

M) À la recherche d'un facteur spécifique.

Les caractéristiques générales, que nous venons de donner, expliquent certainement l'aptitude à la délinquance, et nous pourrions aller jusqu'à dire l'aptitude à une délinquance de caractère extrêmement instinctif. Si l'on produisait des chiffres concernant les batailleurs et les voleurs banaux, d'après ce que nous en avons déjà recueilli, ou ne s'écarterait pas énormément des tableaux que nous avons donnés. Et cependant, ces caractéristiques générales n'amènent qu'une délinquance précise. Sur 100, 13 seulement ont été, condamnés pour coups. Il en est d'autres qui furent condamnés à la fois pour vols, coups, injures, mœurs, etc. ; mais leur nombre n'est pas suffisant pour ne pas tenir compte d'un fait : 63 de ces criminels n'avaient jamais été condamnés. C'est donc qu'en plus de ces facteurs généraux, il existe un facteur particulier déterminant, [244] les conditions générales de criminalité étant réalisées, la délinquance sexuelle.

L'alcoolisme, n'est qu'une explication générale ; d'ailleurs outre que les faits commis en état d'ivresse sont relativement rares comme nous l'avons vu, dans cette criminalité grave, il resterait à montrer comment l'explication alcoolique qui, dans un bien grand nombre de cas se résoud en injures, coups, batailles, amène ici un délit sexuel. Ce facteur spécifique qui doit exister, on est naturellement tenté de le considérer comme d'origine endocrinienne, et comme résultant d'un hypergénéralisme quelconque. C'est dans l'ordre de la pensée contemporaine. C'est hypothétiquement notre pensée, à nous également, mais nous ne trouvons pas le moyen de mettre en évidence cet hypergénéralisme. En fait, les rapports que nous avons vus entre l'âge de la victime, l'âge du criminel, son degré d'instruction et d'intelligence, son degré d'équilibre mental doivent être pris en très sérieuse considération, et une explication qui rendrait, par elle-même, superflue l'existence de ces caractéristiques dûment enregistrées, ne serait probablement qu'une explication verbale située au delà ou en deçà du véritable problème.

On ne dispose pas à l'heure actuelle de méthodes physiologiques pratiques ni même théoriques pour mesurer sérieusement le degré de généralisme d'un individu donné. Du reste, le possédât-on, ce moyen,

que nous n'aurions encore qu'une mesure physiologique et qu'il nous faudrait encore savoir comment l'organisme et le psychisme se comportent, compensent, renforcent, où atténuent certaines dispositions glandulaires.

Mais si une telle mesure n'existe pas, il n'est pas interdit de s'efforcer de s'en rendre compte par des [245] moyens détournés. C'est ce qu'a fait il y a quelques années, chez nous, M. Belym ²¹, lequel arriva à des conclusions très nettes, selon lui. L'étude de ces individus démontrerait avec certitude l'existence en eux et dans le tronc familial auquel ils appartiennent, d'un degré marqué d'hypersexualisme ou d'hyperménatisme. Le mot exact par lequel M. Belym qualifie ces hommes c'est l'hyperesthésie sexuelle.

Mais la méthode qu'a employée M. Belym n'est pas complète. Il a établi que les ascendants des criminels sexuels ont plus d'enfants que les autres et que les délinquants sexuels eux-mêmes montrent par le nombre d'enfants qu'ils ont, une activité sexuelle plus marquée que le reste de la population. Il est difficile de citer les chiffres de M. Belym sans reprendre une grande partie de son article, ce que nous ne pouvons pas faire. Et s'il faut croire ses chiffres la démonstration est lumineusement établie.

Mais si nous n'avons aucune raison de contester les chiffres de M. Belym, nous en avons de très grandes pour contester leur signification. En effet, pour leur donner un sens, M. Belym compare ses chiffres à ceux que donnent les statistiques officielles. Méthode excellente pourrait-on croire.

Méthode insuffisante en fait, parce que les statistiques sont des moyennes portant sur toutes les catégories sociales, intellectuelles, sur tous les groupes si divers qui constituent à un moment donné un pays. On ne peut leur comparer que des statistiques opérées de la même façon et comprenant en leur sein, tous les groupes qui ont servi à la première.

²¹ BELYM, *Considérations sur la criminalité érotique. Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, Tome XLI, n°2, 1926.

[246]

Nous devons au moins tenir compte du même milieu et du même niveau intellectuel et ne comparer entre elles que des choses que nous pouvons croire comparables. Ce travail opéré, la clarté de la démonstration de M. Belym se réduit à quelque vague lueur.

Voici ce que nous donnent nos chiffres.

Nos condamnés pour délits de mœurs appartiennent à des familles qui comptent en moyenne 7,92 enfants (morts et vivants compris). Ces chiffres correspondent à une époque (1895-1905) où la moyenne des enfants morts et vivants dans l'ensemble du pays et par couple marié n'a pas dépassé le chiffre 4. À prendre les choses telles qu'elles sont, les familles desquelles sont issus nos criminels immoraux avaient donc une descendance double de la descendance moyenne de l'époque.

De même, les enfants de nos condamnés donnent des chiffres (morts et vivants) qui mettent en évidence que leur descendance est très supérieure à la descendance moyenne des couples mariés à la même époque. Ils sont 4,24 par famille alors que la moyenne (morts et vivants) pour 1920 est 2,89 et pour 1930, un peu moins que 2.

Si on interprète ces résultats tels qu'ils sont, leur signification est claire. Mais on ne peut ignorer qu'interviennent d'autres facteurs que l'hyperesthésie sexuelle, laquelle est encore à démontrer. Interviennent le milieu, le niveau de vie et très nettement le niveau intellectuel. Afin de mettre en parallèle ces résultats apparemment surprenants avec des entités comparables, nous avons étudié, ce qui se passe pour les autres délinquants.

À cet effet, et afin d'avoir des nombres sur lesquels on puisse compter, nous avons dépouillé 500 dossiers.

[247]

Et nous trouvons :

Moyenne du nombre d'enfants au foyer paternel des assassins, meurtriers, homicides et tentatives	7.66
Moyenne du nombre d'enfants au foyer paternel des délits mœurs	7.92
Idem pour les vols	6.74
Incendie	8.75
Coups	7.50

Si l'on excepte les incendiaires (car leur nombre, est peu élevé pour prétendre refléter la réalité) on voit que par rapport à d'autres catégories de criminels, la supériorité des moyennes chez les ascendants de condamnés pour mœurs, reste réelle, mais se réduit à peu de chose. Et comme nous allons le voir il n'est pas encore certain que cette supériorité ne puisse s'expliquer plus simplement que par de l'hypergénéralisme.

Et quel est le nombre de leurs enfants ? Ici les écarts sont plus considérables et paraissent signifier quelque chose.

Pour les homicides et tentatives le nombre d'enfants morts ou vivants, légitimes et illégitimes est par couple	2,46
Délits de mœurs	4,24
Vols	2,11

Nous devons commencer par tenir pour très suspecte la moyenne pour vols, car à la Centrale de Louvain nous n'avons qu'un type dominant de voleur, le récidiviste, qui a généralement vécu plus en prison qu'en liberté : sa famille n'est pas achevée. Il nous reste la comparaison à faire entre les moyennes pour délits de mœurs et les homicides.

Une première remarque qui s'impose c'est que les assassins, meurtriers, etc., entrent en prison plus tôt que nos criminels pour mœurs. Il y a là un facteur d'erreur non négligeable et qu'on ne peut facilement [248] corriger. Pour y parer nous avons repris la moyenne par couple lorsque le détenu avait au moins quarante ans à son entrée en prison. Ceci n'est pas encore parfait, mais nous verrons que cette simple rectification a son importance. Nous savons que les homicides en général ont en moyenne 2,46 enfants et nos délits de mœurs 4,24. Mais ces chiffres appartiennent à des familles non encore achevées. Ces mêmes moyennes pour les détenus de plus de 40 ans, deviennent 3,35 et 5,34, c'est-à-dire que l'écart tend à se combler. Le gain toutefois n'est que minime.

Mais un autre facteur encore intervient : c'est que la catégorie homicides et la catégorie mœurs représentent des niveaux intellectuels différents et nous savons que le niveau intellectuel joue un rôle important à l'heure actuelle pour ce qui regarde les naissances, les inférieurs procréant en moyenne le double des autres. Ceci reste une proportion quel que soit le chiffre moyen du taux de natalité dans la région envisagée. Là où les inférieurs donnent trois enfants, les autres donnent 1,5 ; là où ils en donnent 6, les autres en donnent trois.

Nous savons que la catégorie homicides a un âge moyen pour le jugement que nous pouvons considérer comme égal à l'unité tandis que, pour le jugement également, les délits de mœurs atteignent seulement le niveau de 0,75 à 0,80.

Par conséquent, le facteur intellectuel doit avoir ici une certaine influence. Peut-on parvenir à la mettre en évidence ? Oui, mais pas d'une manière totalement satisfaisante.

Si nous prenons la moyenne des enfants procréés par les délinquants pour mœurs dont le niveau intellectuel est aux environs de 10, nous trouvons une moyenne de 3,56 enfants. Celle-ci tend donc à se [249] rapprocher des chiffres moyens pour l'homicide. La moyenne des enfants des criminels sexuels pour les inférieurs intellectuels (0,8 et en dessous) est de 5. Ce chiffre dépasse la moyenne générale pour mœurs qui est de 4,24. Donc, à l'intérieur du groupe mœurs, le rôle du facteur « intelligence » est éclatant. On ne saurait le passer sous silence.

En général donc, une meilleure adaptation des calculs nous montre que les différences apparemment énormes tendent à disparaître lorsqu'on les analyse. Et nous dirons, pour en finir avec ces chiffres, que la moyenne des enfants des familles auxquelles appartiennent en général les enfants de justice qui entrent à Moll, est environ de 5, ce qui se rapproche de la moyenne de nos délinquants sexuels ! Ce qui montre bien, comme nous le pensons, que cette moyenne des enfants est en rapport avec un ensemble de facteurs à retentissement social, et parmi lesquels le sens génital pur ne joue pas un rôle prédominant.

Recherches sur 500 dossiers.

		Nombre de cas	Moyenne nombre d'enfants (4) au foyer paternel des détenus	Moyenne nombre d'enfants (4) des détenus en général	Entrés en prison après 40 ans mariés
I.	Assassinats, meurtres, homicides, tentatives (2)	276	7,66	2,46	3,35
II.	Délits de mœurs	135	7,92	4,24	5,34
III.	Vols (3)	75	6,74	2,11	2,86
IV.	Incendies (1)	8	8,75	2,6	IV.
V.	Délits de guerre (1)	4	3,25	0,67	V.
VI.	Coups (1)	2	7,5	1,-	VI.
		500 cas	7,57	3,15	4,34
			moyenne générale	id.	id.

(1) Les condamnés pour incendies, délits de guerre, coups, étant trop peu nombreux, les résultats donnés ne rendent pas l'image de la réalité.

(2) Les assassinats, meurtres, homicides ou tentatives (1^{re} catégorie) relèvent très souvent de quelque autre des catégories établies par nous : ainsi 108 d'entre eux furent motivés par un vol, 8 furent l'aboutissement d'un délit de mœurs, etc.

(3) À noter que les auteurs de vols qui n'ont pas porté la main sur leurs victimes, sont la plupart du temps des récidivistes : ils ont donc déjà subi des condamnations et des emprisonnements plus ou moins nombreux. C'est là, me semble-t-il, l'explication du nombre peu élevé de leurs descendants.

(4) Il est tenu compte des enfants vivants et décédés, légitimes et illégitimes.

[250]

Mais naturellement ce n'est pas parce que nous n'avons pas pu le prouver que le système endocrinien ne joue pas son rôle. Ce rôle est à prévoir ; nous ne disposons pas encore de moyens adéquats pour l'établir.

Après avoir exposé cet ensemble de particularités, nous n'avons peut-être pas à conclure. Il se dégage de soi-même, de ces lignes, un type de criminel, assez particulier, pour qu'on puisse le regarder comme le type normal abstrait de délinquant sexuel, en fonction duquel il faut apprécier les autres délinquants sexuels et les différencier. Après ce travail d'ensemble, il serait sans doute nécessaire de faire assez en détail l'étude de quelques types particuliers. Mais celle-ci gagnera à être présentée à part.

L'auteur « normal » de ces grands attentats à la pudeur, de ces viols sur des enfants ou sur ses propres filles le plus souvent, n'est pas un homme représentatif de la société dans laquelle il vit. C'est un retardé, retardé non pas nécessairement dans sa propre évolution, mais appartenant à une souche [251] tardigrade, non adaptée encore à l'âge contemporain. On le punit comme normal et on le considère comme tel. Sans doute doit-il en être ainsi. Mais lorsqu'on songe à tout ce qu'il faut aujourd'hui, de misères héréditaires, de pauvreté éducative et sociale, d'intoxication et d'infériorité, pour que se produise un de ces cas inquiétants, l'on est porté à plus de commisération pour le coupable, et l'on comprend qu'il s'agit là d'un crime qui, dans ce qu'il a qui échappe au processus pathologique, pour ne dépendre que des conditions que nous avons décrites, doit rapidement disparaître d'une société où les retardataires seront de moins en moins nombreux.

[253]

ÂMES CRIMINELLES**Chapitre VI**

Réflexions finales[Retour à la table des matières](#)

Le lecteur se sera rendu compte du caractère incomplet de cet exposé. Nous n'avons pas abordé la question de l'homicide ni celle de l'agression, nous n'avons même pas évoqué le problème de la récidive et bien d'autres chapitres manqueraient. Il va de soi que nous ne pouvions songer à reprendre ici une édition abrégée de notre « *Introduction à la Criminologie* ». D'autre part notre but était de montrer à tout esprit attentif qu'il existe un problème criminologique et que ce problème est complexe, infiniment nuancé, et encore en grande partie insoluble à l'heure actuelle. Ce sont surtout les données biologiques qui nous font défaut. La psychologie courante s'avère totalement incapable de donner une explication valable aux problèmes en suspens et, dans ce domaine autant qu'ailleurs, il faut se défier des solutions verbalement parfaites ou des explications rationalisantes qui satisfont un esprit avide de certitude mais qui ne sont d'aucun secours devant l'individu réel, en chair et en os.

Nous ne discuterons pas ici le problème du traitement chirurgical de la délinquance surtout sexuelle, [254] par stérilisation ou castration. De telles mutilations constituent la démonstration par les faits de l'impuissance où nous nous trouvons encore de traiter médicalement et pénalement certaines formes de criminalité ²².

Il s'agit, de toutes façons, d'une destruction partielle de la personnalité et on pourrait difficilement s'y résoudre, bien qu'avant-guerre un Congrès de médecins catholiques, à Vienne, eût accepté le principe de la castration thérapeutique pour certains récidivistes sexuels.

Mais d'un autre côté, l'emprisonnement est néfaste et absurde ; jamais l'emprisonnement en soi n'a rien donné, en ce qui concerne l'emprisonné. Dans un grand nombre de cas il a aggravé la situation, dans d'autres il a créé de nouveaux centres de criminalité par destruction des foyers, éparpillement et abandon des enfants. Dans un certain nombre de cas, il était indispensable en ce sens que l'individu était tellement dangereux qu'il fallait choisir de l'enfermer ou de le mettre à mort ; il ne s'agit pas ici de rééducation mais de sécurité. Si certains individus sont sortis améliorés de prison, c'est parce qu'ils y ont appris à lire, y ont appris un métier, y ont subi, non la misère de l'abandon, mais une certaine formation morale. Et l'on s'est aperçu que ces choses-là pouvaient se réaliser, en bonne partie, sans passer par la prison, mais en étendant, au dehors de la prison, jusque dans la vie familiale du délinquant, l'heureuse [255] influence qu'on lui réservait jusque-là entre quatre murs.

Le traitement moral, qui réussit parfois si bien au dehors, sous forme de « probation » notamment, se réduit, en réalité, à peu de choses. Il est constitué par un rabâchage officiel de lieux communs, mais il agit parce qu'il aide l'individu à prendre conscience de la voie où il s'est engagé et aussi parce que la présence fréquente de l'assistant social ou du délégué de la loi rend plus proche, plus existant, plus net le danger qu'il y aurait à dévier de nouveau.

Ce contact est bienveillant, mais vigilant et sévère ; c'est une influence du même type qui agit sur les déséquilibrés dépendant de la

²² Il va de soi que, dans certains cas, une telle intervention chirurgicale est *médicalement* indiquée ; elle nous a parfois donné, comme à d'autres, d'excellents résultats. Dans ces cas, on ne veut pas mutiler quelqu'un mais lui rendre sa liberté morale.

loi de Défense sociale et qu'on remet en liberté sous surveillance psychiatrique et sous condition. Le traitement psychiatrique dans un tel cas se borne à être moins maladroit que ne le serait le travail de la police ; il va de soi qu'il ne saurait prétendre donner des résultats d'allure vraiment médicale, dans les conditions où il s'exerce.

Dans ce domaine, sous le couvert de la « probation », on s'aperçoit qu'un traitement moral, qu'un traitement religieux ou psychologique ou encore, dans certains cas que je crois devoir être très rares, un traitement psychanalytique, pourrait être entrepris et donnerait d'aussi bons résultats qu'en prison. Il va de soi qu'on ne songe pas ici à supprimer les prisons ; c'est un mal, mais c'est un mal nécessaire aussi longtemps qu'on n'aura pas de quoi le remplacer. Seulement il faut dire et redire que c'est un mal, parce que trop de gens s'imaginent que l'emprisonnement est un moyen thérapeutique réel. On s'y trompe parfois parce que le détenu, en quelques mois, acquiert le langage du milieu. Il ne parle plus que [256] de reprendre « sa place dans un milieu honnête », à « exercer désormais ses obligations sociales », que de se « rendre utile à la société » et autres formules aussi gaies.

On ne peut guère se dissimuler que la rééducation poursuivie dans tous ces établissements est avant tout une rééducation du langage. Par langage, il faut entendre non seulement les mots et les phrases mais aussi la manière de les employer et de s'en servir comme moyens. Un grand nombre de gens apprennent en prison à se servir d'un langage qu'ils n'auraient jamais eu l'idée d'employer auparavant ; même s'ils utilisent ce langage à peu près exclusivement pour tromper l'entourage sur leur propre état, cela leur donne cependant une allure plus sociale ; *ils accèdent* à un certain niveau et peuvent soutenir la comparaison avec d'autres personnes ; parfois même, ils leur paraissent supérieurs car bon nombre d'honnêtes gens éprouvent, à exprimer leurs sentiments, une pudeur qu'on ne rencontre pas chez un détenu « amendé » ; à ce point de vue il faut assimiler au langage un grand nombre d'actes qui n'engagent pas la personnalité, mais lui donnent une certaine apparence favorable ; tout ce qui équivaut aux B. A. des scoutistes ou aux dix centimes donnés à la porte fait plutôt partie du langage social que des actions proprement dites. Le comportement seul compte, et c'est pourquoi il est si difficile de juger de l'évolution d'un homme dans un milieu aussi artificiel qu'un milieu pénitentiaire. Il va de soi, cependant, qu'il est plus réconfortant de voir des détenus

employer un langage favorable que de les voir s'enfermer dans le cynisme et l'argot et, en ce sens, certaines formules comme la thérapie de groupe, comme la création d'un milieu conventionnel mais honnête et contrôlé par les détenus [257] eux-mêmes, comme la rédaction d'articles et de conférences, comme le jeu pratiqué avec fair-play, etc., constituent non pas des résultats en soi, ce serait trop facile, mais *d'excellentes conditions* pour une évolution intérieure favorable.

Les bons résultats qu'on obtient malgré tout dans les prisons tiennent au fait qu'en réalité les prisons ont cessé d'être ce qu'on voulait qu'elles fussent. Elles ont installé des ateliers, un certain travail en commun, organisé un certain contact humain, elles ont, en un mot, recréé un milieu social. Des avant-guerre on avait commencé à instaurer chez nous le système dit progressif et qui consiste à passer de l'encellulement à une certaine vie en commun, puis à une certaine liberté dans le cadre de l'institution pénitentiaire, avec self-control et, enfin, à un stade ultime où des congés seraient accordés.

Pendant tout ce temps des précautions auront été prises pour sauvegarder foyer et enfants, dit moins lorsque c'est possible, et on remettrait ainsi progressivement en liberté un homme qui n'aurait en réalité jamais perdu le contact humain. C'est là, sans doute, lorsque l'emprisonnement a été nécessaire en raison de la gravité ou de la notoriété de la faute, une des meilleures solutions.

Dans tout le travail de reclassement qui suit l'emprisonnement une grande part est laissée à l'assistante sociale. Mais nul ne pourrait imaginer comment ces assistantes sociales fonctionnent actuellement. Elles ne sont pas attachées à un établissement mais à un district et reçoivent leurs missions, émanant d'établissements situés un peu partout dans le Pays, par l'intermédiaire d'une direction centrale, installée au Ministère de la Justice. Quand elles se mettent en [258] route, elles n'ont la plupart du temps jamais vu le détenu, ne connaissent rien de solide concernant le délit ou le passé de l'individu si bien qu'une bonne partie de leur activité se borne à des déplacements, des enquêtes rudimentaires, travail superficiel et en réalité fort ingrat. Mais les statistiques au bout de l'année font bel effet sur le papier et servent surtout à justifier le maintien de cette absurde manière de travailler que la stérilisante éloquence administrative dénomme travail d'équipe. Il va de soi que seule une assistante sociale attachée à un établissement déterminé, connaissant les cas, les hommes, la famille, le comportement

réel du délinquant, guidée par le personnel et le médecin, pourrait faire œuvre utile. C'est d'ailleurs ainsi que le service d'assistance sociale avait commencé, l'assistante étant comprise dans le personnel du service anthropologique.

Dans bien des cas on pourrait envisager l'action préventive ou prophylactique, mais c'est là une question complexe qu'on ne saurait traiter ici. A ceux qui s'imaginent que l'adoucissement du régime des prisons est néfaste et qui, en fait, n'en savent rien, il faut répondre ceci : Ce n'est pas en prison qu'on réprime un acte ; ce n'est pas la loi qui décide de la faute, c'est l'âme collective, c'est la morale ambiante. Dans l'ancienne Rome, dit Maxwell, le parricide n'était pas puni. En fait, l'auteur d'un tel crime était tellement réprouvé par la collectivité qu'il ne lui restait que l'exil ou la mort. Lorsque la loi se mit à prévoir une peine, elle se conformait à un état de fait. Nous avons vu, de nos jours des phénomènes inverses : l'avortement a beau être puni par la loi, il n'est pas suffisamment réprouvé par l'opinion publique et la loi se trouve être, presque toujours, impuissante.

[259]

Dans nos sociétés, l'homicide utilitaire est encore puni sévèrement et l'opinion publique veille. C'est cette opinion publique qui veille, instinctivement, à empêcher l'évolution du régime pénitentiaire. Mais le vol n'est plus réprouvé ; c'est la lutte contre la richesse qui a amené cet état de choses et engendré cette indifférence vis-à-vis du sort réservé au voleur dans la prison ; c'est cette même indifférence qui permet à l'État d'exercer impunément des spoliations moralement insoutenables ; aussi c'est avec les voleurs qu'on aura tendance à commencer le système de « probation ».

En réalité, le problème criminel n'est pas le problème répressif. La répression est condamnée à rester empirique, puérile et soumise aux fluctuations des remous d'opinion, à rester sous la dépendance d'un ministère dont la plupart des membres comme ceux de toute grande administration sont, malgré leur culture, fort éloignés de tout ce qui regarde leur travail quotidien. Mais le problème criminel est autre ; il ne s'éclaire qu'à mesure que s'éclaire le mystère de l'âme humaine et ne peut progresser que fort lentement. Mais il progressera, et bon gré mal gré, la répression devra s'adapter.

Fin du texte